

La moisson rouge

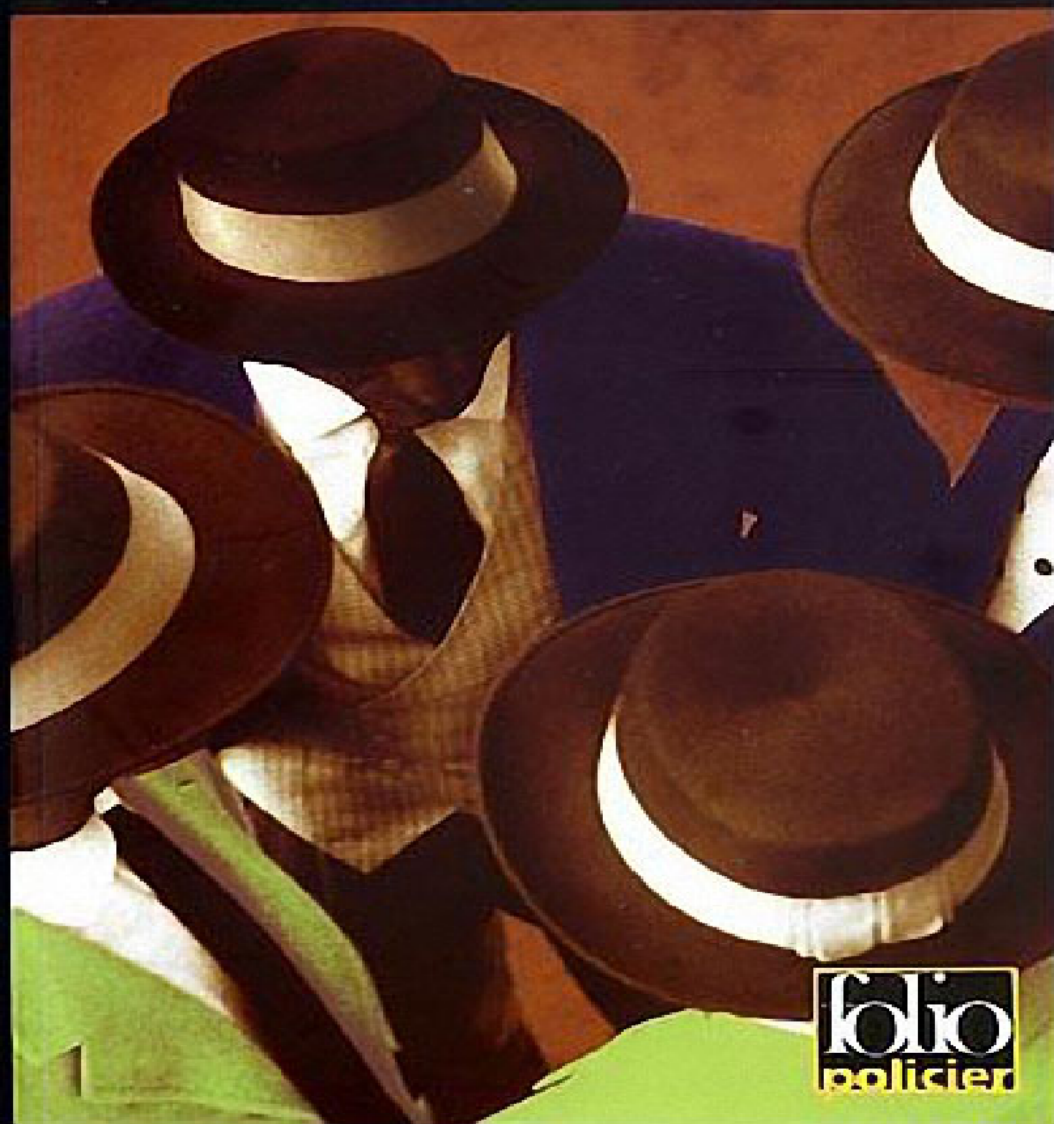
Hammett, Dashiell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Dashiell Hammett

La moisson rouge



Dashiell Hammett

La moisson rouge

Traduit de l'américain
par P. J. Herr et Henri Robillot

Titre original :
RED HARVEST

© Alfred A. Knopf Inc. 1929,
renewed 1956 by Dashiell Hammett.
© Éditions Gallimard, 1950,
pour la traduction française.

La contribution de Dashiell Hammett à l'histoire du roman noir est d'une importance capitale. Pionnier de la fameuse *Hard-boiled School*, au début des années vingt, il a donné ses lettres de noblesse à un nouveau genre, grâce à la qualité de son écriture et à la densité de ses histoires et de ses personnages.

CHAPITRE PREMIER

La première fois que j'entendis Personville appelée Poisonville, c'était par un mineur rouquin nommé Hickey Dewey dans la grande salle du Big Ship, à Butte. Mais comme il prononçait les « r » comme les « i », je n'avais pas fait attention à sa manière de déformer le mot. Plus tard je devais entendre des hommes capables de ne pas escamoter les « r » lui faire subir la même déformation. Je m'étais contenté d'y voir ce genre d'humour facile par lequel la pègre transforme *dictionary* en *richard-snary*¹. Ma visite à Personville me démontra mon erreur. Je m'enfermai dans l'une des cabines téléphoniques de la gare, appelai le *Herald* et demandai Donald Willsson pour lui annoncer mon arrivée.

— Voulez-vous venir chez moi à dix heures, ce soir ? dit-il d'une voix nette et bien timbrée. 2101, Mountain Boulevard. Prenez le tram de Broadway et descendez à Laurel Avenue, c'est à deux rues de là.

Je lui promis puis je me fis conduire en taxi jusqu'au Great Western Hotel et, après y avoir déposé mes bagages, je partis faire un tour en ville.

Le patelin n'était pas joli. La majorité des propriétaires devaient aimer le genre tape-à-l'œil. L'effet avait peut-être réussi au début. Mais, depuis, la fumée jaune des fonderies, dont les cheminées de brique s'élevaient au sud devant une morne colline, avait tout revêtu d'une teinte uniforme et sinistre.

Par là-dessus s'étalait un ciel gras qu'on aurait dit également vomi par les cheminées des usines.

Le premier flic que j'aperçus avait une barbe de huit jours. Le second portait un uniforme minable auquel il manquait deux boutons. Un troisième, planté au milieu du principal carrefour de la ville – le croisement entre Broadway et Union Street – dirigeait la circulation le cigare au bec. Après celui-là, je cessai de les passer en revue.

À neuf heures trente, j'attrapai un tram dans Broadway et me mis en devoir de suivre les instructions de Donald Willsson. J'arrivai devant une maison située au milieu d'une pelouse entourée d'une haie qui faisait l'angle d'une rue.

La bonniche qui vint m'ouvrir me déclara que M. Willsson n'était pas chez lui. Pendant que je lui expliquais que j'avais rendez-vous avec lui, une mince créature blonde, paraissant un peu moins de trente ans, vint à la porte. Elle avait une robe de crêpe de chine vert. Lorsqu'elle sourit, ses yeux bleus ne perdirent rien de leur dureté minérale. Je lui répétai mon explication.

— Mon mari n'est pas là pour le moment. Mais s'il vous attendait, il ne va probablement pas tarder à rentrer.

Elle me fit alors monter dans une pièce donnant sur Laurel Avenue. C'était un salon dans les tons brun et rouge, bourré de bouquins. Lorsque nous fûmes

assis sur des chaises de cuir, à demi tournés l'un vers l'autre et à proximité du charbon qui rougeoyait dans une grille, elle se mit à me cuisiner.

— Vous habitez Personville ? commença-t-elle.

— Non, San Francisco.

— Mais ce n'est pas la première fois que vous venez ?

— Si.

— Vraiment ? Comment trouvez-vous la ville ?

— Je n'en ai pas vu assez pour être fixé. — C'était un mensonge, je l'étais.

— Je ne suis arrivé que cet après-midi.

— Vous allez sans doute trouver l'endroit bien morne, observa-t-elle en détournant les yeux.

Puis elle revint à son enquête :

— Mais je suppose que tous les centres miniers se ressemblent. Vous travaillez dans les mines ?

— Pas en ce moment.

Elle jeta un coup d'œil vers la pendule et dit :

— Ce n'est pas bien de la part de Donald de vous avoir fait venir ici à une heure pareille pour vous faire attendre.

Je l'assurai que c'était sans importance.

— Mais vous n'êtes peut-être pas venu pour affaires ? suggéra-t-elle.

Je ne répondis pas.

Elle se mit à rire d'un rire bref nuancé d'âpreté.

— Je ne suis pas d'ordinaire aussi indiscreète que vous pouvez le croire, dit-elle d'un ton léger. Mais vous êtes tellement renfermé que je n'ai pu m'empêcher de me sentir curieuse. Vous n'êtes pas « bootlegger », par hasard ? Donald en change si souvent...

J'ébauchai un vague sourire.

Le téléphone sonna quelque part en bas. Mme Willsson tendit vers le feu un pied chaussé d'un escarpin vert, et fit mine de n'avoir pas entendu. Je ne m'expliquais pas le pourquoi de cette mimique.

Elle commença. « Je crains bien d'être obligé de... », puis s'interrompit pour regarder la bonne qui venait d'apparaître à la porte.

Celle-ci annonça qu'on demandait Mme Willsson à l'appareil. Elle s'excusa et sortit derrière la bonne. Elle ne descendit pas au rez-de-chaussée, mais utilisa un appareil placé à portée de voix.

J'entendis :

— Ici, Mme Willsson. Oui... Je vous demande pardon ?... Qui ?... Vous ne pourriez pas parler un peu plus haut... Quoi ?... Oui... Oui... Qui parle ?... Allô ! Allô !

Le crochet de l'appareil cliqueta et des pas rapides s'éloignèrent dans le hall.

J'allumai une cigarette et gardai les yeux fixés dessus jusqu'à ce que j'eusse entendu descendre l'escalier. Je m'approchai alors d'une fenêtre. Soulevant un coin du store, je jetai un regard dans Laurel Avenue et sur le

cube blanc d'un garage qui se trouvait de ce côté sur les derrières de la maison.

Bientôt, une mince silhouette féminine, en manteau et chapeau noirs, sortit de la maison et se hâta vers le garage. C'était Mme Willsson. Elle s'éloigna au volant d'un coupé Buick. Je retournai à ma chaise et attendis.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent. Cinq minutes après onze heures, les freins d'une automobile grincèrent au-dehors. Deux minutes après, Mme Willsson entra dans la pièce. Chapeau et manteau avaient disparu. Son visage était livide, ses yeux presque noirs.

— Je suis absolument désolée, dit-elle avec un mouvement convulsif de ses lèvres minces, mais je crains que vous n'ayez attendu pour rien Mon mari ne rentrera pas ce soir.

Je lui dis que je tâcherais de l'atteindre le lendemain matin au *Herald*.

Puis je pris congé en me demandant pourquoi le bout vert de son soulier gauche portait une tache sombre et humide qui ressemblait à du sang.

J'allai à pied jusqu'à Broadway où je sautai dans un tram. Trois blocks avant mon hôtel, je descendis en marche pour découvrir la raison d'un rassemblement formé devant une entrée latérale du *city-hall*.

Trente ou quarante bonshommes et une poignée de femmes étaient massés sur le trottoir, regardant une porte marquée *Police department*. Il y avait là des mineurs et des ouvriers des fonderies encore en vêtements de travail, des gigolos de dancing et des habitués d'académies de billard, minces avec de minces figures pâles, des types aux gueules sinistres, de bons pères de famille, une pincée de femmes du même acabit et quelques horizontales.

Je m'approchai et m'arrêtai à côté d'un individu trapu vêtu d'un costume gris tout froissé. Son large visage aux traits épais et intelligents et ses lèvres charnues étaient également grisâtres. La seule note de couleur de l'ensemble était fournie par une cravate rouge qui tranchait sur sa chemise de flanelle grise.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Il me détailla soigneusement avant de répondre comme s'il avait voulu s'assurer que son renseignement s'adressait au bon endroit.

— Don Willsson est monté poser ses fesses à la droite du Père... si les types transformés en écumoire ne lui font pas mal aux yeux.

— Qui l'a descendu ? demandai-je.

Le type en gris se gratta la nuque et déclara :

— Un mec avec un pétard.

Je cherchais des renseignements et pas des bons mots. J'aurais tenté ma chance auprès d'un autre spectateur, mais la cravate rouge m'intéressait. Je repris :

— Je suis un étranger ici. Payez-vous mon portrait, c'est pour ça que les étrangers sont faits.

— Donald Willsson, esquire, éditeur des *Morning* et *Evening Herald*, trouvé il y a quelques instants dans Hurricane Street, proprement révolvrisé

par une main inconnue... psalmodia-t-il, d'un ton rapide. Ça vous suffit, oui ?

— Merci. (Je touchai du doigt le bout flottant de la cravate rouge.) Ça signifie quelque chose... ou c'est juste pour l'effet ?

— Je suis Bill Quint.

— Bon Dieu ! m'écriai-je, en essayant de situer le nom ; je suis rudement content de vous rencontrer !

Je sortis mon porte-cartes et feuilletai rapidement la collection de pièces d'identité que j'avais ramassée à droite et à gauche. Ce que je cherchais c'était la carte rouge. Elle me donnait pour un certain Henry F. Neil, navigateur breveté et membre estimé de l'Internationale ouvrière. Naturellement, il n'y avait pas un mot de vrai.

Je passai la carte à Bill Quint. Il la lut soigneusement, recto et verso, me la rendit et m'examina des pieds à la tête sans marquer beaucoup de confiance.

— On ne va pas le retuer tout de suite, dit-il. De quel côté allez-vous ?

— Ça m'est égal.

Nous redescendîmes la rue ensemble, tournâmes dans une autre et, d'après ce qu'il me sembla, tout à fait au hasard.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, si vous êtes marin ? demanda-t-il négligemment.

— Où avez-vous pris que j'étais marin ?

— Et votre carte ?

— J'en ai une autre qui dit que je suis bûcheron, répliquai-je. Si vous voulez que je sois mineur, j'en aurai une autre demain matin.

— Pas de danger, c'est moi qui les donne ici.

— Et si vous receviez une dépêche de Chi² ? répliquai-je.

— Merde pour Chi ! Ici, c'est moi le patron.

D'un signe de tête il indiqua l'entrée d'un restaurant et suggéra :

— On boit un verre ?

— Toujours entre les repas.

Nous traversâmes le restaurant et montâmes un escalier qui nous conduisit à une pièce étroite du second étage, garnie d'un long bar et d'une rangée de tables. Bill Quint salua d'un signe de tête, lança un « Salut ! » collectif à un certain nombre de mâles et de femelles assis aux tables et au bar et me pilota jusqu'à une des stalles masquées de rideaux verts ménagées dans le mur en face du bar.

Nous passâmes les deux heures suivantes à boire du whisky et à discuter.

Dans l'opinion de l'homme gris, je n'avais aucun droit à la carte que je lui avais montrée non plus d'ailleurs qu'à celle que j'avais mentionnée ensuite. Il ne croyait pas que je fusse un « pur ». Et, en sa qualité de grand manitou de l'Internationale ouvrière de Personville, il considérait de son devoir de me tirer les vers du nez sans se laisser pomper les secrets des « rouges » de l'endroit.

Je n'y voyais pas d'inconvénients. Les affaires de Personville m'intéressaient et il ne demandait pas mieux que d'en parler entre deux coups

de sonde dans les rapports qui pouvaient exister entre les cartes rouges et moi. Ce que je réussis à tirer de lui revenait à peu près à ceci :

Pendant quarante ans, le vieil Elihu Willsson – le père de l’homme qui venait d’être tué cette nuit-là – avait possédé Personville et, comme on dit, jusqu’au trognon. Président et propriétaire de la majorité des actions de la Personville Mining Corporation, ainsi que de la First National Bank, des *Morning* et *Evening Herald*, les seuls journaux de la ville, il était également propriétaire – ou au moins commanditaire – de presque toutes les autres entreprises présentant quelque importance. Outre ces divers cumuls, il avait dans sa poche un sénateur de l’Union, une paire de représentants du peuple, le gouverneur, le maire et la plus grande partie de la législature locale. Elihu Willsson *était* Personville et il n’était pas loin d’être l’État entier.

Pendant la guerre, les I.W.W.³ – alors en pleine ascension dans l’Ouest – avaient réussi à syndiquer le personnel de la Personville Mining Corporation. Le personnel n’avait pas été exactement gâté par la société. Une fois syndiqués, les ouvriers utilisèrent leur force toute neuve pour présenter leurs revendications. Le vieil Elihu leur accorda ce qu’il ne pouvait leur refuser et attendit son heure.

Elle arriva en 1921. Les affaires végétaient. Le vieil Elihu ne demandait pas mieux que de fermer boutique pour un bout de temps. Il dénonça l’arrangement conclu avec ses hommes et commença à les ramener à leurs gages d’avant-guerre à coups de bottes dans les fesses.

Naturellement, le personnel se mit à hurler à l’aide. L’Internationale ouvrière de Chicago délégua Bill Quint pour les organiser un peu. Il était opposé à une grève ouverte et préférait le vieux truc du sabotage ; continuer le travail, mais tout bousiller de l’intérieur. Mais l’énergie des gars de Personville réclamait autre chose. Ce qu’ils voulaient, c’était se mettre en vedette, écrire une page d’histoire ouvrière.

Ils firent grève.

La grève dura huit mois. Des deux côtés le sang coula à flots. Les « purs » furent obligés de faire leur travail eux-mêmes, mais le vieil Elihu embaucha des *gunmen*, briseurs de grèves et autres gardes nationaux et jusqu’à des hommes de l’armée régulière. Le dernier crâne fendu, la dernière côte enfoncée, le prolétariat conscient de Personville ne fut plus qu’une fusée éteinte.

Mais, disait Bill Quint, le vieil Elihu ne connaissait pas son histoire italienne. Il avait brisé sa grève, mais il avait perdu son emprise sur la ville et sur l’État. Pour mater les mineurs, il avait été obligé de lâcher la bride à ses tueurs. Et, la bataille finie, il fut incapable de s’en débarrasser. Il leur avait livré sa ville et il n’était pas assez fort pour la récupérer. Personville ne leur avait pas semblé un mauvais morceau et ils l’avaient annexé. Ils avaient gagné *sa* grève, mais *sa* ville constituait *leur* butin. Il ne pouvait rompre ouvertement avec eux. Ils en savaient trop long. Il était responsable de tous leurs faits et gestes durant la grève.

Parvenus à ce point du récit de Bill Quint, lui et moi étions passablement mûrs. Il repoussa ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, vida son verre et mit son exposé historique complètement à jour :

— À l'heure actuelle, le plus fortiche de la bande est probablement Peter le Finn⁴. La saloperie que nous buvons en ce moment vient de chez lui. Ensuite il y a Lew Yard. Il a une boutique de prêteur sur gage dans Parker Street et fait un tas de fric dans les affaires de cautions judiciaires. D'après ce qu'on dit, il est dans tous les coups durs du patelin, tout en étant copain comme cochon avec Noonan, le chef de la police. Le même Max Thaler Whisper⁵ a aussi ses petits potes. C'est un pruneau modèle réduit avec quelque chose qui cloche dans la gorge... Peut pas parler. C'est un joueur. Ces trois-là et Noonan mènent la barque avec Elihu... et ils la mènent plus loin que le vieux ne voudrait. Mais il faut qu'il marche, sinon...

— Le type qui s'est fait descendre ce soir, le fils d'Elihu, qu'est-ce qu'il faisait dans tout ça ? demandai-je.

— Il restait à la place où son papa l'avait mis... et il y est encore en ce moment.

— Vous voulez dire que le vieux aurait fait le coup.

— Possible, mais c'est pas mes oignons. Don venait de rentrer ici et il avait commencé à diriger les journaux du vieux. C'était pas le genre du vieux crabe, même subclaquant, de se faire arracher une patte sans regimber. Mais il était obligé de se tenir peinarde avec les types en question. Il a donc ramené son garçon avec sa Française de femme ici pour se servir de lui comme homme de paille – une jolie combine de père de famille ! Don a commencé une campagne de réforme dans ses canards. Il voulait nettoyer le patelin « du vice et de la corruption », c'est-à-dire : balayer si possible Pete, Lew et Whisper. Vous piguez ? Le vieux utilisait son gars pour liquider les gêneurs. À mon idée, ils se sont fatigués du truc.

— Il y a bien des choses qui n'ont pas l'air de coller avec cette idée-là, dis-je.

— Rien ne colle avec rien dans cette saleté de patelin... Vous n'en avez pas assez de cette boîte ?

Je répondis que si. Nous descendîmes la rue. Bill Quint m'informa qu'il habitait le Miner's Hôtel, dans Forest Street. Comme mon hôtel était sur son chemin, nous fîmes route ensemble. Devant mon hôtel, un grand type mastoc debout au bord du trottoir, avec l'allure d'un flic en bourgeois, parlait à l'occupant d'une Stutz grand sport.

— C'est Whisper qui est dans la bagnole, me dit Bill Quint.

Mon regard dépassa le gros malabar et j'aperçus le profil de Thaler. Un visage mince, jeune, basané, avec des traits délicats qui semblaient gravés au burin.

— Il est joli comme tout, dis-je.

— Hum, hum ! fit l'homme en gris. Et la dynamite, donc !

CHAPITRE II

LE TZAR DE POISONVILLE

Le *Morning Herald* avait consacré deux pages à la mort de Donald Willsson. Sa photo révélait un visage intelligent et jeune avec une bouche et des yeux souriants, un menton à fossette et une cravate rayée.

L'histoire de sa mort était des plus simples. À dix heures quarante, la nuit précédente, il avait eu l'estomac, la poitrine et le dos troués de quatre balles de revolver. La mort avait été instantanée. L'assassinat avait eu lieu à la hauteur du numéro onze cent de Hurricane Street. Les habitants des maisons voisines, qui s'étaient mis aux fenêtres en entendant les coups de feu, avaient vu la victime étendue sur le trottoir. Un homme et une femme étaient penchés sur lui. La rue était trop sombre pour permettre à quiconque de rien distinguer clairement. L'homme et la femme avaient disparu avant que personne fût descendu dans la rue. Personne ne pouvait en donner un signalement précis. Personne ne les avait vu disparaître.

En tout, six coups de revolver de calibre 32 avaient été tirés sur Willsson. Deux balles avaient manqué leur but et avaient été se perdre sur une façade. D'après la trajectoire probable de ces deux projectiles, la police avait découvert que le meurtrier avait dû tirer de l'entrée d'une allée étroite s'ouvrant entre deux maisons. C'était tout ce qu'on savait.

L'éditorial du *Morning Herald* résumait la courte carrière du mort comme réformateur civique et affirmait qu'il était tombé victime de quelqu'un ayant des raisons de craindre le « nettoyage » de Personville. Le *Herald* disait même que la meilleure manière, pour le chef de la police, de prouver qu'il n'avait pas trempé dans l'affaire, était de mettre rapidement la main sur le ou les meurtriers.

J'achevai l'article avec ma deuxième tasse de café, sautai dans le tram de Broadway, descendis à Laurel Avenue et me dirigeai vers la maison du mort. J'étais presque arrivé quand un événement inattendu me fit changer d'avis et de destination. Un petit type, vêtu de trois nuances de marron, traversa la rue devant moi. Je reconnus son joli profil. C'était Max Thaler, alias Whisper. J'atteignis le coin de Mountain Boulevard juste à temps pour voir une jambe de pantalon marron disparaître dans l'entrée de la maison de feu Donald Willsson.

Je revins à Broadway, y trouvai un drugstore équipé d'une cabine téléphonique, cherchai dans l'annuaire le numéro d'Elihu Willsson, obtins la communication et prévins quelqu'un, qui se donnait pour le secrétaire du vieux, que Donald Willsson m'avait fait venir de Chicago et que, sachant

quelque chose sur sa mort, je désirais voir son père.

À force d'insister, je finis par obtenir une invitation à passer le voir.

Lorsque son secrétaire – une longue perche d'une quarantaine d'années, aux manières silencieuses et aux yeux pénétrants – m'introduisit dans sa chambre, le tzar de Poisonville était assis sur son lit.

Le vieillard avait une petite tête presque parfaitement ronde sous une calotte de cheveux blancs coupés ras. Ses oreilles étaient trop petites et trop collées pour rompre l'effet de sphéricité et son nez également petit prolongeait la courbe de son front osseux. La bouche et le menton étaient des lignes droites qui coupaient brusquement la courbe de la sphère. Le cou épais et court disparaissait sous l'étoffe blanche d'un pyjama recouvrant deux épaules grasses et carrées.

Un de ses bras reposait sur les couvertures – un petit bras compact terminé par une main charnue aux doigts boudinés. Il avait de petits yeux ronds, bleus et aqueux. On ne se serait pas risqué à lui faire les poches sans avoir une sacrée confiance dans ses doigts.

D'un bref hochement de sa tête ronde, il m'intima l'ordre de m'asseoir sur une chaise placée à son chevet, renvoya de même son secrétaire et commença :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire au sujet de mon fils ?

Sa voix était rauque. Il parlait trop de la gorge et trop peu des lèvres pour que son énonciation fût claire.

— J'appartiens à la Continental Detective Agency, succursale de San Francisco. Il y a deux jours nous avons reçu de votre fils un chèque et une lettre demandant qu'un homme fût envoyé ici pour se mettre à sa disposition. Cet homme, c'est moi. La nuit dernière, il m'a dit de passer chez lui. Je l'ai fait, mais il n'était pas là. Et lorsque je suis redescendu en ville, j'ai appris qu'il venait d'être descendu.

Elihu Willsson me scruta d'un regard soupçonneux et demanda :

— Et alors, où voulez-vous en venir ?

— Pendant que j'étais en train de l'attendre, votre belle-fille a reçu un coup de téléphone. Elle est sortie aussitôt après et est revenue, avec quelque chose qui ressemblait à du sang sur son soulier, pour me dire que son mari ne rentrerait pas. Il a été tué à dix heures quarante. Elle est sortie à dix heures vingt et revenue à onze heures cinq.

Le vieux se redressa dans son lit et lança à l'adresse de Mme Willsson une bordée d'injures. Il épuisa son vocabulaire avant son souffle et en profita pour beugler :

— Est-elle coffrée ?

Je répondis que je ne le croyais pas.

Cela n'eut pas le don de lui plaire. Il le prit très mal. Il bafouilla un tas de choses qui m'échauffèrent les oreilles et conclut :

— Qu'est-ce que vous attendez pour le faire ?

Il était trop vieux et trop faible pour être corrigé.

Je répondis en rigolant :

— Des preuves.

— Des preuves ? Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Vous avez...

— Ne faites pas le guignol, dis-je pour couper court à ses vociférations.

Pourquoi l'aurait-elle tué ?

— Parce que c'est une saloperie de Française ! Parce qu'elle...

La tête du secrétaire apparut à la porte.

— Foutez-moi le camp ! hurla le vieux.

La tête s'éclipsa.

— Elle était jalouse ? demandai-je sans lui laisser le temps de recommencer à glapir. Et si vous beuglez un peu moins je réussirai encore à vous comprendre. J'entends beaucoup mieux depuis qu'on m'a récuré les tympan.

Il mit un poing sur chacune des bosses dessinées par ses hanches sous les couvertures et pointa vers moi son menton carré :

— Tout vieux et tout malade que je suis, dit-il avec force, j'ai une sacrée envie de me lever et de vous botter les fesses.

Je laissai tomber et répétai :

— Était-elle jalouse ?

— Oui, naturellement, dit-il – mais sans crier cette fois – et autoritaire et gâtée et soupçonneuse et cupide et mesquine... Menteuse, égoïste et mauvaise... Complètement et diaboliquement mauvaise !

— Avait-elle une raison quelconque d'être jalouse ?

— Je l'espère bien, dit-il agressivement. Ça me ferait mal de penser que mon propre fils ait pu lui rester fidèle. Et pourtant il devait l'être. Il était assez poire pour ça.

— Mais vous ne connaissez aucune raison pour laquelle elle aurait pu le tuer ?

— Je ne connais pas de raisons ? (Il recommençait à vociférer.) Je me tue à vous dire que...

— Oui. Mais tout ça ne veut pas dire grand-chose, ce sont des histoires de bonne d'enfant.

Le vieux rejeta ses couvertures de côté et se mit en devoir de descendre du lit. Mais il se ravisa, leva le visage vers moi et rugit :

— Stanley !

Le secrétaire se glissa dans la pièce par la porte entrouverte :

— Flanquez-moi ce sale con à la rue ! lui ordonna son patron en me menaçant du poing.

Le secrétaire se tourna vers moi. Je secouai la tête et lui conseillai :

— Vous feriez mieux de chercher du renfort.

Il fronça les sourcils. Nous avions à peu près le même âge. Il était efflanqué, me dépassait d'une tête, mais je lui rendais vingt kilos. Une partie de mes quatre-vingt-cinq kilos était de la graisse, mais pas tout. Le secrétaire s'agita un peu, sourit d'un air gêné et s'éclipsa.

— J'étais justement sur le point de dire, fis-je observer au vieux, que j'avais eu l'intention de parler à la femme de votre fils dès ce matin. Mais j'ai vu Max Thaler entrer chez elle et j'ai remis ma visite à plus tard.

Elihu Willsson replaça soigneusement les couvertures sur ses jambes, reposa sa tête sur l'oreiller et fixa ses yeux au plafond.

— Tiens ! C'est donc comme ça ? dit-il.

— C'est-à-dire ?

— Elle l'a tué, dit-il avec certitude. Voilà ce que ça signifie.

Un bruit de pas retentit dans le hall. C'étaient des pas plus lourds et plus assurés que ceux du secrétaire. Lorsqu'ils furent arrivés exactement derrière la porte, je commençai :

— Vous utilisiez votre fils pour...

— Sortez d'ici ! hurla le vieux aux types qui se préparaient à entrer. Et fermez la porte.

Il me lança un regard flamboyant et questionna :

— J'utilisais mon fils pour quoi ?

— Pour liquider Thaler et Finn.

— Vous mentez.

— Je n'ai rien inventé. Tout Personville le sait.

— Mensonge ! Je lui avais donné les journaux. Il en gisait ce qu'il voulait.

— Vous devriez expliquer ça à vos copains. Ils vous croiraient sur parole.

— Je me fous de ce qu'ils croiraient. Je vous dis ce qui est. C'est tout.

— Et après ? Votre fils ne ressuscitera pas parce qu'on l'a tué par erreur... si c'est le cas.

— C'est cette femme qui l'a tué.

— Peut-être.

— Au diable vos peut-être ! C'est elle qui a fait le coup.

— Peut-être. Mais il ne faut pas oublier l'autre côté de la question... le côté politique. Vous me direz...

— Je peux toujours vous dire que c'est cette saleté de Française qui l'a tué et que toutes les conneries qui peuvent vous passer par la tête sont de la foutaise.

— Ça n'empêche pas qu'elles valent la peine d'être vérifiées, insistai-je. Et vous connaissez les dessous politiques de Personville mieux que personne. C'était votre fils. Le moins que vous puissiez faire...

— Le moins que je puisse faire est de vous dire d'aller voir à Frisco si j'y suis, vous et vos boniments.

Je me levai et déclarai froidement :

— Je suis au Great Western Hotel. Ne me dérangez que si vous décidez de renoncer à vos loufoqueries – pour changer.

Je sortis de la chambre et descendis l'escalier. Le secrétaire tournicotait près de la dernière marche, un sourire contraint sur les lèvres.

— Quelle vieille canaille, grommelai-je.

— Une vigoureuse personnalité, murmura-t-il.

Je dénichai la secrétaire de l'homme assassiné dans les bureaux du *Herald*. C'était une petite jeune fille de dix-neuf ou vingt ans aux grands yeux marron, avec des cheveux châtain clair et un joli visage clair. Elle s'appelait Lewis.

Elle déclara qu'elle ignorait complètement le fait que j'eusse été convoqué à Personville par son patron.

— Mais, expliqua-t-elle, M. Willsson aimait bien garder pour lui ce qu'il faisait. C'était... Je crois qu'il ne se fiait vraiment à personne ici.

— Même pas à vous ?

Elle rougit et dit :

— Non, même pas. Mais il faut dire qu'il n'était ici que depuis trop peu de temps pour connaître vraiment bien quelqu'un.

— Il devait y avoir autre chose.

Elle baissa les yeux, se mordit les lèvres et imprima la trace de ses doigts sur la surface polie du bureau du mort.

— Eh bien !... Son père... n'approuvait pas son attitude. Et comme son père était le véritable propriétaire des journaux, j'imagine qu'il était assez naturel de la part de M. Donald de penser que certains de ses employés étaient peut-être plus dévoués à M. Elihu qu'à lui.

— Le vieux n'était pas partisan de la campagne de réforme menée par son fils ? Pourquoi le laissait-il faire puisque les journaux étaient à lui ?

Elle courba la tête, parut étudier les empreintes qu'elle avait faites et baissa la voix.

— Tout cela est difficile à comprendre si l'on n'est pas au courant... La dernière fois que M. Elihu est tombé malade, il a fait demander Donald – M. Donald. M. Donald a presque toujours vécu en Europe. Le docteur Pride avait averti M. Elihu que le moment était venu d'abandonner la direction personnelle de ses affaires, c'est pourquoi il a fait revenir son fils. Mais quand M. Donald est arrivé, M. Elihu n'a pas pu se résigner à tout lâcher. Mais comme il désirait voir rester M. Donald, il lui a donné les journaux – c'est-à-dire qu'il l'a nommé directeur. C'était un travail au goût de M. Donald. Il avait fait du journalisme à Paris. Quand il a vu la pagaille qui régnait ici – dans les affaires municipales et le reste – il a entamé une campagne de réforme. Il ne pouvait pas savoir – il n'était jamais revenu depuis son enfance – il ne pouvait pas savoir...

— Il ne pouvait pas savoir que son père était dans le bain comme les autres ? achevai-je pour l'aider.

Elle se tortilla un peu sans cesser d'examiner les traces de ses doigts, mais ne me contredit pas et continua :

— M. Elihu et lui se sont disputés. M. Elihu lui a dit de cesser d'envenimer les choses. Mais il a refusé. Il se serait peut-être arrêté s'il avait su... tout ce qu'il aurait dû savoir. Mais je crois qu'il ne lui serait jamais venu à l'idée que son père était réellement et sérieusement compromis. Et son père ne pouvait pas le lui dire. Ça ne doit pas être facile pour un père d'expliquer une chose pareille à son fils. Il a menacé M. Donald de lui enlever les

journaux. Je ne sais pas s'il parlait sérieusement ou non. Mais il est retombé malade et tout a continué comme avant.

— Donald Willsson ne vous faisait pas de confidences ? demandai-je.

— Non.

C'était presque un murmure.

— Alors où avez-vous appris toutes ces histoires ?

— J'essaie... j'essaie de vous aider à découvrir son assassin, dit-elle d'un ton grave. Vous n'avez pas le droit...

— Vous ne pouvez rien faire de mieux pour m'aider que de me dire où vous avez appris tout cela, insistai-je.

Elle fixa le bureau d'un regard absent, en se mordant la lèvre. J'attendis. Finalement elle déclara :

— Mon père est le secrétaire de M. Willsson.

— Merci.

— Mais n'allez pas croire que...

— Ça m'est complètement indifférent, assurai-je. Qu'est-ce que Willsson allait faire la nuit dernière dans Hurricane Street quand il savait qu'il avait rendez-vous chez lui avec moi ?

Elle répondit qu'elle n'en savait rien. Je lui demandai alors si elle l'avait entendu me téléphoner de venir chez lui à dix heures. Elle l'avait entendu.

— Qu'a-t-il fait ensuite ? Essayez de vous rappeler la moindre chose qu'il ait dite ou faite jusqu'au moment où vous êtes partie à la fin de la journée.

Elle se renversa dans sa chaise, ferma les yeux et plissa le front.

— Vous avez téléphoné... si c'est bien à vous qu'il a dit de venir chez lui... vers dix heures. M. Donald a dicté des lettres ; une à une fabrique de papier, une au sénateur Keefer au sujet de quelques changements à apporter au tarif postal et... Ah ! oui ! Il s'est absenté pendant environ vingt minutes un peu avant trois heures. Et, avant de sortir, il a rempli un chèque...

— À quel nom ?

— Je ne sais pas, mais je le lui ai vu écrire...

— Où est son carnet de chèques ? Il le portait sur lui ?

— Il est là. (Elle se leva d'un bond, passa devant le bureau et essaya de tirer le tiroir supérieur.) Fermé.

Je la rejoignis, redressai un trombone et avec ça et une lame de mon canif, je réussis à ouvrir le tiroir.

La jeune fille en sortit un mince carnet plat au nom de la First National Bank. Le dernier talon portait : \$ 5 000. Rien d'autre. Ni nom, ni explication.

— Il est sorti avec ce chèque, dis-je, et il est resté absent vingt minutes ? Le temps d'aller à la banque et de revenir ?

— Cinq minutes lui auraient largement suffi.

— Ne s'est-il absolument rien passé d'autre avant qu'il écrive le chèque ? Réfléchissez. Pas de message ? De lettres ? Pas d'appels téléphoniques ?

— Voyons... (Elle ferma les yeux de nouveau.) Il était en train de dicter du courrier et... Mais que je suis bête ! Bien sûr qu'il a été appelé au

téléphone. Il a dit : « Oui, je peux y être à dix heures, mais je serai obligé de repartir presque aussitôt. » Et après : « Très bien, alors à dix heures... » C'est tout ce qu'il a dit excepté : « Oui, oui... », plusieurs fois.

— Il parlait à une femme ou à un homme ?

— Comment le saurais-je ?

— Réfléchissez. Il n'aurait pas pris le même ton.

Elle se concentra.

— Alors, c'était une femme.

— Lequel de vous deux est parti le premier, le soir ?

— C'est moi. Il... je vous ai dit que mon père était le secrétaire de M. Elihu. Lui et M. Donald avaient un rendez-vous pour le début de la soirée. Il devait s'agir des finances du journal. Mon père est venu un peu après cinq heures. Je crois qu'ils devaient dîner ensemble.

C'est tout ce que je pus réussir à tirer de la petite Lewis. Elle ne savait rien qui pût expliquer la présence de Willsson vers le 1100 de Hurricane Street. Elle déclara ne rien savoir sur Mme Willsson.

Nous fouillâmes le bureau du mort sans rien y trouver d'intéressant. Je cuisinai inutilement les filles du standard. Je passai une heure à interroger plantons, rédacteurs, et toute la clique sans rien pouvoir en tirer. Comme l'avait bien dit sa secrétaire, le mort était un bonhomme qui avait su garder ses secrets.

CHAPITRE III

DINAH BRAND

À la First National Bank, je finis par dénicher un comptable du nom d'Albury ; un joli blondin dans les vingt-cinq ans.

— C'est moi qui ai certifié le chèque pour Willsson, dit-il lorsque je lui eus expliqué l'objet de mes recherches. Il était à l'ordre de Dinah Brand, pour une somme de cinq mille dollars.

— Vous la connaissez ?

— Si je la connais ? Bien sûr.

— Pourriez-vous me tuyauter sur son compte ?

— Volontiers, mais je suis déjà en retard de huit minutes pour un rendez-vous avec...

— Pourriez-vous dîner avec moi ce soir et me renseigner à ce moment-là ?

— Ça me va tout à fait.

— Sept heures au Great Western ?

— D'accord.

— Je file et je vous laisse aller à votre rendez-vous, mais avant, voulez-vous me dire si elle a un compte ici ?

— Oui, et elle est venue déposer son chèque ce matin. C'est la police qui l'a.

— Ouais ? Où habite-t-elle ?

— 1232 Hurricane Street.

— Tiens, tiens, dis-je. À ce soir.

Et je partis. Ma seconde visite fut pour le chef de la police dans son bureau du *city-hall*.

Noonan, le chef, était un gros poussah avec une bouille ronde et joviale et des yeux verts clignotants. Lorsque je l'eus mis au courant de ce que je venais faire dans sa ville, il en parut fort satisfait. Il me gratifia d'une poignée de main, d'un cigare et d'une chaise.

— Et maintenant, dit-il lorsque nous fûmes installés, vous allez me dire qui a fait le coup.

— Je n'en sais fichtre rien.

— Alors nous en sommes au même point, dit-il d'un ton réjouï, à travers un nuage de fumée. Mais vous flairez bien quelque chose ?

— Mon flair ne me mène pas très loin surtout quand je ne suis au courant de rien.

— Je peux tout vous raconter en deux mots, dit-il. Hier soir, Willsson a fait certifier un chèque de cinq mille dollars au nom de Dinah Brand, juste avant

la fermeture de la banque. La nuit dernière, il a été descendu avec un automatique de calibre 32, tout près de chez elle. Des gens qui avaient entendu les coups de pétoire ont vu un homme et une femme penchés sur le macchabée. Ce matin à la première heure, Dinah Brand a déposé le chèque à son compte dans ladite banque. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Qui est cette Dinah Brand ?

Le chef secoua la cendre de son cigare sur son bureau, le fit tourner entre ses doigts épais et déclara :

— Une souris ravageuse, comme dit l'autre, une poule de luxe, une gagueuse de haut vol.

— Vous l'avez déjà pratiquée ?

— Non. Mais il y a une ou deux filières à suivre pour commencer. Nous la tenons à l'œil sans nous montrer. Naturellement tout ce que je vous dis là reste entre nous.

— Bien sûr. Et maintenant, écoutez ça...

Je lui racontai ce que j'avais vu et entendu pendant que j'attendais Donald Willsson chez lui la veille.

Lorsque j'eus fini, le chef plissa ses lèvres épaisses, siffla doucement et s'exclama :

— Mon vieux, voilà une histoire bougrement intéressante. Alors, elle avait du sang sur son soulier et elle a dit que son mari ne rentrerait pas ?

À la première des deux questions, je répondis : « Ça m'a fait l'effet d'en être », et « Oui » à la seconde.

— L'avez-vous revue depuis ? demanda-t-il.

— Non. J'étais en route pour y aller ce matin, mais un petit type nommé Whisper est entré dans la maison devant moi et j'ai remis ma visite à plus tard.

— Vingt dieux ! s'écria-t-il. Ses yeux verts pétillaient de satisfaction. Vous avez bien dit Whisper ?

— Exactement.

Il lança son cigare sur le plancher, se leva, plaqua ses deux grosses pattes sur son bureau et se pencha par-dessus, suant le contentement par tous les pores.

— Eh ben ! Mon colon, vous avez mis dans le mille, jubila-t-il. Dinah Brand est la poule de Whisper... Allons faire un bout de causette tous les deux avec la veuve.

Nous descendîmes de la voiture du chef devant la maison de Mme Willsson. Un pied sur la première marche du perron, le chef s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil au crêpe noir fixé au-dessus de la sonnette.

— Tant pis, remarqua-t-il, ce qui doit être fait doit être fait... et nous escaladâmes les degrés.

Mme Willsson ne tenait pas plus que ça à nous voir, mais si le chef de la police insiste, il est généralement reçu. On nous conduisit au premier étage, dans la bibliothèque où Mme Willsson était assise. Elle était tout en noir et ses

yeux bleus semblaient pétrifiés.

Lorsque nous eûmes tour à tour bafouillé quelques vagues condoléances, Noonan commença :

— Nous sommes simplement venus vous poser une ou deux questions. Par exemple, où êtes-vous allée la nuit dernière ?

Elle me jeta un regard froid et répondit d'un ton hautain :

— Puis-je savoir ce qui me vaut d'être ainsi questionnée ?

Je me demandai combien de fois j'avais entendu la même question, mot pour mot et sur le même ton. Mais le chef n'y fit même pas attention et continua d'une voix aimable :

— Il était aussi question d'une tache sur l'un de vos souliers. Le droit ou peut-être le gauche. De toute façon, il y en avait un de taché.

Le coin de la lèvre supérieure de la femme commença à trembler.

— C'était bien tout ? me demanda le chef.

Mais sans me laisser le temps de répondre, il fit claquer sa langue et tourna de nouveau vers la femme un visage plein d'aménité.

— Ah ! j'oubliais, on voulait aussi vous demander comment vous saviez que votre mari ne rentrerait pas ?

Elle se dressa vacillante, cramponnée d'une main frêle au dossier de sa chaise.

— J'espère bien que vous voudrez m'excuser...

— Ne prenez pas ça comme ça.

Le chef fit un geste conciliant de sa grosse patte rouge.

— Nous ne voulons pas vous tarabuster. Nous aimerions simplement savoir où vous êtes allée, ce qui est arrivé à votre soulier et comment vous avez appris que votre mari ne rentrerait pas... Ah ! au fait ! Autre chose : qu'est-ce que Thaler est venu faire ici ce matin ?

Mme Willsson se rassit, très droite. Le chef ne la quittait pas des yeux. Un sourire qui s'efforçait de se faire affectueux plissait ses traits bouffis. Au bout d'un instant, les épaules de la femme se détendirent, sa tête s'inclina et son dos se voûta.

Je posai une chaise en face de la sienne et m'assis dessus.

— Il va falloir que vous répondiez, madame Willsson, dis-je en essayant de rendre ma voix aussi sympathique que possible. Ces détails doivent être éclaircis.

— Croyez-vous donc que j'ai quelque chose à cacher ? répliqua-t-elle d'un ton de défi en se raidissant à nouveau et en détachant toutes les syllabes. Je suis en effet sortie. La tache était du sang. Je savais que mon mari était mort. Thaler est venu me voir au sujet de sa mort. Est-ce bien ce que vous vouliez savoir ?

— Nous le savions déjà, dis-je, mais nous voudrions des éclaircissements.

Elle se releva et dit avec colère :

— Vous êtes un grossier personnage. Je refuse de...

Noonan intervint :

— Vous êtes parfaitement dans votre droit, madame Willsson, mais, dans ce cas, je vais être obligé de vous prier de nous accompagner au *city-hall*.

Elle lui tourna le dos, respira profondément et me jeta :

— Pendant que nous attendions Donald ici, quelqu'un m'a téléphoné. C'était un homme qui refusait de dire son nom. Il m'a avertie que Donald s'était rendu avec un chèque de cinq mille dollars chez une femme nommée Dinah Brand et m'en a donné l'adresse. J'ai pris la voiture pour m'y rendre et j'ai attendu, un peu plus bas dans la rue, que Donald ressorte.

« Pendant que j'étais en train d'attendre, j'ai aperçu Max Thaler que je connaissais de vue. Il allait chez cette femme, mais il n'y est pas entré et il est reparti. Alors Donald est sorti et a descendu la rue. Il ne m'a pas vue. Je ne voulais pas me montrer. J'avais l'intention de rentrer à la maison et d'y arriver avant lui. Je venais de mettre le moteur en marche lorsque j'ai entendu des coups de feu. J'ai vu Donald tomber. Je suis descendue en hâte et j'ai couru vers lui. Il était mort. J'étais affolée. Thaler est arrivé et m'a dit que si on me trouvait là, on m'accuserait de l'avoir tué. Il m'a fait remonter dans la voiture et rentrer chez moi. »

Elle avait les larmes aux yeux mais ne m'en étudiait pas moins, apparemment appliquée à découvrir comment je prenais son histoire. Comme je ne disais rien, elle demanda :

— C'est bien ce que vous vouliez savoir ?

— À peu près, répondit Noonan.

Il était venu se placer à côté d'elle :

— Qu'est-ce que Thaler vous a dit cet après-midi ?

— Il m'a conseillé de ne rien dire.

Sa voix était devenue faible et découragée.

— Il prétendait que si n'importe qui apprenait que nous étions là, l'un de nous deux serait sûrement soupçonné parce que Donald avait été tué en sortant de chez Dinah Brand après lui avoir donné de l'argent.

— D'où venaient les coups de feu ? questionna le chef.

— Je ne sais pas. Je n'ai rien vu... Au moment où je relevais la tête, Donald tombait...

— Est-ce Thaler qui a tiré ?

— Non, dit-elle aussitôt.

Mais ses yeux et sa bouche s'agrandirent. Elle posa une main sur son cœur :

— Je ne sais pas... Je n'ai rien vu et il m'a dit que ce n'était pas lui. Je ne sais pas où il était à ce moment-là... Je ne comprends pas pourquoi l'idée ne m'en est pas venue.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous en pensez ? interrogea Noonan.

— Je... c'est peut-être lui !

Le chef me gratifia d'un clin d'œil. Un clin d'œil maison qui fit se contracter tous les muscles de son visage.

Puis il fit un petit retour en arrière :

— Et vous ne savez pas qui vous a téléphoné ?

— Il n'a pas voulu dire son nom.

— Vous n'avez pas reconnu sa voix ?

— Non.

— Quel genre de voix avait-il ?

— Il parlait bas comme s'il avait craint d'être entendu. Je le comprenais difficilement.

— Il chuchotait ?

La bouche du chef resta ouverte sur la dernière syllabe du mot. Derrière leurs bourrelets de graisse, ses yeux verts eurent une lueur avide.

— Oui, c'était une sorte de chuchotement rauque...

Le chef ferma brusquement la bouche, la rouvrit et déclara avec conviction :

— C'est Whisper qui parlait...

La jeune femme sursauta et ses yeux agrandis nous dévisagèrent l'un après l'autre.

— C'était lui, s'écria-t-elle, c'était bien lui !

Lorsque je revins au Great Western Hotel, Robert Albury, le jeune caissier de la First National Bank, était assis dans le hall. Nous montâmes dans ma chambre. Je fis monter de la glace pour rafraîchir un mélange de whisky, de jus de citron et de grenadine et nous redescendîmes dans la salle à manger.

— Et maintenant, parlez-moi de la souris en question, dis-je, pendant que nous attaquions le potage.

— L'avez-vous déjà vue ? demanda-t-il.

— Pas encore.

— Mais on vous en a parlé ?

— Seulement pour me dire qu'elle était de première dans son genre de boulot.

— Et comment ! dit-il. Je suppose que vous la verrez bientôt. Au premier abord vous serez déçu. Mais ensuite, sans savoir pourquoi ni comment, vous apercevrez que vous avez oublié votre déception et que vous êtes en train de lui raconter l'histoire de votre vie, tous vos espoirs et tous vos coups durs...

Il eut un rire confus de collégien :

— Et alors, vous êtes possédé, jusqu'au trognon.

— Merci toujours, lui dis-je, mais comment savez-vous tout ça ?

Sa cuillère s'arrêta à mi-chemin de sa bouche, il m'adressa un sourire penaud et avoua :

— J'ai payé pour le savoir.

— Alors cela a dû vous coûter chaud. On m'a dit qu'elle avait de l'appétit.

— Elle aime le fric. Pourtant, je me demande pourquoi on ne peut pas lui en vouloir. Elle est si parfaitement vénale, si franchement avide que cela n'a plus rien de choquant. Quand vous la connaîtrez, vous comprendrez ce que je veux dire.

— Possible. Ça ne vous ferait rien de me dire pourquoi vous avez rompu avec elle ?

— Aucun inconvénient. J'ai claqué tout mon fric. Voilà tout.

— Froidement, comme ça ?

Il rougit un peu et hocha la tête.

— Vous paraissent avoir pris ça du bon côté, dis-je.

— Je n'avais pas le choix.

La rougeur de son visage sympathique s'accrut et il déclara d'un ton hésitant :

— En fait, je lui dois une fière chandelle. Elle... il faut que je vous raconte ça. Je voudrais vous faire comprendre ce côté de son caractère. J'avais quelques sous. Quand tout a été claqué... N'oubliez pas que j'étais jeune et salement pincé. Quand tout a été liquidé, il restait l'argent de la banque. J'avais... Mais ça vous est bien égal que j'aie réellement fait quelque chose ou que j'y aie simplement pensé. En tout cas, elle a découvert le truc. Je n'ai jamais rien pu lui cacher. Et ç'a été fini.

— Elle vous a plaqué ?

— Oui, Dieu merci ! Sinon vous seriez peut-être en train de me rechercher... pour abus de confiance. Voilà ce que je lui dois.

Il plissa le front anxieusement.

— Vous n'en parlerez pas, n'est-ce pas ? Mais je voulais que vous sachiez que malgré tout elle avait du bon. On vous soutiendra assez le contraire.

— Vous avez peut-être raison... Mais il est possible qu'elle ait simplement pensé que le jeu n'en valait pas la chandelle.

Il rumina la chose un moment et secoua la tête.

— Il y a peut-être du vrai, mais ce n'est pas tout.

— Je croyais qu'elle faisait payer comptant à tous les coups ?

— Et Dan Rolff ? objecta-t-il.

— Qui est-ce ?

— Elle le fait passer pour son frère, son demi-frère ou quelque chose du même genre. Mais c'est du chiqué. C'est un tubard au dernier degré, complètement décafé. Il vit avec elle. C'est elle qui l'entretient. Elle n'est pas amoureuse de lui ni rien. Elle l'a simplement ramassé je ne sais où et adopté.

— Il est seul de son espèce ?

— Il y avait cette espèce d'extrémiste avec lequel elle a été collée quelque temps. Elle n'a pas dû en tirer lourd.

— Quel extrémiste ?

— Un type qui est venu ici pendant la grève. Bill Quint, je crois.

— Il était donc aussi sur sa liste ?

— On prétend que c'est pour ça qu'il est resté ici après la grève.

— Alors, il est toujours sur la liste ?

— Non. Elle m'a dit qu'il lui flanquait la frousse. Il a menacé de la tuer.

— Elle a bien l'air de s'être envoyé tout le monde à un moment ou à un autre !

— Tous ceux qu'elle a voulus, dit-il avec une grande conviction.
— Et Donald Willsson était le dernier ? questionnaire.
— Je n'en sais rien, répondit-il, je n'ai jamais rien vu ni entendu dire sur leur compte. Le chef de la police nous a demandé de rechercher si par hasard il lui avait déjà signé d'autres chèques, mais nous n'avons rien retrouvé. Personne ne se souvient d'en avoir jamais vu.
— Quel a été son dernier... client, d'après vous ?
— Dernièrement, je l'ai souvent vue en ville avec un nommé Thaler... Il dirige deux tripots ici. On l'appelle Whisper. Vous avez dû en entendre parler.

À huit heures trente, je quittai le jeune Albury pour me diriger vers le Miner's Hotel, dans Forest Street. À proximité de l'hôtel, je rencontrai Bill Quint.

— Salut ! dis-je. J'allais justement vous voir.
Il s'arrêta en face de moi, me toisa et grommela :
— Alors, vous êtes un mouchard ?
— C'est bien ma veine, déplorai-je. Je me dérange exprès pour vous voir et je vous trouve déjà affranchi.

— Qu'est-ce qui vous intéresse ?
— Donald Willsson. Vous le connaissiez, n'est-ce pas ?
— Je le connaissais.
— Bien ?
— Non.

— Qu'est-ce que vous pensiez de lui ?

Les lèvres pincées, il émit un bruit de toile déchirée. Puis il déclara :

— C'était une ordure de libéral.
— Vous connaissez Dinah Brand ?
— Je la connais.

Son cou s'était ramassé et gonflé.

— À votre avis elle a descendu Willsson ?

— Et comment ! Ça ne fait pas un pli !

— Alors, ce n'est pas vous ?

— Foutre si ! dit-il. On a fait le coup ensemble. Pas d'autres questions ?

— Si, mais je ne vais pas user ma salive, vous m'avez servi assez de bobards.

Je revins vers Broadway, attrapai un taxi et me fis conduire au 1232 Hurricane Street.

CHAPITRE IV

Arrivé à destination je me trouvai devant un petit cottage gris. À mon coup de sonnette, la porte me fut ouverte par un homme efflanqué au visage éreinté et blafard, avec deux taches rouges plaquées sur les joues. Je me dis qu'il devait s'agir de Dan Rolff, le tubard.

— Je désirerais voir Miss Brand, lui dis-je.

— De la part de qui ?

Son ton décelait à la fois la culture et la maladie.

— Mon nom ne lui dirait rien. Je désire la voir au sujet de la mort de Willsson.

Il fixa sur moi ses yeux sombres et fatigués.

— Vraiment ? dit-il.

— Je fais partie de la Continental Detective Agency, succursale de San Francisco. Nous nous occupons de l'affaire.

— Trop aimable à vous, dit-il ironiquement. Entrez donc.

Je pénétrai dans une pièce où une jeune femme était assise à une table submergée de paperasses. La plupart étaient des bulletins financiers et des cours de Bourse. Une des feuilles était un journal hippique. Et dans la pièce où régnait un fouillis indescriptible, aucun des meubles qui l'encombraient ne paraissait être à sa place.

— Dinah, présenta le tubard, ce monsieur arrive de San Francisco, envoyé par la Continental Detective Agency pour enquête sur le décès de Donald Willsson.

La jeune femme se leva, écarta d'un coup de pied un ou deux journaux et vint à moi, la main tendue.

Plus grande que moi de quelques centimètres, elle devait mesurer près d'un mètre soixante-quinze. Large d'épaules, elle avait la poitrine saillante, les hanches rondes et les jambes longues et musclées. La main qu'elle me donna était douce, chaude et forte. Elle paraissait environ vingt-cinq ans, mais son visage était déjà marqué. De petites rides se croisaient aux commissures de ses lèvres sensuelles. Un réseau de lignes plus ténues s'ébauchait autour de ses yeux, de grands yeux bleus aux cils épais, légèrement injectés de sang.

Ses cheveux bruns étaient ébouriffés, sa raie de travers, et son rouge débordait de sa lèvre supérieure. Sa robe était d'un rouge vineux particulièrement ingrat et bâillait ici et là, sur le côté, aux endroits où elle avait oublié de fixer les boutons-pression – à moins qu'ils ne se fussent ouverts d'eux-mêmes. Une maille avait filé sur le devant de son bas gauche.

C'était donc là cette Dinah Brand qui, d'après ce qu'on m'avait dit, s'était envoyé le gratin des mâles de Poisonville.

— C'est son père qui vous a fait appeler, naturellement, dit-elle tout en

ôtant d'une chaise une paire d'escarpins en lézard, une tasse et sa soucoupe, pour me faire une place.

Sa voix était douce et paresseuse.

Je lui dis la vérité.

— C'est Donald Willsson qui m'avait fait venir, dis-je. J'attendais chez lui pendant qu'on le descendait.

— Ne partez pas, Dan, cria-t-elle à Rolff.

Il revint dans la pièce. Elle reprit sa place devant la table. Il s'assit de l'autre côté, son visage émacié appuyé sur une main osseuse, et fixa sur moi un regard indifférent.

Elle demanda en fronçant les sourcils :

— Vous voulez dire qu'il savait que quelqu'un avait l'intention de le tuer ?

— Je n'en sais rien... Il n'a pas dit ce qu'il voulait. Peut-être désirait-il seulement un coup de main pour sa campagne de réforme.

— Mais croyez-vous... ?

Je protestai :

— Ce n'est plus marrant si quelqu'un me prend mon rôle et pose les questions à ma place.

— J'aime bien être à la page, déclara-t-elle avec un petit rire de gorge.

— Moi aussi. Par exemple, j'aimerais bien savoir pourquoi vous lui avez fait certifier son chèque ?

D'un air très naturel, Dan Rolff changea de position sur sa chaise et fit disparaître ses mains décharnées sous le bord de la table.

— Ainsi, vous avez découvert ça ? s'enquit Dinah Brand.

Elle croisa sa jambe gauche sur la droite et baissa les yeux. Son regard tomba sur la maille filée.

— Parole d'honneur, c'est la dernière fois que j'en porte ! s'exclama-t-elle. Je vais aller nu-pieds. J'ai payé ces bas-là cinq dollars hier. Et maintenant, regardez-moi cette saleté. Tous les jours des mailles, des mailles, des mailles !

— Ça n'a rien de secret, repris-je. Je parle du chèque pas des mailles. C'est Noonan qui l'a.

Elle jeta un coup d'œil à Rolff qui cessa de me surveiller le temps d'un hochement de tête.

— Si vous parliez la même langue que moi, suggéra-t-elle, en me lançant un regard filtrant, je pourrais peut-être vous tuyauter.

— Si vous vouliez bien me donner la couleur ?

— L'argent, expliqua-t-elle (et plus il y en a, mieux ça vaut), est mon point faible.

Je me fis sentencieux.

— L'argent épargné est de l'argent gagné. Je peux vous épargner de l'argent et des ennuis.

— Je ne pige pas, dit-elle, bien que vous ayez l'air persuadé du contraire.

— La police ne vous a encore rien demandé au sujet du chèque ?

Elle secoua négativement la tête.

Je repris :

— Noonan veut vous mettre l'affaire sur le dos à vous et à Whisper.

— Ne me flanquez pas le trac, zézaya-t-elle ironiquement, je ne suis qu'un bébé.

— Noonan sait que Thaler connaissait l'existence du chèque. Il sait aussi que Thaler est venu ici pendant que Willsson s'y trouvait, mais qu'il n'est pas entré. Il sait que Thaler attendait dans les environs quand Willsson a été abattu. Il sait enfin que Thaler et une femme ont été vus penchés sur le cadavre.

La fille ramassa un crayon sur la table et s'en gratta la joue d'un air pensif. Le crayon fit sur son rouge de petites virgules noires.

Rolff avait perdu son regard lointain. Il fixait sur moi des yeux fiévreux et luisants. Il se pencha en avant, mais garda ses mains sous la table.

— Ce que vous dites, observa-t-il, concerne Thaler et non Miss Brand.

— Thaler et Miss Brand ne sont pas des étrangers l'un pour l'autre, dis-je. Willsson s'est amené ici avec un chèque de cinq mille dollars et a été descendu en sortant. Et Miss Brand ne l'aurait pas touché sans mal... si Willsson n'avait pas eu la prévoyance de le faire certifier.

— Bon Dieu ! protesta la fille, si j'avais voulu le buter, j'aurais fait ça sans témoins ou j'aurais au moins attendu qu'il ait fait du chemin. Vous me prenez pour une idiote !

— Je ne suis pas sûr que vous l'ayez descendu, dis-je. Tout ce que je sais, c'est que le gros flic a l'intention de vous coller l'affaire sur le dos.

— Où voulez-vous en venir ? questionna-t-elle.

— À découvrir qui l'a tué. Pas *qui pourrait l'avoir tué*, mais *qui l'a tué*.

— Je pourrais vous aider, dit-elle ; mais il faut que ça me rapporte.

— La sécurité, lui rappelai-je.

Mais elle secoua la tête :

— Je veux dire quelque chose de palpable... Ça vaut la peine pour vous et il faut que vous les allongiez, même si ça n'est pas le Pérou.

— Des clous, ricanai-je. Oubliez un peu votre compte en banque et fendez-vous d'un beau geste. Figurez-vous que je suis Bill Quint.

Dan Rolff bondit de sa chaise, les lèvres aussi blêmes que le visage. Il se rassit lorsque la fille se mit à rire – un rire lent, paresseux et bienveillant.

— Il se figure que je n'ai rien tiré de Bill, Dan !

Elle se pencha vers moi et posa une main sur mon genou :

— Supposez que vous sachiez suffisamment à l'avance que le personnel d'une compagnie va se mettre en grève et quand, pour apprendre ensuite, toujours à l'avance, quand il va se remettre au boulot. Ne croyez-vous pas que vous pourriez vous transporter à la Bourse avec vos tuyaux et faire un joli bénéfice ? Et comment ! acheva-t-elle d'un ton triomphant. Vous voyez bien que Bill n'a rien eu gratis.

— On vous a gâtée, dis-je.

— Mais bon Dieu ! à quoi vous sert d'être aussi radin ? Ce n'est pas

comme si ça sortait de votre poche... Vous avez bien droit à une note de frais, non ?

Je ne répondis rien. Elle fronça les sourcils et regarda successivement : d'abord moi, puis son bas démaillé, et enfin Dan Rolff. Finalement, elle dit à ce dernier :

— Il les lâchera peut-être si on lui rince la dalle.

Le gringalet se leva et sortit de la pièce.

Elle fit une moue, me heurta le tibia du bout de son soulier et dit :

— Ce n'est pas tellement pour le fric, mais c'est une question de principe. Quand une femme possède n'importe quoi de monnayable, elle serait vraiment poire de ne pas en tirer quelque chose.

Je me contentai de sourire.

— Pourquoi ne voulez-vous pas être bon zigue ?

Dan Rolff rentra avec un siphon, une bouteille de gin, des citrons et un bol de glace. Nous bûmes chacun un verre. Le tubard mit les bouts. Tout en sirotant, la fille et moi continuâmes à débattre la question finances. J'essayais de maintenir la conversation sur Thaler et Willsson. Elle s'obstinait à la ramener au pèze qui devait lui revenir. La chose dura ainsi jusqu'à ce que la bouteille de gin fût vide. Ma tocante disait une heure et quart.

Elle mâchouillait un zeste de citron quand elle répéta pour la trente ou quarantième fois :

— C'est pas vous qui casquez. Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ?

— Ce n'est pas le fric, répondis-je, c'est une question de principe.

Elle me fit une grimace et crut poser son verre sur la table. Elle ne se gourait que de vingt centimètres. Je ne me rappelle pas si le verre se brisa en tombant ou quoi, mais je me souviens que cette maladresse m'encouragea.

— Autre chose, dis-je en changeant mes batteries ; je ne suis pas sûr que vos tuyaux me serviront, mais si je suis obligé de m'en passer, je crois que je m'en tirerai quand même.

— Tant mieux pour vous si vous en êtes sûr, mais n'oubliez pas que je suis la dernière personne à l'avoir vu vivant, l'assassin excepté.

— Erreur, dis-je. Sa femme l'a vu sortir, marcher et tomber.

— Sa femme !

— Ouais. Elle était assise dans sa bagnole un peu plus bas dans la rue.

— Comment savait-elle qu'il était ici ?

— Elle m'a dit que Thaler lui avait téléphoné que son mari s'était amené ici avec le chèque.

— Vous essayez de me faire marcher, dit la fille. Max ne pouvait pas être au courant.

— Je vous répète ce que Mme Willsson nous a dit à Noonan et à moi.

Elle cracha son zeste de citron par terre, s'ébouriffa les cheveux, s'essuya la bouche du dos de la main et frappa sur la table.

— Très bien, monsieur Je-sais-tout ; je vais me mettre à table. Vous vous figurez peut-être que ça ne vous coûtera rien, mais je n'ai pas joué ma

dernière carte. Vous ne me croyez pas ? défia-t-elle en me regardant comme si j'avais été à cent mètres de là.

Ce n'était pas le moment de remettre la question du fric sur le tapis ; je me bornai donc à répondre :

— Je l'espère pour vous.

Je crois même que je le répétais trois ou quatre fois de suite avec le plus grand sérieux.

— Ne vous en faites pas. Et maintenant, écoutez-moi. Vous êtes noir, moi aussi. Je suis même exactement à point pour vous raconter tout ce que vous voulez savoir. Voilà comme je suis ! Si un type me revient, je lui dis tout ce qu'il veut savoir... Allez-y. Questionnez. Allez-y donc !

J'y allai :

— Pourquoi Willsson vous a-t-il donné cinq mille dollars ?

— Pour la rigolade.

Elle se renversa en arrière en éclatant de rire. Puis :

— Écoutez. Il voulait du scandale. J'avais mis quelques petites choses, attestations et autres en réserve pensant que je pourrais toujours en tirer de l'oseille. Je ne crache pas sur le fric à mes heures. Je gardais donc ça à tout hasard. Quand Donald a décidé d'avoir la peau de certains types, je lui ai fait savoir que j'avais de la camelote à vendre. Je l'ai laissé renifler juste ce qu'il fallait. Et, ensuite, on a discuté finances. Il était moins radin que vous – vous êtes le roi – mais il était un peu dur à la détente. Le marché est donc resté en suspens jusqu'à hier.

« Alors je lui ai mis le feu au derrière. Je lui ai téléphoné pour lui dire que j'avais un autre client et que s'il voulait sa came, il fallait qu'il radine le soir même avec cinq mille dollars comptant ou un chèque certifié. C'était du chiqué, mais il était plutôt bas de plafond et il est tombé dans le panneau.

— Mais pourquoi à dix heures ?

— Pourquoi pas ? C'est une aussi bonne heure qu'une autre ! Le principal, dans une combine de ce genre, c'est de fixer comme limite une heure précise. Maintenant vous voulez savoir pourquoi je voulais être payée comptant ou par chèque certifié ? Eh bien ! je vais vous le dire. Je vous dirai tout ce que vous voudrez. Voilà comme je suis. Depuis toujours comme ça...

Elle continua pendant cinq minutes, m'expliquant, en détail, exactement quel genre de fille elle était, avait toujours été, et pourquoi. J'approuvai patiemment jusqu'au moment où je pus la couper.

— Très bien, mais pourquoi fallait-il que ce chèque soit certifié ?

Elle ferma un œil, me menaça de l'index et dit :

— Pour qu'il ne puisse pas faire opposition. Mes tuyaux étaient inutilisables. C'était du bon, du cousu main. C'était même trop bon. Il aurait fait fourrer son vieux en taule avec toute la bande. Papa Elihu aurait écopé le double des autres.

Je ris avec elle tout en essayant de secouer l'effet du gin que j'avais ingurgité.

— Et qui d'autre aurait écopé ? questionnai-je.

— Toute la fine équipe... (elle agita la main)... Max, Lew Yard, Pete, Noonan, et Elihu Willsson, toute la fine équipe, quoi !

— Max Thaler savait ce que vous faisiez ?

— Bien sûr que non. Personne, sauf Donald Willsson.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Vous parlez ! Vous ne croyez pas que je me baladais en le criant sur les toits avant de réussir le coup ?

— Qui est au courant maintenant, à votre avis ?

— Je m'en balance, dit-elle. Ce n'était qu'un bateau que je lui montais. Il n'aurait jamais pu utiliser ces trucs-là.

— Et croyez-vous que les copains dont vous lui vendiez les secrets trouveront la chose aussi marrante ? Noonan est en train de vous fourrer le crime sur le dos, à vous et à Thaler. Cela signifie qu'il a trouvé les papiers dans la poche de Donald Willsson. Ils croyaient tous que le vieil Elihu se servait de son fils pour leur faire la peau.

— Oui, m'sieur. C'est aussi mon avis et je le partage.

— Il est probable que vous vous gourez, mais là n'est pas la question. Si Noonan a trouvé les trucs que vous avez vendus à Donald Willsson dans la poche de celui-ci et sait que vous les lui avez vendus, pourquoi ne croirait-il pas que vous et votre copain Thaler êtes passés dans le camp du vieil Elihu ?

— Il ne lui est pas difficile de voir que le vieil Elihu serait dans le bain autant que les autres.

— Qu'est-ce que c'est que cette camelote que vous avez vendue à Willsson ?

— Il y a trois ans, ils ont construit un nouveau *city-hall*, dit-elle, et tout le monde s'est sucré. Si Noonan a trouvé les papiers, il a dû découvrir que le vieil Elihu était tout aussi compromis que le reste de la bande.

— Ça n'y change rien. Il pensera à tous les coups que le vieux a trouvé une sortie. Croyez-moi, beauté, Noonan et ses copains pensent que Thaler, Elihu et vous êtes en train de les doubler.

— Je me fous de ce qu'ils peuvent penser, dit-elle avec obstination. Ce n'était qu'une blague. Je l'ai toujours compris comme ça, un point c'est tout.

— Parfait, grommelai-je. Vous pouvez vous faire pendre avec la conscience nette, hein ? Avez-vous vu Thaler depuis le crime ?

— Non, mais ce n'est pas Max qui l'a tué – si c'est à ça que vous pensez – même s'il était dans le coin.

— Pourquoi ?

— Un tas de raisons. D'abord, Max n'aurait pas fait le coup lui-même. Il en aurait chargé un tueur quelconque et il se serait trouvé à des kilomètres avec un petit alibi de derrière les fagots. Ensuite, Max porte toujours un automatique 38 et n'importe quel tueur aurait eu au moins un pistolet de ce calibre-là. Pas un ne se servirait d'un 32.

— Qui a fait le coup, alors ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais, répondit-elle. Je vous en ai même trop dit.

Je me levai et déclarai :

— Non... Vous m'en avez dit tout juste assez.

— Vous voulez dire que vous croyez savoir qui l'a buté ?

— Ouais, bien que j'aie encore un ou deux points à éclaircir avant de cueillir mon client.

— Qui ça ? Qui ?

Elle s'était levée d'un bond et quasi dessaoulée, s'était agrippée aux revers de mon veston.

— Dites-moi qui ?

— Pas maintenant.

— Soyez bon zigue !

Elle lâcha mon veston, croisa les mains derrière son dos et me rit au nez.

— Ça va. Gardez-le pour vous et essayez de démêler le vrai dans ce que je vous ai raconté.

Je répliquai :

— Merci toujours pour le vrai... et pour le gin. Et si vous en pincez pour M. Thaler, vous devriez bien le prévenir que Noonan va essayer d'avoir sa peau.

CHAPITRE V

LE VIEIL ELIHU DEVIENT RAISONNABLE

Il était près de deux heures et demie du matin quand je me retrouvai à mon hôtel. En même temps que ma clé, l'employé du service de nuit me remit une note me demandant de téléphoner à Poplar 605. Je connaissais le numéro, c'était celui d'Elihu Willsson.

— Quand ce message est-il arrivé ? demandai-je à l'employé.

— Un peu après une heure.

La chose avait l'air urgente. Je m'enfermai dans une des cabines et demandai la communication. Le secrétaire du vieux répondit et me demanda de venir tout de suite. Je promis de me grouiller, fis demander un taxi et montai chez moi siffler une rasade de scotch.

J'aurais préféré être à jeun, mais je ne l'étais pas et si la nuit me réservait encore du boulot, je ne me souciais pas de l'aborder dans l'état de quelqu'un qui cuve son vin. La gnôle me fit du bien. J'en remplis une gourde de poche et descendis prendre mon taxi.

La maison d'Elihu Willsson était illuminée *a giorno*. Le secrétaire m'en ouvrit la porte avant même que j'eusse eu le temps d'appuyer sur le bouton. Sa carcasse maigre frissonnait sous son pyjama bleu clair et sa robe de chambre bleu marine. Son visage émacié trahissait une vive agitation.

— Vite ! dit-il, M. Willsson vous attend. Et, je vous en prie, essayez de le persuader de nous laisser enlever le corps.

Je promis et le suivis jusqu'à la chambre du vieillard. Le vieil Elihu était toujours au lit, mais un automatique noir était posé sur les couvertures, à portée de l'une de ses mains roses.

Dès qu'il m'aperçut, il redressa la tête, s'assit tout droit et me jeta :

— Avez-vous autant d'estomac que de bagou ?

Son visage était d'un cramoisi inquiétant. Ses yeux ne larmoyaient plus, ils étaient durs et fiévreux.

Je laissai sa question sans réponse le temps de jeter un coup d'œil au cadavre étalé entre la porte et le lit.

Ses yeux morts fixés au plafond, sous la visière d'une casquette grise, un petit homme trapu et vêtu de marron gisait sur le dos. Il avait un morceau de mâchoire arraché et, sous son menton chaviré, on voyait le trou fait à travers son col et sa cravate par une autre balle qui lui avait traversé le cou. Un de ses bras était replié sous lui. L'autre main était crispée sur une matraque aussi grosse qu'une bouteille à lait. Il y avait du sang partout.

Je relevai les yeux pour les reporter sur le vieux. Il arborait une sorte de rictus à la fois mauvais et idiot.

— Vous avez la langue bien pendue, dit-il. Je sais ça. Vous êtes un dur, un malabar, quand il s'agit de jacter. Mais êtes-vous capable d'autre chose ? Avez-vous autant d'estomac que de bagou ? Vous n'êtes peut-être bon qu'à tenir le crachoir ?

Il était inutile de discuter avec le vieux. Je fronçai les sourcils :

— Je croyais vous avoir dit de ne me déranger que si vous étiez décidé à parler raison ? lui rappelai-je.

— Parfaitement, mon garçon ! — Sa voix exprimait une sorte de satisfaction imbécile. — Et je m'en vais vous parler raison... Il me faut un homme pour me nettoyer cette étable à cochons de Poisonville et pour m'en déloger les rats, petits ou grands. C'est un boulot d'homme ; êtes-vous un homme ?

— Pas besoin de faire du lyrisme ! grommelai-je. Si vous avez un turbin régulier à me donner et que vous soyez décidé à les aligner, il se peut que je l'entreprenne. Mais toutes vos foutaises sur les étables à cochons et les rats ne signifient rien.

— Très bien. Je veux nettoyer Poisonville des escrocs et des combinards. Vous pigez ?

— Vous ne vouliez pas en entendre parler hier matin, dis-je. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

La réponse qu'il m'adressa d'une voix bruyante et saccadée fut aussi longue que grossière. L'essentiel revenait à ceci, qu'il avait construit Poisonville pierre à pierre, de ses propres mains, et qu'il était décidé à la garder ou à la raser de la colline. Personne, quel qu'il fût, ne le menacerait jamais dans sa propre ville. Il leur avait foutu la paix, mais s'ils se mettaient à venir lui dire, à lui, Elihu, ce qu'il devait faire et ne pas faire, il allait leur montrer de quel bois il se chauffait. Il conclut son laïus en tendant l'index vers le cadavre et en braillant :

— Et ça leur montrera que le vieux n'est pas encore gaga !

J'aurais bien voulu être à jeun. Son numéro de cirque m'épatait. Je n'arrivais pas à deviner ce qui se cachait derrière.

— Ce sont vos petits copains qui vous l'ont envoyé ? dis-je avec un signe de tête vers le cadavre.

— Je ne lui ai parlé qu'avec ça, dit-il en tapotant l'automatique posé sur son lit, mais ça ne m'étonne-rait pas.

— Comment cela s'est-il passé ?

— C'est bien simple. J'ai entendu la porte s'ouvrir et j'ai allumé l'électricité. Il était là, j'ai tiré... et il y est encore !

— Quelle heure était-il ?

— Environ une heure.

— Et vous l'avez laissé là depuis ?

— On ne peut rien vous cacher.

Le vieux eut un rire sauvage et recommença à bafouiller :

— La vue d'un macchabée vous fait peut-être mal au cœur ? À moins que son fantôme vous fiche les foies ?

Je lui ris au nez. Maintenant j'y étais. Le vieux malin avait eu une frousse bleue, ses grimaces camouflaient sa frousse. Voilà pourquoi il faisait tant de baratin et ne voulait pas les laisser embarquer le cadavre. Il voulait l'avoir sous les yeux pour écarter la panique comme une preuve visible de son habileté à se défendre. Je savais maintenant où j'en étais.

— Et vous voulez réellement que votre cambrousse soit nettoyée ?

— J'ai dit que je le voulais et je le veux.

— J'exigerai d'avoir les mains libres – pas de passe-droits pour personne – et le droit de diriger l'affaire comme je l'entendrai. Et il faudra me verser une caution de dix mille dollars.

— Dix mille dollars ! Sacrédié ! Pourquoi me fendrais-je d'une somme pareille pour un zigoto que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam ? Un bonhomme qui n'a encore rien fait que palabrer ?

— Parlons sérieusement. Quand je parle de moi, je veux dire la Continental. Vous les connaissez ?

— Oui. Et ils me connaissent aussi. C'est pourquoi ils devraient savoir que je vaux...

— Les types que vous voulez envoyer au nettoyage étaient vos copains hier. Ils peuvent le redevenir dans huit jours. Je m'en contrefous. Mais je ne veux pas entrer dans vos combines politiques. Vous ne m'engagerez pas pour les faire rentrer dans le rang et pour me balancer après. Si vous voulez que le boulot soit fait, vous déposerez assez de fric pour qu'on le fasse à fond. Ce qui restera vous sera restitué. Mais on vous fera un travail complet ou rien. Il faudra en passer par là. C'est à prendre ou à laisser.

— Allez vous faire foutre ! hurla-t-il.

Il me laissa descendre la moitié d'un étage avant de me rappeler.

— Je me fais vieux, grommela-t-il. Si j'avais dix ans de moins...

Il me jeta un regard féroce et remua les lèvres :

— Je vais vous donner votre bon Dieu de chèque...

— Avec l'autorisation de l'employer à ma guise ?

— Oui.

— Nous allons régler ça tout de suite. Où est votre secrétaire ?

Willsson pressa un bouton sur sa table de chevet et le silencieux secrétaire surgit d'un coin quelconque où il était planqué. Je lui dis :

— M. Willsson désire remplir un chèque de dix mille dollars, au nom de la Continental Detective Agency – succursale de San Francisco – avec une lettre autorisant l'agence à utiliser les dix mille dollars pour enquêtes sur la criminalité et la corruption politique dans Personville. La lettre devra établir clairement que l'agence aura le droit de conduire l'enquête comme elle le jugera nécessaire.

Le secrétaire regarda le vieux d'un air interrogateur. Celui-ci fronça les

sourcils et inclina sa tête ronde et blanche.

— Mais, pour commencer, dis-je au secrétaire qui se glissait vers la porte, vous allez téléphoner à la police qu'il y a ici un voleur refroidi à ramasser. Et ensuite vous appellerez le docteur de M. Willsson.

Le vieux s'écria qu'il n'avait besoin d'aucun de ces foutus docteurs.

— On va vous coller une bonne piqûre qui vous fera dormir, lui promis-je en enjambant le cadavre pour prendre le pistolet automatique sur le lit. Je vais passer le reste de la nuit ici et nous emploierons la journée de demain à examiner les affaires de Poison-ville.

Le vieux était raplapla. Lorsqu'il me confia, à grand renfort d'injures, ce qu'il pensait de mon culot à lui dicter ce qu'il devait faire, ce fut d'une voix qui faisait à peine trembler les vitres.

Je retirai la casquette du mort pour mieux examiner son visage. Ses traits ne me disaient rien. Je lui remis sa casquette. Au moment où je me redressais, le vieux me demanda d'une voix plus calme :

— Avez-vous découvert quelque chose au sujet du meurtre de Donald ?

— Je crois que oui. Dans vingt-quatre heures, ça devrait être réglé.

— Qui est-ce ?

Le secrétaire entra avec la lettre et le chèque. Je les tendis au vieux en guise de réponse. Il apposa sur les deux une signature tremblotante et je les avais empochés quand la police fit son entrée.

Le premier flic qui pénétra dans la pièce était le chef en personne, le gros Noonan. Il fit un signe de tête aimable à Willsson, me serra la main et fixa ses yeux verts étincelants sur le cadavre.

— Eh bien !... dit-il, voilà du bon boulot ! Yakima Shorty ! Visez-moi un peu ce gourdin !

D'un coup de pied il fit sauter la matraque de la main du cadavre :

— Un casse-tête à couler un cuirassé ! C'est vous qui l'avez descendu ? me demanda-t-il.

— C'est M. Willsson. Un beau carton !

— Eh bien ! dit-il en félicitant le vieux, vous tirez du pétrin un tas de gens, moi y compris. Emballez-le, les gars, ordonna-t-il aux quatre hommes qui le suivaient.

Les deux types en uniforme attrapèrent Yakima Shorty sous les jambes et sous les aisselles et l'évacuèrent, tandis que l'un des deux autres ramassait la matraque et une torche électrique qui se trouvait sous le cadavre.

— Si tout le monde traitait les casseurs comme ça, ça barderait ! monologua le chef.

Il sortit trois cigares de sa poche, en lança un sur le lit, me colloqua le second et se ficha le troisième dans la bouche.

— J'étais justement en train de me demander où je pourrais vous dégoter, me dit-il pendant que nous allumions. J'ai une petite expédition en vue dont vous aimeriez peut-être faire partie. C'est d'ailleurs pour ça que j'étais paré quand on a téléphoné d'ici.

Il se pencha vers moi et me murmura à l'oreille :

— On va poisser Whisper. Vous en êtes ?

— Je veux !

— Je m'en doutais. Salut, toubib !

Il échangea une poignée de main avec un homme qui venait d'entrer ; un petit type rondouillard avec une face de lune fatiguée et des yeux gris encore bouffis de sommeil.

Le docteur s'approcha du lit où l'un des hommes de Noonan interrogeait Willsson au sujet de la fusillade. Je suivis le secrétaire dans le hall et lui demandai :

— Y a-t-il d'autres bonshommes dans la baraque à part vous ?

— Oui. Il y a le chauffeur et le cuisinier chinois.

— Faites coucher le chauffeur dans la chambre du vieux cette nuit. Je sors avec Noonan. Je reviendrai le plus vite possible. Je ne pense pas qu'il y ait encore du pétard ici, mais, quoi qu'il arrive, ne laissez pas le vieux tout seul. Et ne le laissez pas seul avec Noonan ou un de ses sbires.

Le secrétaire fit une bouche et des yeux tout ronds.

— À quelle heure avez-vous quitté Donald Willsson la nuit dernière ? questionnai-je.

— Vous voulez dire la nuit d'avant-hier, celle où il a été tué ?

— Ouais.

— À neuf heures et demie exactement.

— Vous étiez avec lui depuis cinq heures ?

— Depuis cinq heures et quart. Nous avons examiné certains rapports et d'autres papiers du même genre, dans son bureau, jusqu'à près de huit heures. Nous sommes allés ensuite au Bayard et nous avons fini la discussion pendant le dîner. Il est parti à neuf heures et demie en disant qu'il avait un rendez-vous.

— Il n'a rien dit d'autre là-dessus ?

— Rien.

— Aucune allusion à l'endroit où il allait ni à la personne qu'il allait retrouver ?

— Il a simplement dit qu'il avait un rendez-vous.

— Et vous ne saviez rien à ce sujet ?

— Non. Pourquoi ? Vous me croyiez au courant ?

— Je pensais qu'il vous en aurait peut-être parlé.

Puis je revins aux incidents de la soirée :

— Qui est venu voir M. Willsson aujourd'hui, le type rectifié mis à part ?

— Vous m'excuserez, dit le secrétaire avec un sourire confus, mais je ne peux pas vous le dire sans la permission de M. Willsson. Je suis désolé...

— Il n'est pas venu de clients de marque, Lew Yard, par exemple, ou...

Le secrétaire secoua la tête et répéta :

— Je suis désolé...

— On ne va pas se bigorner pour ça, dis-je en abandonnant et en revenant

vers la porte de la chambre.

Le docteur sortait, boutonnant son pardessus.

— Il va s'endormir, dit-il d'un ton pressé. Il faut que quelqu'un reste avec lui. Je reviendrai dans la matinée.

Il dégringola l'escalier.

Je rentrai dans la chambre. Le chef et l'homme qui avait questionné Willsson étaient debout près du lit. Le chef sourit comme s'il était content de me voir, mais le visage de l'autre se renfroigna. Willsson était allongé sur le dos, les yeux au plafond.

— Il n'y a plus rien à faire ici, dit Noonan. Si on les mettait ?

J'acquiesçai et souhaitai bonne nuit au vieux. Il me répondit : « Bonne nuit », sans me regarder.

Le secrétaire entra en compagnie du chauffeur, un jeune gaillard robuste et hâlé.

Le chef, l'autre flic, un inspecteur, nommé Mc Graw, et moi, nous descendîmes ensemble jusqu'à l'auto du chef. Mc Graw s'assit près du chauffeur, le chef et moi derrière.

— Nous allons cueillir l'oiseau au petit jour, m'expliqua Noonan pendant que nous roulions. Whisper a un tripot dans King Street ; il se taille généralement à l'aube. On pourrait leur rentrer dans le chou, mais ce serait le feu d'artifice, autant y aller en douceur ; on le ramassera quand il sortira.

Je me demandais comment serait Whisper quand on le ramasserait. Debout ou couché ? J'interrogeai :

— Vous en avez assez pour le mettre dedans ?

— Assez ? (Il partit d'un rire jovial.) Si ce que la mère Willsson nous a raconté ne suffit pas pour le pendre, je suis le roi des pickpockets.

Sa phrase me suggéra une ou deux bonnes astuces, mais je les gardai pour moi.

CHAPITRE VI

LE REPAIRE DE THALER

Notre balade s'acheva sous une rangée d'arbres, dans une rue obscure, à proximité du centre de la ville. Nous descendîmes de la voiture et nous approchâmes du coin de la rue.

Un type massif, en pardessus gris avec un chapeau gris rabattu sur les yeux, vint à notre rencontre.

— Whisper se méfie, dit-il au chef. Il a téléphoné à Donohoe qu'il resterait planqué dans sa botte. Si vous croyez que vous pouvez le tirer de là, vous n'avez qu'à essayer, qu'il dit.

Noonan émit un petit rire, se gratta l'oreille et interrogea avec entrain :

— Combien a-t-il de gars avec lui, d'après vous ?

— Une cinquantaine, au moins.

— Allons donc ! Ils ne peuvent pas être tant que ça. Pas à cette heure-ci !

— Non ? Eh bien ! vous vous trompez joliment, ricana le gros type. Ils n'ont pas arrêté de rappliquer depuis minuit.

— Sans blague ? Alors, il a dû y avoir une fuite quelque part. Vous auriez peut-être dû leur barrer le passage.

— Peut-être bien, dit le gros type d'un ton râleur. Mais j'ai fait ce que vous m'aviez dit. Vous aviez dit de laisser entrer tout le monde, mais si Whisper se montrait...

— De lui sauter dessus, dit le chef.

— Oui, c'est ça, dit le gros type en me lançant un regard hargneux.

D'autres se joignirent à nous et on se mit à palabrer. Tout le monde, sauf le chef, était à cran. Il avait l'air de se marrer. Je me demandais bien pourquoi.

La botte de Whisper était une bicoque à trois étages, située au milieu d'un pâté de maisons entre deux immeubles plus bas d'un étage. Le rez-de-chaussée était occupé par un bureau de tabac qui servait d'entrée et de paravent au tripot du dessus. Et là-dedans, si les tuyaux du gros type en gris étaient exacts, il avait réuni une cinquantaine de types parés pour le coup dur. Au-dehors, les hommes de Noonan étaient répartis autour du bâtiment, devant la façade, dans l'arrière-cour et sur les toits voisins.

— Eh bien ! les gars, résuma le chef lorsque tout le monde eut dit son mot, je crois que Whisper n'a pas plus envie que nous de se bagarrer. Sinon, il aurait déjà essayé de faire une sortie à coups de pétard. Surtout s'il a tellement de types avec lui, quoique ça m'épate un peu. À mon avis ils ne sont pas si nombreux que ça.

— Mon œil ! dit le gros type.

— Donc si la bagarre ne l'intéresse pas, continua Noonan, on pourrait peut-être essayer de discuter. Allez donc voir s'il n'y a pas moyen de le prendre par la douceur.

— Mon œil ! répéta le gros type.

— Téléphonez-lui, alors, suggéra le chef.

— Je préfère ça, dit le gros homme en s'éloignant.

Quand il revint, il avait l'air béat.

— Il m'a répondu d'aller me faire foutre.

— Rassemblez le reste des hommes ici, dit Noonan jovialement. On foncera au petit jour.

Le gros Nick et moi fîmes une ronde avec le chef qui désirait s'assurer que chacun était bien à son poste. Ces bonshommes n'avaient rien d'inspirant. C'était un ramassis de péquenots au regard fuyant et sans le moindre enthousiasme pour le boulot qui les attendait.

Le ciel avait pris une teinte grisâtre. Le chef, Nick et moi nous postâmes dans l'entrée d'une plomberie située de l'autre côté de la rue, en diagonale avec notre objectif.

Le repaire de Thaler était plongé dans l'obscurité. Les fenêtres du haut étaient closes et les stores du bureau de tabac baissés.

— Ça me chiffonne de commencer la danse sans donner une chance à Whisper, dit Noonan. Ce n'est pas un mauvais zigue. Mais c'est pas la peine que j'essaie de lui causer, il n'a jamais pu me blairer.

Son regard se posa sur moi. Je me tus...

— Vous ne voudriez pas essayer ? demanda-t-il.

— Ouais. À la rigueur.

— Ça, c'est chouette de votre part. Vous me rendrez un sacré service. Tâchez seulement de le décider à nous suivre sans faire le méchant. Vous savez bien quoi lui dire ? Que c'est pour son bien, etc.

— Oui, dis-je, et je traversai dans la direction du bureau de tabac, en laissant balancer avec ostentation mes mains vides à mes côtés.

L'aube pointait à peine et la rue était couleur de fumée. Mes pas résonnaient sur la chaussée.

Je m'arrêtai devant la porte et heurtai légèrement la vitrine du doigt. Le store vert baissé derrière la glace de la porte formait miroir. J'y vis deux hommes remonter de l'autre côté de la rue.

Aucun son à l'intérieur. Je frappai plus fort, puis laissai ma main descendre pour secouer la poignée.

Un conseil m'arriva de l'autre côté de la porte :

— Taille-toi si tu veux pas déranger.

La voix était basse, mais pleine ; ce ne devait pas être celle de Whisper.

— Je voudrais dire un mot à Thaler, fis-je.

— Garde tes salades pour la tête de lard qui t'a envoyé ici.

— Noonan n'est pas dans le coup. Thaler peut-il m'entendre ?

Il y eut une pause, puis la voix étouffée répondit :

— Oui.

— Je suis le type de la Continental qui a prévenu Dinah Brand que Noonan essayait de te poisser. J'aimerais te causer cinq minutes. Je n'ai rien à voir avec Noonan, sauf pour démolir sa combine. Je suis seul. Si vous y tenez, je laisse mon flingue sur le trottoir. Laissez-moi entrer.

J'attendis. Il s'agissait de savoir si la fille lui avait servi notre petite conversation.

La voix étouffée prononça :

— Quand on ouvrira, magne-toi ; et ne fais pas le con.

— Ça va.

Le pêne cliqueta et je plongeai dans l'ouverture. De l'autre côté de la rue, une douzaine d'automatiques se vidèrent. Les carreaux de la porte explosèrent et des éclats de vitrine s'éparpillèrent autour de nous.

Quelqu'un me fit un croche-pied. La frousse me donna trois cerveaux et six yeux. J'étais dans de sales draps. Noonan m'avait possédé. Ces gars-là devaient forcément me croire de son bord...

Tout en dégringolant, je me tortillai pour me retourner vers la porte. Lorsque je m'étais par terre je tenais déjà mon feu.

De l'autre côté de la rue, le gros Nick était sorti de sa planque pour nous canarder des deux mains.

J'accoudai mon bras droit sur le plancher. Je tenais la carcasse de Nick juste au bout de mon cran de mire. Je pressai la détente. Nick cessa de tirer, croisa ses deux pétards sur sa poitrine et s'affala sur le trottoir.

Des mains m'empoignèrent aux chevilles et me tirèrent en arrière. Le plancher m'érafla le menton. La porte claqua et un mariole remarqua :

— Dis donc ! y a des gars qui t'encaissent pas...

— Je ne suis pas dans le coup, lui criai-je en m'asseyant.

La fusillade s'espaça, puis cessa. La porte et les stores de la vitrine étaient semés de trous blafards. Un chuchotement rauque s'éleva dans l'obscurité :

— Tod, toi et Slat, vous allez faire le pet ici. Et nous autres, on va cavalier là-haut.

Nous traversâmes l'arrière-boutique, puis un couloir, et grimpâmes un escalier pour aboutir dans une chambre du second qui contenait une table de jeu garnie d'un rebord destiné à lancer les dés. La pièce était petite, sans fenêtres et vivement éclairée.

Nous étions cinq en tout. Thaler s'assit et alluma une cigarette. C'était un petit gars basané avec une jolie gueule d'amour, mais des lèvres dures et minces. Un petit blond étrié de moins de vingt ans, en complet de tweed, était vautré sur un divan et soufflait de la fumée au plafond.

Un autre jeunet tout aussi blond, mais moins gringalet, était très occupé à rectifier son nœud de cravate rouge et à lisser ses cheveux paille. Un troisième type d'une trentaine d'années, au visage en lame de couteau, avec un menton fuyant et des lèvres molles, errait dans la pièce d'un air ennuyé en sifflant *Rosy Cheeks*.

Je m'assis sur une chaise à un mètre de Thaler.

— Combien de temps Noonan va-t-il continuer à me cavalier ? demanda-t-il.

Sa voix rauque et basse n'exprimait rien qu'un ennui modéré.

— Cette fois-ci, il te cherche, dis-je. Il est décidé à te faire la peau.

Thaler eut un mince sourire méprisant.

— Il devrait pourtant savoir qu'il n'a pas une chance de me coller une histoire à la flan comme celle-là sur le dos.

— Les preuves, il s'en bat l'œil, dis-je.

— Sans blague ?

— Tu seras buté en résistant aux flics ou en cherchant à te barrer. Après ça, tout sera cuit.

— Il devient mauvais avec l'âge.

Les lèvres minces eurent un nouveau sourire. Le gros n'avait pas l'air de lui faire beaucoup d'effet.

— Si jamais il me coince, je ne l'aurai pas volé. Qu'est-ce qu'il a contre toi ?

— Il a dû penser que je devenais encombrant.

— Manque de pot. Dinah m'a dit que t'étais bon bougre, mais plutôt dur à la détente.

— Je ne me suis pas embêté chez elle. Si tu me racontais ce que tu sais du meurtre de Donald Willsson ?

— C'est sa régulière qui l'a descendu.

— Tu l'as vue ?

— Je l'ai vue une seconde après... avec le pétard en main.

— Ça ne vaut rien, ni pour toi ni pour moi, fis-je observer. Je ne sais pas jusqu'à quel point t'as fricoté là-dedans. Bien amené tu pourrais peut-être faire avaler ton boniment au tribunal, mais on te donnera jamais le temps de faire ton numéro. Si Noonan t'emballe, ce sera les pieds en avant. Tu ferais mieux de cracher le morceau. Et là-dessus, moi, je liquide mon boulot.

Il laissa tomber sa cigarette à terre, l'écrasa et déclara :

— T'as le feu au derrière ?

— Accouche, et je suis prêt à poisser mon client si je peux me tirer.

Il alluma une autre cigarette et demanda :

— C'est la mère Willsson qui a dit que je lui avais téléphoné ?

— Ouais. Après que Noonan lui eut fourré l'idée dans le crâne. Maintenant elle doit le croire pour de bon.

— T'as descendu Big Nick, dit-il, je vais t'affranchir. Cette nuit-là, un type m'a téléphoné aussi. Il m'a dit que Willsson était parti chez Dinah avec un chèque de cinq sacs. Moi, je m'en foutais. Mais, c'était quand même marrant d'être rencardé par un inconnu. Alors j'ai été y faire un tour. Dan n'a pas voulu me laisser entrer. C'était réglo, mais c'était vraiment marrant que ce type ait téléphoné.

« Alors j'ai remonté la rue et je me suis planqué dans un corridor. J'avais

vu la bagnole de Mme Willsson dans la rue, mais je ne savais pas que c'était la sienne, ni qu'elle était dedans. Il est sorti presque tout de suite et il a commencé à se trimbaler. J'ai rien vu, mais j'ai entendu tirer. Là-dessus ma bonne femme sort de la bagnole et cavale vers lui... Je savais que ce n'était pas elle qui avait tiré. J'aurais dû les mettre. Mais c'était tellement marrant qu'en reconnaissant la femme de Willsson, je me suis amené pour tâcher de me tuyauter. Il fallait que je me débrouille, tu piges ? J'ai foutu les foies à la poule. Je t'ai donné toute la couleur. Sans char !

— Merci, dis-je. C'est tout ce que je voulais ! Maintenant il s'agit de mettre les bouts sans se faire démolir.

— On se taillera quand on voudra, les doigts dans le nez, assura-t-il.

— Je préférerais tout de suite et à ta place j'en ferais autant. Tu te fous de Noonan, mais pourquoi risquer le coup ? Barre-toi d'ici et planque-toi jusqu'à midi ; après ça, son coup monté sera de l'histoire ancienne.

Thaler fouilla dans sa poche de pantalon et en ramena un épais rouleau de billets. Il en tira un ou deux de cent dollars, quelques-uns de cinquante, de vingt et de dix et les tendit au type au menton escamoté :

— Va payer l'octroi, Jerry... dit-il, et ne dépasse pas le tarif d'usage.

Jerry prit le fric, ramassa son chapeau sur la table et sortit tranquillement. Une demi-heure plus tard, il revint et tendit à Thaler ce qui restait de billets tout en disant négligemment :

— Y a qu'à attendre dans la cuistance jusqu'au signal.

Nous descendîmes dans la cuisine. Il y faisait sombre. D'autres hommes nous rejoignirent.

Quelque chose heurta la porte.

Jerry l'ouvrit. Trois marches nous menèrent dans l'arrière-cour. Il faisait presque grand jour. Nous étions dix en tout.

— C'est tout ? demandai-je à Thaler.

Il hocha la tête.

— Nick disait que vous étiez cinquante.

— Cinquante pour résister à ces lavettes ? ricana-t-il.

Un flic en uniforme, qui tenait la porte de derrière ouverte, marmottait nerveusement :

— Allez, les gars, grouillez-vous !

J'étais bien d'accord, mais tous les autres avaient l'air de s'en foutre éperdument.

De l'autre côté d'une impasse, un grand type en gris nous faisait signe. Nous traversâmes une maison, pour arriver dans une autre rue où une bagnole était rangée le long du trottoir.

Un des gamins blonds prit le volant. Il en connaissait un bout en fait de vitesse.

Je demandai à être posé à proximité du Great Western Hotel. Le chauffeur regarda Whisper qui inclina la tête. Cinq minutes plus tard, je descendais devant mon hôtel.

— On se reverra, chuchota le joueur professionnel, et l’auto démarra.

Le dernier aperçu que j’en eus fut la plaque minéralogique spéciale de la police qui disparaissait au coin de la rue.

CHAPITRE VII

VOILÀ POURQUOI JE VOUS AI COINCÉ

Il était cinq heures et demie. Je parcourus quelques rues jusqu'à une enseigne électrique éteinte annonçant : *Hôtel Crawford*. Je grimpai l'escalier jusqu'au second, me fis inscrire et donnai l'ordre qu'on vînt me réveiller à dix heures. Je me laissai ensuite conduire dans une chambre miteuse où je transvasai un peu de scotch de ma gourde dans mon estomac et me mis au lit avec mon flingue et le chèque du vieil Elihu.

À dix heures, je m'habillai et je me rendis à la First National Bank où je trouvai le jeune Albury, à qui je demandai de certifier le chèque de Willsson pour moi. Il me fit attendre un moment. Je supposai qu'il devait téléphoner chez le vieux pour vérifier si le chèque était régulier. Finalement, il me le rapporta, dûment apostillé.

J'empruntai une enveloppe, y glissai le chèque et la lettre du vieux, l'adressai à l'agence de San Francisco, y collai un timbre, sortis et la glissai dans la boîte aux lettres du coin.

Puis je retournai à la banque et interpellai le jeune homme :

— Et maintenant, dites-moi pourquoi vous l'avez descendu.

Il sourit et répliqua :

— Qui ça ? Cock Robin ou le président Lincoln ?

— Vous ne voulez pas admettre que vous avez tué Donald Willsson ?

— Je ne voudrais pas vous causer une déception, dit-il, mais je ne peux pas faire autrement.

— Ça va compliquer les choses, déplorai-je. On ne peut pas rester là à palabrer. Qui est ce gros pépère à favoris qui s'amène ?

Le visage du jeune homme se colora.

— C'est M. Dritton, le caissier.

— Présentez-moi.

Le garçon n'avait pas l'air dans son assiette mais il appela le caissier. Dritton, un gros homme avec un visage rose et luisant et un crâne également rose frangé de cheveux blancs, s'avança vers nous. Il portait un pince-nez.

L'aide-caissier marmotta les présentations. Je secouai la main de Dritton sans lâcher le garçon des yeux.

— J'étais en train de dire, remarquai-je en m'adressant à Dritton, qu'il nous faudrait un coin plus tranquille que celui-ci. Il n'avouera probablement pas avant que je l'aie travaillé un peu et je ne voudrais pas que toute la banque m'entende gueuler.

— Avouer ?

Le caissier n'y pigeait rien.

— Tout juste, dis-je en m'efforçant de calquer le flegme de Noonan. Vous ne saviez pas que c'était Albury qui avait rectifié Donald Willsson ?

En réponse à ce qu'il prenait pour une plaisanterie idiote, un sourire poli s'ébaucha derrière le lorgnon du caissier, mais son sourire fit place à l'ahurissement quand il se tourna vers son assistant.

Le garçon était rouge comme une tomate et son rictus était horrible à voir.

Dritton s'éclaircit la gorge et observa avec entrain :

— Quel temps formidable ! Il n'a jamais fait si beau !

— Mais vous n'auriez pas une pièce tranquille où on puisse discuter ?

Dritton eut un sursaut convulsif et interrogea le garçon.

— Qu'est-ce... que se passe-t-il ?

Le jeune Albury bredouilla une phrase totalement incompréhensible.

Je m'interposai.

— Si c'est trop vous demander, je vais être obligé de l'emmener au *city-hall*.

Dritton rattrapa son lorgnon qui lui glissait du nez, le remit d'aplomb et dit :

— Venez par ici.

Nous le suivîmes à travers tout le hall, et pénétrâmes dans un bureau sur la porte duquel on lisait : *Président*. C'était le propre bureau du vieil Elihu. Il était vide.

Je poussai Albury sur une chaise et j'en pris une autre pour moi. Le caissier adossé en face de nous ne tenait pas en place.

— Et maintenant, monsieur, consentirez-vous à m'expliquer ce qui se passe ? dit-il.

— Nous y venons, répondis-je en me tournant vers le jeune homme. Vous êtes un ancien de Dinah Brand qui vous a laissé choir. Vous seul de ses inutiles avez pu apprendre à temps l'existence du chèque certifié pour téléphoner à Mme Willsson et à Thaler. Willsson a été descendu avec un 32. Les banques aiment ce calibre-là. Le revolver dont vous vous êtes servi ne venait peut-être pas de la banque, mais ça m'épaterait. Peut-être même ne l'avez-vous pas remis en place. Dans ce cas, il en manquera un. En tout cas, je ferai examiner au micromètre et au microscope les balles tirées par tous les revolvers de la banque et celles qui ont tué Willsson.

Le garçon me considéra d'un clin d'œil calme et ne répondit rien. Il avait retrouvé son aplomb. Ça ne faisait pas mon affaire. Il fallait montrer les dents.

— Vous aviez cette poule dans la peau, dis-je. Vous m'avez avoué que si elle ne vous avait pas rembarré vous auriez...

— Oh ! non ! je vous en prie... Pas ça ! haleta-t-il.

Je le regardai en ricanant jusqu'à ce qu'il eût baissé les yeux. Puis je repris :

— Tu en as trop dit, mon petit, tu crevais trop d'envie d'étaler toute ta vie.

Cette manie de la franchise que vous avez, vous autres amateurs ! Il faut toujours que vous forciez la dose.

Il surveillait ses mains.

Je lui lâchai mon autre bordée :

— Tu sais que tu l’as tué. Tu sais très bien si tu t’es servi d’un pétard de la banque et si tu l’as remis en place. Si oui, tu es fait, fait comme un rat. Les experts armuriers me diront ça. De toute façon, je t’aurai. Donc inutile de te dire si tu as une chance de t’en tirer ou non. Tu dois le savoir.

« Noonan est en train d’essayer de mettre le coup sur le dos de Thaler. Il ne peut pas le faire écoper, mais ça suffira pour blanchir le chef si Thaler est descendu en essayant de résister à la police. C’est tout ce qu’il demande. Thaler a tenu la police en échec toute la nuit dans sa boîte de King Street. Il doit y être encore s’ils ne l’ont pas eu. Et qu’un seul flic arrive jusqu’à lui, plus de Thaler !

« Si tu crois que tu as une chance de t’en tirer et que tu veuilles faire trinquer un autre type pour toi, c’est ton affaire. Sinon, tu sais bien que si on remet la main sur ton flingue, tu es fait ; laisse une chance à Thaler, bon Dieu !

— Je ne demande pas mieux... (La voix d’Albury était celle d’un vieillard.) Je ne demande pas mieux, répéta-t-il en levant les yeux sur Dritton.

Puis il se tut.

— Où est le pétard ? demandai-je.

— Dans le box d’Harper.

Je me retournai vers le caissier, les sourcils froncés :

— Voulez-vous aller le chercher ?

Il sortit comme s’il ne demandait que ça.

— Je ne voulais pas le tuer, dit le jeune homme. Je... je ne crois pas que j’en avais l’intention.

Je fis un signe de tête encourageant avec un air de compatir sincèrement.

— Je ne pense pas que j’avais l’intention de le tuer, répéta-t-il, et pourtant j’avais pris le revolver avec moi. Vous aviez raison de dire que Dinah m’avait mis la tête à l’envers. C’était vrai... Certains jours, c’était pire que d’autres. Quand Willsson m’a apporté le chèque, c’était justement un de mes mauvais jours. Je m’étais mis dans la tête que je l’avais perdue parce que j’étais fauché. Et ce type les amenait... Cinq mille dollars ! C’est le chèque qui a tout fait. Je savais qu’elle et Thaler... enfin, vous comprenez. Si j’avais appris que c’était la même chose entre Willsson et elle, mais sans voir le chèque, je crois que je n’aurais pas bougé, j’en suis même sûr. Mais de voir ce chèque et de penser que je l’avais perdue faute d’argent...

« Cette nuit-là, j’ai surveillé la maison et je l’ai vu entrer. J’avais peur de moi parce que c’était un de mes mauvais jours et que j’avais l’arme dans ma poche. Franchement, je n’avais pas l’intention de faire quoi que ce soit. J’avais peur. Je ne pouvais penser à rien d’autre qu’au chèque et que je l’avais perdue faute d’argent. Je savais que la femme de Willsson était jalouse. Tout

le monde le savait. Je pensais que si je lui téléphonais... Je ne sais pas exactement tout ce que je pensais, mais je suis entré dans une boutique pour lui téléphoner. Ensuite, j'ai appelé Thaler. Je voulais qu'ils soient là. Si j'avais connu quelqu'un d'autre en rapport avec Dinah ou Willsson, je crois que je leur aurais téléphoné aussi.

« Après ça, je suis revenu pour me remettre à surveiller la maison de Dinah. Mme Willsson est arrivée, puis Thaler, et tous les deux sont restés à surveiller la maison. J'étais content de les voir là. J'avais bien moins peur de faire des bêtises. Au bout d'un moment, Willsson est sorti et a commencé à descendre la rue. J'ai jeté un coup d'œil vers l'automobile de Mme Willsson et vers l'entrée où je savais que Thaler se trouvait. Aucun d'eux ne bougeait et Willsson s'éloignait. Alors j'ai compris pourquoi j'avais voulu qu'ils soient là. J'avais espéré qu'ils feraient quelque chose à ma place. Mais ils ne faisaient rien et il s'en allait. Si seulement l'un des deux l'avait interpellé ou même suivi, je n'aurais rien fait.

« Mais rien. Je me souviens d'avoir tiré le pistolet de ma poche. Tout s'est brouillé devant mes yeux comme si je pleurais. Peut-être c'était vrai. Je ne me souviens pas d'avoir tiré... Je veux dire que je ne me souviens pas d'avoir visé et pressé sur la gâchette – mais je me rappelle encore le bruit des détonations. Je savais que le bruit venait du pistolet que je tenais. Je ne me souviens pas de ce qu'a fait Willsson, ni s'il est tombé avant que je me mette à courir dans le passage. Rentré chez moi, j'ai nettoyé et rechargé le pistolet et, le lendemain matin, je l'ai remis dans le box où je l'avais pris. »

Sur le chemin du *city-hall* où j'emmenais le garçon et l'arme du meurtre, je m'excusai des insanités que je lui avais débitées pour le faire avouer.

— Il fallait que je te secoue, expliquai-je, et c'était le meilleur moyen. La façon de parler de la fille m'avait montré que tu étais trop bon comédien pour te laisser démonter facilement.

Il fit une grimace et dit lentement :

— Ce n'était pas seulement une comédie. Quand j'ai senti le danger, que j'ai vu la potence, elle ne m'est plus... elle ne m'a plus semblé si importante. Je ne pouvais plus... je ne peux plus... bien réaliser pourquoi j'ai fait ça. Vous comprenez ? Et je ne sais pas pourquoi, mais c'est ce qui rend toute l'histoire – et moi du même coup – si moche. Je veux dire toute l'histoire du début à la fin.

Je ne trouvai rien d'autre à dire qu'une pauvreté :

— Et voilà, c'est comme ça que ça se passe !

Dans le bureau du chef, nous rencontrâmes un bonhomme au visage rougeaud qui faisait partie du raid de la nuit précédente, un nommé Biddle. Il me considéra avec des yeux ronds, gris et curieux, mais ne me posa pas de questions sur les événements de King Street.

Biddle appela un jeune avocat du nom de Dart, attaché au bureau du procureur général. Albury était en train de répéter son histoire pour le bénéfice de Biddle, de Dart et d'un sténographe, lorsque le chef de la police fit son

entrée. Il avait tout l'air d'un type qu'on vient de tirer de son plumard.

— Eh bien ! ça fait plaisir de vous revoir ! dit Noonan en me pompant le bras avec vigueur. Bon Dieu ! vous l'avez échappé belle, la nuit dernière ! Ah ! les salauds ! J'ai bien cru qu'ils vous avaient eu jusqu'au moment où nous avons enfoncé la porte et trouvé la boîte vide. Racontez-moi comment ces vaches-là ont réussi à filer ?

— Deux de vos hommes leur ont ouvert la porte de derrière, leur ont fait traverser une maison et les ont expédiés dans une de vos bagnoles. Ils m'ont emmené pour que je ne puisse pas vous prévenir.

— Deux de mes hommes ? questionna-t-il sans trop de surprise. Tiens ! Tiens ! À quoi ressemblaient-ils ?

Je les lui décrivis.

— Shore et Riordan, dit-il. J'aurais dû m'en douter. Et maintenant, qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en tournant sa figure bouffie vers Albury.

Je lui fis un bref résumé pendant que le garçon continuait à faire sa déposition.

Le chef se mit à glousser.

— Ah ! Ah ! Alors, il paraît que j'ai soupçonné Whisper injustement. Il va falloir que je le dénêche pour m'excuser. Ainsi vous avez épinglé ce gamin-là ? Beau travail. Félicitations et remerciements. — Il se remit à me pomper le bras. — Vous n'allez pas quitter la ville tout de suite ?

— Pas encore.

— Parfait, assura-t-il avec force.

Je sortis pour prendre un repas cumulant le déjeuner et le petit déjeuner. Puis je m'offris une barbe de luxe et une coupe de cheveux. J'envoyai ensuite un télégramme à l'agence, demandant que Dick Foley et Mickey Linehan me soient expédiés à Personville. Je passai dans ma chambre pour changer de complet et me mis en route pour aller voir mon client.

Le vieil Elihu, emmitoufflé de couvertures, était assis dans un fauteuil près d'une fenêtre ensoleillée. Il me tendit une main dodue et me remercia d'avoir pincé le meurtrier de son fils.

Je répondis d'une manière plus ou moins appropriée sans lui demander d'où il tenait la nouvelle.

— Le chèque que je vous ai donné la nuit dernière n'est pas de trop pour récompenser votre travail, dit-il.

— Le chèque de votre fils suffit à payer ça et au-delà.

— Alors appelez le mien une prime.

— Les règlements de la Continental n'admettent pas les gratifications ni les primes, dis-je.

Son visage commençait à s'empourprer.

— Eh bien ! au diable...

— Vous n'avez pas oublié que votre chèque était destiné à couvrir les frais d'une enquête sur l'activité criminelle et la corruption politique dans Personville ? demandai-je.

— Foutaises ! répliqua-t-il avec impatience. Nous nous étions emballés la nuit dernière. Tout ça ne tient plus.

— Ça tient toujours pour moi.

Il me lança une bordée d'injures.

— C'est mon argent, ajouta-t-il, et vous n'allez pas le flanquer en l'air pour faire des conneries. Si vous ne voulez pas l'accepter pour ce que vous avez fait, rendez-le-moi.

— Ne beuglez pas comme ça, dis-je. Je vous donnerai peau de balle si ce n'est un nettoyage complet de votre patelin. C'est ce que vous avez réclamé, c'est ce que vous récolterez. Vous savez maintenant que votre fils a été tué par le jeune Albury et non par vos petits copains. Ils savent que Thaler ne s'était pas mis de votre côté pour vous aider à les entuber. Maintenant que votre fils est mort, vous avez pu leur promettre que vos journaux allaient cesser de remuer leurs saloperies. Tout est donc de nouveau pour le mieux dans le meilleur des mondes.

« Je vous ai dit que je m'attendais à quelque chose de ce genre. C'est pourquoi je me suis arrangé pour vous coincer. Le chèque a été certifié pour que vous ne puissiez pas faire opposition. La lettre de crédit ne vaut peut-être pas un contrat, mais il faudra que vous plaidez pour le prouver. Si vous tenez beaucoup à ce genre de publicité, allez-y. Je m'arrangerai pour que vous n'en manquiez pas.

« Votre gros chef de police a essayé de me supprimer la nuit dernière. Je n'aime pas ça et je suis assez mauvais pour avoir envie de le poisser au tournant. Et maintenant c'est mon tour de rigoler ; j'ai dix mille dollars d'argent de poche. Je vais m'en servir pour dépiauter Poisonville des chevilles à la pomme d'Adam. Je veillerai à ce que vous receviez mes rapports aussi régulièrement que possible. J'espère qu'ils vous plairont. »

Et je sortis de la pièce sous une avalanche de malédictions.

CHAPITRE VIII

UN TUYAU SUR KID COOPER

Je passai la plus grande partie de l'après-midi à rédiger mon rapport bi-hebdomadaire sur l'affaire Willsson. Puis je flânai dans ma chambre en grillant des Fatima et en ruminant sur l'affaire Elihu Willsson jusqu'au dîner.

Je venais de descendre dans la salle à manger et de me décider en faveur d'un rumsteck aux champignons lorsque j'entendis un groom glapir mon nom.

Le gamin me conduisit jusqu'à l'une des cabines du hall. La voix traînante de Dinah Brand résonna dans l'écouteur :

— Max voudrait vous voir. Pourriez-vous passer ce soir ?

— Chez vous ?

— Oui.

Je promis d'y faire un saut et retournai à la salle à manger pour expédier mon repas. Lorsque j'eus fini de manger, je remontai dans ma chambre, au cinquième sur le devant. J'ouvris la porte et entrai, tournant le commutateur en même temps.

Une balle vint se loger dans l'encadrement de la porte en me rasant le citron.

Une volée de pruneaux supplémentaires vint arroser la porte et le mur, mais j'étais déjà à couvert dans un angle de la pièce, hors de la trajectoire.

Je savais que, de l'autre côté de la rue, s'élevait un bâtiment commercial à quatre étages dont le toit dépassait de peu le niveau de ma fenêtre. Le toit devait être dans l'obscurité. Ma chambre était éclairée. Il aurait fallu être braque pour essayer de jeter un coup d'œil au-dehors dans ces conditions.

Je cherchai autour de moi un projectile quelconque pour démolir l'ampoule, mis la main sur une bible de propagande et la lançai. L'ampoule explosa, plongeant la pièce dans l'obscurité.

La fusillade s'était arrêtée.

Je rampai jusqu'à la fenêtre, m'agenouillai et risquai un œil au ras de la vitre. Dix minutes de ce genre d'espionnage borgne ne me rapportèrent rien qu'un torticolis.

Je décrochai le téléphone et demandai le détective de l'hôtel.

C'était un bonhomme imposant avec une moustache blanche et un front têtu d'enfant sous un chapeau trop petit repoussé en arrière. Son nom était Keever. Il me parut beaucoup trop agité par la fusillade.

Le directeur de l'hôtel parut ensuite. C'était un personnage ventru, chez qui tout était également étudié, l'expression, la voix et les manières. Il prit aussitôt l'attitude d'un fakir ambulant dont la combine vient de foirer pendant

son numéro : c'est bien la première fois que ça se produit, mais ça ne sera rien.

Nous prîmes le risque d'allumer après avoir fait mettre une nouvelle ampoule et nous fîmes le compte des traces de balles. Il y en avait dix en tout.

Des flics s'amènèrent, repartirent et revinrent pour annoncer qu'ils n'avaient relevé aucune piste. Noonan appela.

— On vient juste de me prévenir, dit-il. Qui soupçonnez-vous ? Voyez-vous qui aurait pu faire le coup ?

— Aucune idée, répondis-je en mentant.

— Vous n'avez pas été touché ?

— Non.

— Allons, tant mieux, dit-il cordialement. Et nous pincerons le type quel qu'il soit, vous pouvez être tranquille ! Voulez-vous que je vous laisse un ou deux hommes au cas où ils remettraient ça ?

— Non, merci.

— C'est bien facile... insista-t-il.

— Merci, vraiment, dis-je.

Il me fit promettre de passer à la première occasion, m'affirma que la police de Personville était à ma disposition, me donna à entendre que si quelque chose m'arrivait il ne s'en consolait jamais et finit par me foutre la paix.

La police s'éclipsa. Je fis transporter mes affaires dans une autre chambre moins facile à transformer en cible. Puis je me changeai et partis pour Hurricane Street où m'attendait la petite crapule.

Ce fut Dinah Brand qui m'ouvrit la porte. Ce soir-là, son rouge était soigneusement étalé sur sa bouche sensuelle, mais ses cheveux noisette étaient toujours ébouriffés, avec une raie de travers. Et le devant de sa robe de soie orange était constellé de taches.

— Vous vivez encore, dit-elle. Vous devez être increvable. Entrez donc.

Nous entrâmes dans son capharnaüm. Dan Rolff et Max Thaler y tapaient la carte. Rolff me fit un signe de tête. Thaler se leva pour me serrer la main.

— Paraît que vous avez déclaré la guerre à Poison-ville ? dit-il de sa voix chuchotante et rauque.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dis-je. J'ai un client qui veut que je donne un coup de balai.

— Qui voulait. Pas qui veut, rectifia-t-il en se rasseyant. Pourquoi ne laissez-vous pas tomber ?

J'y allai de mon laïus :

— Rien à faire. Je n'ai pas digéré l'accueil de Poisonville. Je tiens l'occasion et je m'en vais apurer les comptes. Si je comprends bien, vous tenez de nouveau tous le haut du pavé, tous copains, tous frères, et le passé... est le passé. Vous voulez qu'on vous foute la paix. Moi aussi j'aurais bien aimé qu'on me foute la paix, il y a quelque temps, et si on me l'avait foutue... je serais peut-être, en ce moment, en train de rouler vers San Francisco. Mais

on ne me l'a pas foutue, la paix. Spécialement le gros Noonan. Il a essayé de m'avoir deux fois en deux jours. J'en ai ma claque. Maintenant c'est mon tour de lui faire voir du pays et pour ça il n'aura pas à se plaindre. Poisonville est mûre pour la moisson. C'est un boulot qui me connaît et que j'aime bien.

— Pourvu que ça dure, murmura le gangster.

— Ouais, acquiesçai-je. Je lisais justement ce matin dans le journal l'histoire d'un type qui s'est étouffé dans son plumard en avalant un éclair au chocolat.

— C'est peut-être marrant, dit Dinah Brand, vautrée dans son fauteuil, mais ce n'était toujours pas dans le canard.

Elle alluma une cigarette et lança l'allumette sous le divan. Le tubard avait ramassé les cartes et les battait sans arrêt, l'air absorbé.

Thaler fronça les sourcils :

— Willsson est prêt à te laisser les dix sacs, dit-il. Laisse tomber.

— Je suis devenu mauvais ; les tentatives d'assassinat me foutent en boule.

— Ça ne te rapportera rien d'autre qu'une botte de sapin. Moi, je te gobe. T'as empêché Noonan de me posséder. C'est pour ça que je te dis : Laisse tomber et retourne à Frisco.

— Moi aussi je te gobe, répliquai-je. Et c'est pour ça que je te dis : Laisse-les tomber. Ils t'ont déjà doublé. Ils remettront ça. D'ailleurs, ils sont bons pour la culbute. Débîne-toi pendant qu'il est temps.

— Je suis trop bien installé ici, dit-il. Et je me défends pas mal.

— Peut-être. Mais tu sais très bien que c'est trop beau pour durer. Les beaux jours sont passés. Aujourd'hui, il faut lever l'ancre.

Il secoua sa petite tête basanée et me confia :

— Tu dois être fortiche, d'accord, mais je veux bien qu'on me les coupe si t'es assez fortiche pour les avoir ! Ils se tiennent trop. Si je pensais que tu peux tenir le coup, je marcherais avec toi, tu sais où j'en suis avec Noonan, mais tu n'y arriveras jamais. Laisse tomber.

— Non, je suis dans le coup des dix mille dollars du vieux.

— Je t'avais bien dit que c'était une vraie tête de cochon, observa Dinah Brand, en bâillant. Il n'y a rien à boire dans cette baraque, Dan ?

Le tubard se leva et sortit de la pièce.

Thaler haussa les épaules.

— Comme tu voudras, conclut-il. T'es assez grand pour savoir ce que t'as à faire. Tu vas au match de boxe, demain soir ?

Je répondis que je pensais y aller. Dan Rolff revint avec du gin et les accessoires. Nous bûmes un verre ou deux chacun. La conversation roulait sur la boxe. On ne fit plus allusion à ma déclaration de guerre à Poisonville. Apparemment, tout en se lavant les mains de ce qui pouvait m'arriver, Thaler ne m'en voulait pas d'être si têtue. Il alla même jusqu'à me donner un tuyau qui paraissait sérieux, sur l'un des matches du lendemain. D'après lui, on pouvait parier tout ce qu'on voulait dans le grand combat si l'on ne perdait pas de vue que, selon toute probabilité, Kid Cooper sonnerait Ike Bush pour le

compte au sixième round. Il avait l'air sûr de son affaire et ce qu'il dit ne parut pas surprendre les deux autres.

Je partis un peu après onze heures et rejoignis mon hôtel sans incident.

CHAPITRE IX

LE COUTEAU NOIR

Le lendemain matin, je me réveillai avec une idée dans le crâne. Personville n'avait que quarante mille habitants ; il ne devait donc pas être trop difficile d'y répandre une nouvelle. À dix heures, j'étais en plein travail.

La réalisation de mon projet m'amena dans les salles de billard, les bureaux de tabac, les speakeasies, les glaciers et à tous les coins de rue ; c'est-à-dire partout où je pouvais trouver un ou deux types en train de baguenauder. Ma technique était quelque chose dans ce genre :

— Vous avez du feu ?... Merci... Vous allez à la boxe ce soir ?... Il paraît que Ike Bush fera le plongeon au sixième. Il y a des chances pour que ce soit vrai, c'est Whisper qui me l'a dit... Ouais... toujours des combines.

Les gens aiment connaître les dessous des cartes et, à Personville, ce qui venait de Thaler était tout ce qu'il y avait de confidentiel.

La nouvelle se répandit en moins de deux. La moitié des individus à qui j'avais refilé le tuyau s'était donné autant de mal que moi pour le faire circuler, simplement pour montrer qu'ils étaient à la page.

Au début de ma tournée, on donnait Ike Bush vainqueur aux points à sept contre quatre et à deux contre trois par knock-out. Dès deux heures, aucun book n'aurait voulu prendre de pari autrement qu'à égalité et à trois heures et demie, Kid Cooper était nettement favori à deux contre un.

Je fis ma dernière station au zinc d'une brasserie où, tout en mastiquant un sandwich au rosbif chaud, je communiquai la nouvelle au garçon et à deux consommateurs.

Lorsque je sortis, je trouvai un homme qui m'attendait près de la porte. Il avait les jambes en cerceau et une longue mâchoire aiguë comme celle d'un porc. Après m'avoir salué d'un signe de tête, il m'emboîta le pas, mâchonnant un cure-dents et m'examinant d'un œil oblique. Arrivé au coin de la rue, il déclara :

— J' suis rencardé et j' peux te dire que c'est du bidon.

— Quoi ? demandai-je.

— La combine avec Ike Bush. C'est du bidon, pas d'erreur.

— Alors, tu dois t'en foutre. Mais les types à la coule prennent Kid Cooper à deux contre un. Et il ne vaut pas ça à moins que Bush le laisse gagner.

L'homme à la mâchoire de porc cracha son cure-dents et jappa en montrant ses dents jaunes :

— C'est sa pomme, lui-même, qui m'a dit hier soir qu'il était en combine avec Cooper. Y m' ferait pas un coup en vache comme ça... Pas à moi...

— C'est ton pote ?

— Un peu, mais il sait que je... Hé ! dis donc, c'est Whisper qui t'a affranchi ? Sans char ?

— Sans char !

Il émit un juron dégoûté.

— Dire que j'ai lâché mes derniers trente-cinq dollars sur ce salaud-là. Qu'il m'avait donné sa parole ! Moi qui pourrais le faire...

Il s'interrompt et prit un air absent.

— Qu'est-ce que tu pourrais lui faire ? questionnaire.

— Des tas de choses, répondit-il. T'occupe pas.

— Si tu sais quelque chose sur lui, suggérerai-je, on pourrait peut-être discuter un peu ? Ça ne me déplairait pas de voir Bush gagner. Si tu as un bon filon, on pourrait peut-être lui dire deux mots ?

Il m'examina, regarda le trottoir, fouilla dans sa poche pour y chercher un autre cure-dents, le fourra dans sa bouche et grommela :

— Qui c'est que t'es ?

Je lui donnai un nom, quelque chose comme Hunt, Hunter ou Huntington, et lui demandai le sien. Il me répondit qu'il s'appelait Mac Swain, Bob Mac Swain, et que je pouvais demander à n'importe qui si ça n'était pas la vérité vraie.

Je lui répondis que je le croyais et je repris :

— Si on allait travailler un peu Bush ! Qu'est-ce que t'en dis ?

Une petite lueur féroce brilla dans ses yeux et s'évanouit.

— Oh ! non, hoqueta-t-il. C'est pas dans mes cordes. J'ai jamais...

— T'as jamais rien fait que de te laisser rouler par tout le monde. T'auras pas besoin de te montrer. Refile-moi le tuyau et je me charge de l'affaire... Si ça vaut le coup.

Il rumina ma proposition en se léchant les babines et lâcha son cure-dents qui s'accrocha au revers de son veston.

— Tu ne me mettras pas dans le bain ? interrogea-t-il. Je suis d'ici et si ça se savait je serais lessivé. Et tu le donneras pas non plus ? Tu l'obligeras seulement à se garrar ?

— D'accord.

Il me saisit la main avec agitation et questionna :

— Parole d'homme ?

— Parole d'homme.

— Son vrai nom est Al Kennedy. Il était dans le coup sur la Keystone Trust à Philadelphie il y a deux ans, quand les types de Scissors Haggerty ont démoli deux commis de la banque. Al n'a pas tiré, mais il était de l'équipe. D'habitude, il boxait à Philadelphie. Le reste de la bande a été pincé, mais il a réussi à se tirer. C'est pour ça qu'il reste planqué ici et qu'il veut pas qu'on voie sa fiole dans les canards ou sur les cartes postales. C'est pour ça qu'il ne fait que des levers de rideau quand il pourrait se taper les matchs vedettes. Tu piges ? Ike Bush, c'est Al Kennedy que les flics de Philadelphie recherchent

pour l'affaire du Keystone Trust. Tu piges... Il était...

— Vu ! vu ! dis-je, interrompant ce carrousel. La première chose à faire est d'aller le voir. Comment s'y prend-on ?

— Il perche au Maxwell, dans Union Street. Il doit y être en ce moment, en train de se reposer pour le combat de ce soir.

— Se reposer pourquoi ? Il ne sait pas qu'il va se bagarrer pour de bon. Enfin on peut toujours faire un essai.

— On... on, comment ça on ? Tas dit, t'as juré que je me mouillerais pas.

— C'est juste, dis-je, je m'en souviens. À quoi ressemble-t-il ?

— C'est un jeunot, brun, plutôt mince avec une oreille en chou-fleur et des sourcils comme des bacchantes. J' sais pas comment il va prendre ça...

— T'en fais pas. Où seras-tu ensuite ?

— J'attendrai du côté de chez Murry. Fais gaffe de pas me mettre dans le bain... tu m'as promis.

Le Maxwell faisait partie d'une rangée d'hôtels s'alignant dans Union Street, dont les portes étroites s'ouvraient entre des boutiques sur des escaliers crasseux qui menaient à des bureaux situés au second étage. Le bureau du Maxwell n'était d'ailleurs qu'un élargissement du hall avec un casier pour les clés et le courrier derrière un comptoir, à la peinture salement écaillée. Une clochette de cuivre et un registre dégueulasse étaient posés sur le comptoir. Il n'y avait personne.

Je fus obligé de revenir de huit pages en arrière, pour retrouver l'inscription : *Ike Bush, Salt Lake*, 214. Le casier portant ce numéro était vide. Je grimpai un étage et frappai au 214. Pas de réponse. Je fis encore deux ou trois essais et fis demi-tour.

Quelqu'un montait. J'attendis sur le palier pour lui jeter un coup d'œil. Il y avait juste assez de lumière pour se faire une idée.

C'était un gars athlétique vêtu d'une chemise kaki, d'un costume bleu et d'une casquette grise. Il avait une barre de sourcils noirs au-dessus de ses yeux.

— Salut ! dis-je.

Il répondit d'un signe de tête sans s'arrêter ni parler.

— Alors, tu gagnes ce soir ? questionnai-je.

— J'espère, répondit-il d'un ton bref en me dépassant.

Je lui laissai faire quatre pas dans la direction de sa chambre :

— Moi aussi, repris-je. Ça m'embêterait de te renvoyer à Philadelphie, Al.

Il fit encore un pas, se retourna très lentement, s'appuya au mur de l'épaule, me fixa d'un œil éteint et grogna :

— Hein ?

— Ça me foutrait le cafard de te voir descendre au sixième ou après par un tocard comme Kid Cooper.

Ne fais pas ça, Al. T'as pas envie de retourner à Philadelphie ?

Il ramassa ses épaules et revint vers moi. Une fois à ma portée, il s'arrêta, pivota légèrement pour amener son bras gauche à bonne portée. Il laissait

prendre ses mains. Les miennes restèrent dans les poches de mon pardessus.

— Hein ? répéta-t-il.

Je repris :

— Rappelle-toi bien : si Ike Bush n'est pas vainqueur ce soir, Al Kennedy partira demain faire un petit voyage dans l'Est.

Son épaule gauche se gonfla légèrement, j'agitai un peu mon pétard au fond de ma poche. Juste assez.

— Où est-ce que t'as été prendre que je gagnerais pas ? grogna-t-il.

— Ce n'est qu'un bruit qui court. Pour moi, ça ne veut rien dire... à moins que ça soit une petite balade à Philadelphie.

— J' devrais te foutre sur la gueule, saleté !

— Alors, c'est le moment, lui conseillai-je. Si tu gagnes, probable que tu ne me reverras jamais. Si tu perds, tu me reverras, mais t'auras pas les mains libres.

Je retrouvai Mac Swain chez Murry, une salle de billard de Broadway.

— Tu l'as vu ? demanda-t-il.

— Oui, c'est réglé. À moins qu'il ne se taille, ou qu'il ne prévienne ses copains, qu'il ne s'en foute ou que...

Mac Swain ne tenait pas en place :

— Tu ferais bien de faire drôlement gaffe, conseilla-t-il. Il pourrait bien essayer de te liquider, il faut que j'aille voir un type dans le coin.

Et il me laissa tomber.

Les combats de boxe à Poisonville avaient lieu dans un ancien casino, une grande bâtisse de planches qui avait servi de parc d'attractions et était située dans les faubourgs de la ville. Lorsque j'y arrivai, à huit heures trente, la moitié de la population s'y trouvait déjà, entassée en rangs serrés sur les chaises pliantes du parterre, et plus comprimée encore sur les bancs de deux balcons branlants.

L'atmosphère était étouffante, pleine de fumée, de puanteur et de bruit.

J'avais un fauteuil de ring au troisième rang. En m'y rendant j'aperçus Dan Rolff assis à côté de Dinah Brand, à proximité. Elle s'était décidée à s'offrir une permanente et, dans son somptueux manteau de fourrure grise, elle avait tout d'une poule de grand luxe.

— Vous avez pris Cooper gagnant ? me demanda-t-elle lorsque nous eûmes échangé un salut.

— Non. Vous avez joué gros sur lui ?

— Pas aussi gros que j'aurais voulu. On attendait que la cote monte, mais elle n'a fait que dégringoler.

— On dirait que tout le monde dans la ville sait que Bush doit se laisser tomber pour le compte, dis-je. J'ai vu un type placer cent dollars à quatre contre un sur Kid Cooper, il y a une minute.

Je me penchai au-delà de Rolff et, le nez dans la fourrure du col, lui murmurai à l'oreille :

— La combine ne tient plus. Couvrez vos paris en vitesse pendant qu'il est

encore temps.

L'anxiété, l'avidité, la défiance et la curiosité élargirent et assombrirent ses grands yeux légèrement injectés.

— C'est sérieux ? questionna-t-elle d'une voix rauque.

— Et comment, dis-je.

Elle mordit ses lèvres pourpres et fronça les sourcils :

— D'où tenez-vous ça ? demanda-t-elle.

Je refusai de la renseigner. Elle recommença à se mordre les lèvres :

— Max est au courant ?

— Je ne l'ai pas vu. Il est ici ?

— Je pense que oui, répondit-elle distraitement, le regard lointain.

Ses lèvres remuaient comme si elle était en train de compter mentalement.

— Croyez-le ou non, insistai-je, mais c'est couru.

Elle se pencha en avant, fixa dans mes yeux un regard scrutateur, serra brutalement les mâchoires, ouvrit son sac et en tira un rouleau de billets du diamètre de mon bras. Elle en passa une partie à Rolff.

— Tiens, Dan, va mettre ça sur Bush. T'as encore au moins une heure pour surveiller la cote.

Rolff prit l'argent et partit s'acquitter de sa mission. Je m'installai à sa place. Elle posa une main sur mon bras et dit :

— Vous pourrez faire vos prières si vous m'avez fait paumer tout ce fric.

Je lui affirmai qu'elle se faisait des idées grotesques.

Les combats préliminaires commencèrent ; quatre rounds de deux minutes entre balèzes locaux. Thaler restait invisible. À côté de moi, Dinah continuait à se trémousser sans faire attention au combat, passant son temps à me demander d'où je tenais mes tuyaux et à me menacer des pires tortures au cas où ces tuyaux crèveraient.

Le deuxième grand combat avait commencé lorsque Rolff revint et remit à la jeune femme une poignée de tickets. Elle s'efforçait de les déchiffrer lorsque je rendis son siège au tubard pour regagner le mien. Elle me cria sans lever la tête :

— Attendez-nous dehors quand ce sera fini !

Kid Cooper escaladait le ring comme je me recasais à ma place. C'était un gros garçon rougeaud, solidement bâti, avec des cheveux paille, une bouille déjà cabossée et trop de viande au niveau de la taille. Ike Bush – alias Al Kennedy – se glissait entre les cordes dans le coin opposé. Mince, bien balancé, agile, il me fit meilleure impression, mais son visage était pâle et tendu.

Une fois présentés au public, les deux adversaires gagnèrent le centre du ring pour les recommandations d'usage. Puis ils retournèrent dans leurs coins respectifs où ils se dépouillèrent de leurs peignoirs et firent quelques flexions. Le gong résonna. La danse avait commencé.

Cooper était visiblement balourd. Il avait bien dans chaque bras un swing qui aurait pu faire des dégâts à l'arrivée, mais il aurait fallu être cul-de-jatte

pour ne pas réussir à l'esquiver. Bush avait de la classe, un bon jeu de jambes, une gauche rapide et soudaine et une droite qui arrivait bien. Mettre Cooper dans le même ring que Bush aurait été un assassinat si ce dernier avait voulu s'y mettre. Mais il n'en avait aucune envie. C'est-à-dire qu'il n'essayait pas de gagner. Il avait plutôt l'air de chercher le contraire et il avait tout le mal possible à s'en empêcher.

Cooper se traînait autour du ring, les pieds plats, en lançant ses grands swings un peu dans toutes les directions, des réflecteurs aux poteaux d'angle. Sa méthode consistait tout bonnement à faucher l'air de ses poings en comptant sur le hasard. Bush faisait ce qu'il voulait, touchait l'autre quand il en avait envie, mais n'appuyait jamais ses coups.

Avant même la fin du premier round, les amateurs avaient commencé à brailler. Le deuxième round fut aussi minable. Je commençai à serrer les fesses. Bush n'avait pas l'air de se souvenir de notre petite conversation. Du coin de l'œil, je pouvais voir Dinah Brand qui cherchait à attirer mon attention. Elle semblait l'avoir sec. Je pris soin de ne pas regarder dans sa direction.

Le petit numéro de cirque se poursuivit au troisième round scandé par les : « Sortez-les ! – Embrassez-vous donc ! – Faites-les battre ! » vociférés par le public. La danse des deux compères les amena dans le coin le plus rapproché de moi juste au moment où les beuglements se calmaient pour un instant.

Je mis mes mains en porte-voix et hurlai :

— Retourne à Philie, Al !

Bush me tournait le dos. Il fit pivoter Cooper, le poussa dans les cordes et se retrouva face à moi.

Quelque part dans la salle, une autre voix hurla :

— Retourne à Philie, Al !

Mac Swain probablement.

Un ivrogne, placé dans l'une des ailes, haussa son visage congestionné et fit l'écho d'un air hilare, comme s'il la trouvait bien bonne. D'autres reprirent cette scie simplement parce que ça avait l'air d'emmerder Bush.

Sous la barre noire de ses sourcils, ses yeux jetaient des regards de bête traquée.

Un des swings en moulin à vent de Cooper s'écrasa sur la mâchoire de son adversaire.

Ike Bush s'effondra au pied de l'arbitre.

Je regardai Dinah Brand et éclatai de rire. Il n'y avait rien d'autre à faire. Elle me regarda aussi, avec une expression féroce. Le gong résonna. Les soigneurs de Bush le traînèrent dans son coin et le frictionnèrent, mais sans y mettre trop d'énergie. Il ouvrit les yeux et demeura le regard fixé sur ses pieds.

Le gong annonça la reprise.

Kid Cooper s'amenait sans hâte en remontant sa culotte. Bush attendit que le tocard fût au centre du ring et fonça.

Le gant gauche de Bush descendit en vitesse et disparut littéralement dans le buffet de Cooper. Cooper hoqueta, fit un pas en arrière et se plia en deux.

Bush le redressa d'une petite droite à la bouche et lança de nouveau sa gauche. Cooper eut un nouveau hoquet et ses genoux flanchèrent. Bush lui administra un léger one-deux à la tête, prépara tranquillement sa droite, mit la face de Cooper en position avec une longue gauche et projeta sa droite exactement à la portée du menton de celui-ci.

Tout le monde sentit le choc.

Cooper s'effondra sur le ring, rebondit et s'étala. L'arbitre ne mit pas moins d'une minute à compter les dix secondes. Mais il aurait pu mettre une demi-heure. Kid Cooper était rétamé.

Quand l'arbitre eut enfin fini de compter, il leva le bras de Rush. Ni l'un ni l'autre n'avaient l'air content.

Une brève étincelle frappa mon regard. Un mince projectile argenté venait de jaillir du balcon.

Une femme hurla.

Le projectile termina sa trajectoire dans le ring avec une espèce de claquement assourdi.

Le bras d'Ike Bush échappa à la main de l'arbitre et il s'abattit sur le corps de Kid Cooper. Le manche noir d'un couteau dépassait de sa nuque.

CHAPITRE X

ON DEMANDE DES CRIMES

Une demi-heure plus tard, en sortant de la salle, je trouvai Dinah Brand assise au volant d'une petite Marmon bleu pâle, en train de discuter avec Max Thaler debout à la portière.

Le menton agressif, elle scandait brutalement ses mots et elle avait aux commissures des lèvres un pli méprisant.

Thaler paraissait tout aussi furibard. Sa jolie petite gueule était blafarde, son visage de bois et ses lèvres minces comme une cicatrice.

Cela ressemblait beaucoup à un lavage de linge sale en famille. Je me serais éclipsé si la fille ne m'avait aperçu et appelé.

— Bon Dieu ! je pensais que vous n'arriveriez jamais !

Je m'approchai de la voiture. Par-dessus le capot, Thaler me jeta un regard dénué d'amitié.

— La nuit dernière, j't'ai conseillé de te barrer à Frisco. — Son murmure contenu était plus menaçant que n'importe quel coup de gueule. — Aujourd'hui, j'te dis : Barre-toi.

— Merci quand même, dis-je en m'asseyant à côté de la fille.

— C'est pas la première fois que tu me vends, dit-il, pendant qu'elle mettait le moteur en marche, mais c'est la dernière.

Elle fit démarrer la voiture et tourna la tête pour crier d'un ton dérisoire :

— Va te faire foutre, mon loup !

Nous rentrâmes en ville à bonne allure.

— Bush est mort ? demanda-t-elle, tandis que nous tournions dans Broadway.

— Tout ce qu'il y a de plus. Quand ils l'ont retourné, ils se sont aperçus que la pointe du couteau dépassait de l'autre côté.

— Il aurait mieux fait de ne pas essayer de les rouler. Allons manger un morceau. J'ai ramassé près de onze cents dollars ce soir et si mon copain n'est pas satisfait, c'est bien dommage. Combien avez-vous ramassé ?

— Je n'ai pas joué. Alors, votre Max la trouve mauvaise ?

— Pas joué ? s'écria-t-elle. Mais vous êtes un vrai cave ! On n'a jamais entendu parler d'un type qui n'ait pas parié sur un tuyau pareil !

— Je n'étais pas sûr que ça gazerait. Alors, Max n'a pas trouvé le numéro de son goût ?

— Vous parlez ! Il a perdu tout ce qu'il a voulu. Et voilà qu'il se met à râler parce que j'ai eu le nez de changer mes paris et de jouer le gagnant.

Elle stoppa brutalement devant un restaurant chinois.

— Qu'il aille se faire foutre, ce petit con !

Elle avait les yeux brillants et humides. Elle les tamponna avec son mouchoir avant de descendre de voiture.

— Bon Dieu, j'ai la dent ! dit-elle en me faisant traverser le trottoir. J'espère que vous allez m'offrir une tonne de chow-mein⁶.

Elle n'en mangea pas une tonne, mais il s'en fallut de peu, car elle expédia l'énorme assiettée qu'on lui avait apportée, plus la moitié de la mienne. Nous regrimpâmes ensuite dans la Marmon pour retourner chez elle.

Dan Rolff était dans la salle à manger. Un verre d'eau et une bouteille brune sans étiquette étaient posés devant lui sur la table. Il était assis, rigide, sur sa chaise, les yeux rivés à la bouteille. La pièce empestait le laudanum.

Dinah Brand laissa glisser sa fourrure qui tomba, moitié sur une chaise, moitié sur le parquet. Puis elle fit claquer ses doigts sous le nez du tubard.

— As-tu touché ? interrogea-t-elle d'un ton impatient.

Sans lever les yeux de la bouteille, il prit un rouleau de billets dans la poche intérieure de son veston et le laissa tomber sur la table. La fille l'empoigna, compta deux fois les billets et les fourra dans son sac avec un claquement de langue.

Elle sortit pour se rendre à la cuisine et se mit à casser de la glace. Je m'assis et allumai une cigarette. Rolff contemplait sa bouteille. Lui et moi paraissions rarement avoir quelque chose à nous dire. Puis, la fille réapparut avec du gin, du citron, de l'eau de Seltz et de la glace.

Nous bûmes un verre, puis elle dit à Rolff :

— Max est fou de rage. Il a entendu dire que tu avais placé du fric sur Bush à la dernière minute, et ce petit macaque croit que je l'ai roulé. Je n'y suis pour rien. J'ai fait ce que toute personne sensée aurait fait à ma place : profiter d'un tuyau. Je suis aussi innocente qu'un enfant au berceau, conclut-elle en se tournant vers moi.

— Absolument.

— Mais voyons ! Ce qui emmerde Max, c'est l'idée que les autres pensent qu'il était aussi dans le coup et que Dan prenait ses paris en même temps que les miens. Tant pis pour lui ! S'il n'est pas content, il peut aller aux pelotes, le sale petit con. Moi je m'en bats l'œil ! Si on s'envoyait une autre tournée ?

Elle remplit son verre, puis le mien. Rolff n'avait pas touché le sien. Les yeux toujours fixés sur la bouteille brune, il observa :

— Vous ne voudriez pas qu'il se tire-bouchonne ?

La fille fronça les sourcils et dit d'un ton agressif :

— Je veux ce qui me plaît. Il n'a pas le droit de me parler comme ça. Je ne suis pas sa propriété. S'il le croit, je lui montrerai qu'il se fout le doigt dans l'œil.

Elle vida son verre, le reposa violemment sur la table et pivota sur sa chaise pour me faire face.

— C'est pas du bidon qu'Elihu Willsson vous a refilé dix mille dollars pour nettoyer la ville ?

— On ne peut rien vous cacher.

Ses yeux injectés eurent une lueur cupide.

— Et si je vous donnais un coup de main, j'aurais ma part ?

— Tu ne peux pas faire ça, Dinah ! (Rolff avait parlé d'une voix pâteuse, mais douce et ferme à la fois, comme s'il s'adressait à un enfant.) Ce serait absolument ignoble.

Elle se retourna lentement, un pli mauvais à la bouche comme lorsqu'elle parlait à Thaler :

— Et pourtant c'est ce que je vais faire, déclara-t-elle. Donc je suis complètement ignoble ?

Il ne répondit pas et ne leva même pas les yeux de sa bouteille.

Son visage enflammé avait une expression dure et cruelle :

— Dommage qu'un monsieur aussi bien que toi, même s'il est tubard, soit obligé de supporter une putain comme moi.

— C'est un mal qui n'est pas sans remède, déclara-t-il lentement en se levant.

Il était saturé de laudanum jusqu'aux moelles.

Dinah Brand sauta de sa chaise et contourna la table en courant pour se jeter sur lui. Il fixa sur elle ses yeux vides de drogué. Elle lui souffla dans la figure :

— Alors je suis devenue trop ignoble pour toi maintenant ?

Il répliqua d'un ton égal :

— Je dis que vendre tes amis à ce type serait absolument ignoble et c'est la vérité.

Elle attrapa un de ses poignets osseux et le tordit jusqu'à ce qu'il fût tombé à genoux puis, de son autre main, elle le gifla cinq ou six fois de chaque côté à toute volée. Il aurait pu protéger sa tête ballottante de son bras resté libre, mais il n'essaya même pas.

Puis elle le lâcha, lui tourna le dos et tendit la main vers le gin et l'eau de Seltz. Elle souriait. Son sourire n'était pas beau à voir.

Il se releva, les yeux clignotants, une marque rouge au poignet, le visage meurtri. Puis il parvint à se redresser et fixa sur moi un regard morne.

Sans que son visage vide eût marqué le moindre changement d'expression, il glissa la main sous son veston, en sortit un automatique et tira.

Mais il avait été trop secoué pour être assez rapide ou précis. J'eus le temps de lui lancer un verre qui l'atteignit à l'épaule et la balle passa au-dessus de ma tête. Je lui sautai dessus. La deuxième balle s'enfonça dans le plancher. Je le sonnai d'un crochet à la mâchoire, il bascula en arrière et s'évala.

Je me retournai juste à temps pour apercevoir Dinah Brand qui se préparait à m'assener sur la tête un coup de siphon qui m'aurait mis le crâne en bouillie.

— Arrêtez ! hurlai-je.

— Vous n'aviez pas besoin de le cogner comme ça ! cria-t-elle.

— Ce qui est fait est fait. Vous feriez mieux de vous occuper de lui.

Elle posa le siphon et je l'aidai à le porter dans sa chambre. Quand il commença à battre des paupières, je la laissai achever de le ranimer et redescendis dans la salle à manger.

Elle m'y rejoignit un quart d'heure plus tard.

— Ça va mieux, dit-elle. Mais vous auriez pu vous en tirer autrement.

— Possible, mais je l'ai fait pour lui. Savez-vous pourquoi il a tiré sur moi ?

— Pour que je n'aie personne à qui vendre Max ?

— Non. Parce que je vous avais vue lui taper dessus.

— Je n'y pige rien, dit-elle. C'est pourtant moi qui l'ai dérouillé.

— Il vous a dans la peau et ce n'est pas la première fois que vous l'arrangez. Il a agi comme s'il savait par expérience qu'il n'était pas de force à résister, mais vous ne pensez tout de même pas que ça le ferait jouir de recevoir des leçons devant témoins !

— Je croyais connaître les hommes, mais je me trompais. Bon Dieu ! Ils sont tous cinglés !

— Si je l'ai sonné, c'était pour lui rendre un peu de fierté. Vous y êtes ? Je l'ai traité comme un homme et non comme un malheureux crevé qui se laisse calotter par des filles.

— Vous avez peut-être raison, soupira-t-elle. J'abandonne. On devrait bien reprendre un verre.

Une fois les verres vidés, je repris :

— Vous demandiez si vous auriez une part du gâteau de Willsson au cas où vous travailleriez avec moi ? C'est le cas.

— Combien ?

— Ce que vous mériterez, Ce que votre aide vaudra pour moi.

— C'est vague.

— Votre aide aussi, que je sache.

— Vraiment ? Je pourrais vous en dire long, ma vieille – des kilomètres – ne vous faites pas d'illusions. Je suis une poulette qui connaît bien son Poisonville.

Son regard s'abaissa sur ses jambes gainées de gris. Elle en tendit une dans ma direction et poussa une exclamation indignée :

— Regardez-moi ça ! Encore une échelle ! Avez-vous jamais vu ça ? Parole ! Je finirai par aller nu-pieds.

— Vos jambes sont trop fortes, lui dis-je. Elles soumettent les bas à trop rude épreuve.

— Fermez ça ! Comment comptez-vous vous y prendre pour épurer notre patelin ?

— Si on ne m'a pas bourré le crâne, Thaler, Peter Le Finn, Lew Yard et Noonan sont les bonshommes qui ont transformé Poisonville en fumier. Le vieil Elihu est aussi dans le bain, mais il se peut que tout ne soit pas de sa faute. De plus, c'est mon client, même si ça ne lui dit rien, et j'aimerais y aller mollo avec lui.

« Ce que j'ai trouvé de mieux comme idée, ce serait de ramasser toutes les saloperies qui pourraient incriminer les autres et leur faire une publicité monstre. Je ferai peut-être passer une annonce : "On demande des crimes." S'ils sont aussi crapules que je le crois, je ne devrais pas avoir de mal à déterrer une ou deux histoires pour les leur flanquer dans les pattes.

— C'était ça que vous aviez derrière la tête en démolissant leur combine de ce soir ?

— Ce n'était qu'une expérience, juste pour voir ce que ça donnerait.

— C'est comme ça que les détectives travaillent scientifiquement. Bon Dieu ! Pour un vieux dur à cuire, une tête de cochon, vous avez des méthodes plutôt vagues !

— La méthode peut avoir du bon, dis-je. Mais d'autres fois, il vaut mieux se contenter de mettre les choses en branle, à condition qu'on soit assez costaud pour tenir le coup et qu'on sache toujours voir venir.

— Cette petite sortie mérite un arrosage supplémentaire, dit-elle.

CHAPITRE XI

UN PAVÉ DANS LA MARE

Nous vidâmes nos verres une fois de plus. Elle reposa le sien, se lécha les babines et dit :

— Si votre système est simplement de mettre les choses en branle, je pourrais vous fournir un joli pavé à jeter dans la mare. On ne vous a jamais parlé du frère de Noonan, Tim, celui qui s'est suicidé à Mock Lake, il y a deux ans ?

— Non.

— On n'aurait toujours pas pu vous en dire beaucoup de bien. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne s'est pas suicidé. C'est Max qui l'a descendu.

— Sans blague ?

— Bon Dieu, réveillez-vous ! C'est de la réalité que je vous sers. Noonan était un père pour Tim. Fournissez-lui la preuve de ce que je viens de vous dire et il va se mettre après Max comme un dogue après un os. C'est bien ça que vous voulez, non ?

— Et cette preuve ?

— Avant de mourir, Tim a pu parler à deux personnes et il leur a dit que c'était Max qui avait fait le coup. Elles habitent encore la ville, bien que l'une des deux n'en ait plus pour longtemps. Qu'est-ce que vous en dites ?

Elle avait l'air sincère, mais avec les femmes et spécialement les femmes aux yeux bleus, il faut toujours se méfier.

— Envoyez la suite, dis-je. J'ai un faible pour les détails.

— Je vais vous en donner. Vous êtes déjà allé à Mock Lake ? Eh bien ! c'est notre centre de villégiature. À une trentaine de miles sur la route qui suit le *canon*. C'est un trou, mais il y fait frais en été et on y joue dur. C'était l'été passé, à la fin de la dernière semaine d'août. J'étais allée là-bas avec un nommé Holly. Il est retourné en Angleterre, mais ça vous est bien égal. Il n'a rien à voir dans l'affaire. C'était un drôle de type avec des manies de vieille fille. Ainsi, il portait des chaussettes de soie blanche à l'envers pour que les bouts de fils ne lui fassent pas mal aux pieds. J'ai reçu une lettre de lui la semaine dernière. Elle doit être quelque part par là... Mais c'est sans importance.

« Nous étions donc là-bas et Max s'y trouvait avec une de ses régulières, Myrtle Jennison. Maintenant elle est à l'hôpital, à l'hôpital municipal en train de crever du mal de Bright ou quelque chose comme ça. À ce moment-là, elle avait beaucoup d'allure. C'était une grande blonde mince. Je l'avais toujours trouvée très bien sauf qu'avec un verre ou deux dans le nez, elle se mettait à

faire du barouf. Tim Noonan était absolument fou d'elle ; mais, cet été-là, il n'y en avait que pour Max.

« Tim, lui, ne se tenait plus. C'était un grand beau garçon d'Irlandais, mais un voyou et un croquant qui ne réussissait à se débrouiller que parce que son frère était chef de police. Partout où Myrtle allait, on était sûr de le voir rappliquer d'un moment à l'autre. Mais elle ne voulait rien dire à Max. Il aurait pu faire l'idiot et se mettre le chef à dos.

« Naturellement, ce samedi-là, Tim s'est amené à Mock Lake. Myrtle et Max étaient venus seuls tandis que Holly et moi, nous étions avec une bande de copains, mais j'avais rencontré Myrtle, et nous avions eu une petite conversation dans laquelle elle m'avait dit que Tim lui avait écrit un mot pour lui donner rendez-vous le soir même dans une des tonnelles du jardin de l'hôtel. Il disait que si elle ne venait pas il se tuerait. Venant de ce grand dégonflé, ça nous a fait bien rigoler. J'ai essayé de persuader Myrtle de ne pas y aller, mais elle était déjà assez éméchée pour se sentir en gaieté et elle m'a déclaré qu'elle voulait lui dire deux mots.

« Cette nuit-là, il y avait un grand pince-fesses à l'hôtel, Max y était resté un instant, après quoi je ne l'ai plus revu. Myrtle dansait avec un type d'ici, un avocat nommé Rutger. Au bout d'un moment, elle l'a quitté pour sortir par une porte de côté. Comme elle m'avait fait de l'œil en passant, je me doutais qu'elle allait retrouver Tim. Elle venait de sortir lorsque j'ai entendu la détonation. Personne n'y a fait attention. Je suppose que je n'y aurais pas fait attention non plus si je n'avais connu les histoires de Tim et Myrtle.

« J'ai dit à Holly que je voulais parler à Myrtle. Il n'y avait pas cinq minutes que je l'avais vue passer. En sortant, j'ai aperçu des lumières près d'une des tonnelles et des gens qui se remuaient. J'ai été voir et... Tout ça me dessèche le gosier. »

Je nous versai à chacun une bonne dose de gin. Elle alla dans la cuisine chercher un autre siphon et de la glace. Après avoir effectué le mélange, nous bûmes chacun un verre et elle se remit à raconter son histoire.

— Tim Noonan était là, par terre, avec un trou dans la tempe et son revolver à côté de lui. Il y avait peut-être une douzaine de personnes autour ; des gens de l'hôtel, des touristes, un des hommes de Noonan, un flic du nom de Mac Swain. Aussitôt que Myrtle m'aperçut, elle m'a prise à part dans l'ombre d'un bouquet d'arbres pour me dire : “C'est Max qui l'a tué. Qu'est-ce que je vais faire ?”

« Je me suis mise à lui poser des questions. Elle me répondit qu'elle avait vu la flamme d'un coup de feu et qu'elle avait d'abord cru que Tim s'était suicidé. Elle était trop loin et il faisait trop sombre pour en voir plus. Quand elle était accourue auprès de lui, elle l'avait trouvé qui se roulait par terre en gémissant : “Il n'avait pas besoin de me descendre à cause d'elle. J'aurais...” Elle n'avait pas pu comprendre le reste. Il avait un trou saignant dans la tempe.

« Myrtle craignait que ce soit Max, mais elle voulait en être sûre. Elle s'est

agenouillée à côté de lui essayant de lui relever la tête : “Qui est-ce, Tim, qui ?”

« Il était déjà presque claqué, mais avant de passer tout à fait, il eut la force de murmurer : “Max !”

« Et elle continuait à me répéter : “Qu’est-ce que je vais faire ?” Je lui ai demandé si quelqu’un avait entendu Tim et elle m’a répondu que le flic avait dû l’entendre. Il était arrivé en galopant pendant qu’elle essayait de soulever la tête de Tim. Elle ne croyait pas que personne d’autre ait été assez rapproché pour entendre, mais le flic avait sûrement compris.

« Je ne voulais pas que Max se fasse coincer pour un pauvre type comme Tim. Max n’était rien pour moi excepté qu’il me plaisait, tandis que je ne pouvais pas blairer les Noonan. Je connaissais le flic, Mac Swain. J’avais connu sa femme. Ç’avait été un type très bien, tout ce qu’il y a de régulier, jusqu’au jour où il était entré dans la rousse. Ensuite il a mal tourné comme les autres. Sa femme a essayé de le supporter le plus longtemps possible et elle l’a plaqué.

« Connaissant le type, je dis à Myrtle qu’à mon avis la chose pouvait s’arranger. Un peu de pognon devait suffire à endormir la mémoire de Mac Swain et si ça ne lui plaisait pas, Max pouvait toujours lui mettre du plomb dans la tête. De plus, elle avait la lettre de Tim où il menaçait de se suicider. Si le flic se montrait arrangeant, le trou fait dans la tête de Tim par son propre flingue et la lettre devaient suffire à régler l’affaire.

« J’avais laissé Myrtle sous les arbres et j’étais partie chercher Max. Introuvable. Il n’y avait pas beaucoup de monde et j’entendais le jazz de l’hôtel qui continuait à jouer. Comme je n’arrivais pas à mettre la main sur Max, je suis retournée trouver Myrtle. Elle s’était braquée sur une autre idée. Elle ne voulait pas laisser comprendre à Max qu’elle avait découvert qu’il était l’assassin. Il lui flanquait la frousse.

« Vous y êtes ? Elle avait peur que si Max et elle se séparaient, il la liquide parce qu’elle en savait trop. Je réalisais son point de vue. Je me suis trouvée plus tard dans le même cas et j’ai fait le même raisonnement. Nous avons donc décidé que le mieux serait de le laisser tout ignorer. Je ne tenais pas de mon côté à me mettre dans le bain.

« Myrtle est donc retournée dans le groupe réuni autour de Tim pour contacter Mac Swain. Elle l’a pris à part et a passé le marché avec lui. Elle avait un peu de fric sur elle. Elle lui a refilé deux cents dollars et un diam qu’un nommé Bayle avait payé mille. Je croyais qu’il viendrait la relancer plus tard, mais il ne l’a pas fait. Il a été réglo avec elle et, avec la lettre à l’appui, il a réussi à faire passer la théorie du suicide.

« Noonan a bien flairé du louche, mais il n’a jamais mis le doigt sur la combine. Je pense qu’il a soupçonné Max d’être dans le coup. Mais Max avait un alibi de première – avec lui vous pouvez toujours y aller – et je crois que Noonan a fini par marcher. Mais Noonan n’a jamais cru que les choses s’étaient passées comme on les lui racontait et il a fait casser Mac Swain, il l’a

vidé de la police...

« Là-dessus, Max et Myrtle ont rompu. Non qu'ils se soient bagarrés, mais ils en avaient marre. Je ne crois pas qu'elle se soit jamais sentie rassurée avec lui après, bien que, à ma connaissance, il ne l'ait jamais soupçonnée de savoir quelque chose. Maintenant, comme je vous l'ai dit, elle est malade et elle n'en a pas pour longtemps. Je crois que, si on lui demandait de se mettre à table, elle lâcherait le paquet. Mac Swain habite toujours ici. S'il avait quelque chose à gagner, il l'ouvrirait sûrement. Voilà les deux qui peuvent vous rencarder sur Max. Je crois que Noonan ne cracherait pas là-dessus ! Ça vous va comme pavé dans la mare ?

— Est-ce que ça ne pourrait pas avoir été vraiment un suicide ? questionnai-je. Tim aurait pu avoir l'idée d'enfoncer Max à la dernière minute ?

— Que ce dégonflé se soit tué ? mon œil !

— Et Myrtle ? Elle ne pourrait pas l'avoir descendu ?

— Noonan y a bien pensé. Mais quand le coup de revolver a été tiré, elle ne pouvait avoir descendu plus du tiers de l'allée. En plus, Tim avait des traces de poudre sur le front et il est impossible qu'il ait roulé au bas de la pente après avoir reçu le coup. Non, Myrtle n'y est pour rien.

— Possible, mais Max Thaler a un alibi ?...

— Vous parlez ! Il en a toujours un ! Il est resté tout le temps au bar de l'hôtel, de l'autre côté du bâtiment. Il avait quatre témoins. Autant que je m'en souviene, ils l'ont même rabâché avant qu'on leur ait demandé. Il y avait d'autres consommateurs dans le bar qui ne pouvaient pas dire si Max était là ou non, mais ces quatre-là s'en souvenaient. Ils se seraient rappelé tout ce que Max leur aurait demandé.

Soudain ses yeux s'agrandirent, puis se rétrécirent jusqu'à n'être plus que deux minces fentes frangées de cils noirs. Elle se pencha vers moi, renversant son verre avec son coude :

— L'un de ces quatre était Peak Murry. Il est en pétard avec Max depuis. Peak parlerait peut-être. Il tient une salle de billard dans Broadway.

— Votre Mac Swain ne s'appelle pas Bob, par hasard ? questionnai-je. Un type aux jambes en cerceau avec une mâchoire de porc ?

— Oui. Vous le connaissez ?

— De vue seulement. Qu'est-ce qu'il fiche maintenant ?

— Oh ! il bricole plus ou moins. Qu'est-ce que vous pensez de ce filon ?

— Pas mal. Je pourrais peut-être m'en servir.

— Alors, parlons finances.

Je souris ironiquement devant son regard cupide.

— Minute, papillon, dis-je. Il faut d'abord que je voie ce que ça donne avant de les allonger.

Elle me traita de rapiat et tendit la main vers le gin.

— Assez pour moi, merci, dis-je en regardant ma montre. Il est près de cinq heures et j'ai une journée bigrement remplie en perspective.

Elle décida qu'elle avait encore faim. Ce qui réveilla mon appétit. Préparer des beignets, du jambon et du café nous prit une demi-heure. Il fallut ensuite encore un bout de temps pour ingurgiter le tout et griller une ou deux sèches avec quelques tasses de café supplémentaires. Lorsque je finis par démarrer, il était six heures bien sonnées.

Je rentrai à mon hôtel et me plongeai dans une baignoire d'eau froide. Le bain froid me fouetta le sang. J'en avais besoin. À quarante ans, j'étais encore capable de remplacer le sommeil par le gin, mais non sans inconvénients. Lorsque je fus habillé, je m'assis et fabriquai le document suivant :

Étant sur le point de mourir, Tim Noonan m'a dit qu'il avait été descendu par Thaler. J'ai donné deux cents dollars et un brillant d'une valeur de mille dollars au détective Mac Swain pour le faire taire et faire passer le meurtre pour un suicide.

Ce document en poche, je descendis à la salle à manger et pris un second petit déjeuner essentiellement composé de café. Puis je partis pour l'hôpital municipal.

Les visites n'étaient admises que l'après-midi, mais en exhibant mes papiers de la Continental Agency et en donnant à entendre à tout un chacun qu'un retard d'une heure pouvait entraîner des milliers de cadavres ou quelque chose d'approchant, je fus enfin admis à voir Myrtle Jennison.

Elle occupait seule une chambre du troisième étage. Les quatre autres lits étaient vides. On aurait pu aussi bien lui donner cinquante ans que vingt-cinq. Son visage n'était plus qu'une masse tuméfiée et gonflée. Deux maigres tresses de cheveux jaunes et sans vie pendaient sur son oreiller de chaque côté de sa tête.

J'attendis que l'infirmière fût partie, puis je tendis le papier à la pauvre fille et demandai :

— Voudriez-vous signer ceci, Miss Jennison, je vous prie ?

Elle posa sur moi ses deux yeux affreux cernés de bourrelets de graisse et les baissa sur le document. Finalement elle sortit de sous les draps une main informe et prit le papier.

Elle affecta de mettre cinq minutes à lire les quarante-cinq mots que j'avais écrits. Finalement elle laissa retomber le document sur la couverture :

— Où avez-vous appris ça ? demanda-t-elle d'une voix faible nuancée d'irritation.

— C'est Dinah Brand qui m'envoie.

Elle questionna avec avidité :

— Elle a rompu avec Max ?

— Pas que je sache, mentis-je. Je crois qu'elle désire simplement avoir ça sous la main en cas de nécessité.

— Et pour se faire égorger comme une idiote ! Donnez-moi un stylo.

Je lui passai mon stylographe et glissai mon carnet sous le papier comme appui pendant qu'elle griffonnait sa signature au bas de la feuille. Je voulais

aussi l'avoir sous la main dès qu'elle aurait fini. Pendant que j'agitais le papier pour le sécher, elle remarqua :

— Si c'est ça qu'elle veut, moi je suis d'accord ! Moi je m'en balance maintenant. Je suis foutue. Ils peuvent tous crever !

Elle ricana et, d'un geste brusque, rejeta ses couvertures jusqu'à ses genoux, révélant un corps hideux et gonflé sous une grossière chemise de nuit de toile blanche.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Vous voyez. Je suis foutue.

Je la recouvris et dis :

— Je vous remercie, Miss Jennison.

— Ça va bien ! tout ça pour moi, c'est de la foutaise. Seulement...

Son menton se mit à trembler.

— Ça me dégoûte d'être aussi affreuse pour crever.

CHAPITRE XII

« IL Y A EU MALDONNE... »

Je me mis à la recherche de Mac Swain. L'annuaire de la ville et celui du téléphone ne m'apprirent rien. Je fis les salles de billard, les bureaux de tabac et les speakeasies, en examinant les lieux d'abord et en posant des questions avec prudence ensuite. J'en sortis bredouille. Je déambulai dans les rues, guettant une paire de jambes en cerceau. Toujours rien. Je décidai alors de rentrer à l'hôtel, d'y faire un somme et de me remettre en chasse dans la soirée.

Dans un coin éloigné du hall, un type abaissa le journal derrière lequel il se cachait et s'approcha de moi. Il avait des jambes torses et une mâchoire de porc ; c'était Mac Swain.

Je lui fis un signe de tête négligent et continuai ma route vers la cage des ascenseurs. Il me suivit en marmottant :

— Hé ! t'aurais pas une minute ?

— Oui, mais guère plus, dis-je en feignant l'indifférence.

— Si on se camouflait, murmura-t-il avec anxiété.

Je le fis monter dans ma chambre. Il s'assit à califourchon sur une chaise et se fourra une allumette dans la bouche. Je m'assis sur le bord de mon lit et attendis. Il commença à mordiller son allumette, pendant un moment, puis se décida :

— Mon vieux, j' vais pas te bourrer la caisse. J' suis...

— Tu vas peut-être me dire que quand tu m'as harponné hier tu savais qui j'étais, interrompis-je. Et tu vas me dire que Bush ne t'avait pas conseillé de miser sur lui et que tu n'as parié qu'après ? Et que tu connaissais ces histoires parce que tu es un ancien flic ? Et que tu avais pensé qu'en te servant de moi pour lui flanquer les foies, tu pourrais peut-être faire un peu de fric sur son dos ?

— Je veux bien être pendu si j'allais t'en dégoiser autant, répondit-il, mais puisque tu l'as dit j'te dirai pas non.

— Tu as gratté beaucoup ?

— J'ai ramassé six cents dollars. (Il repoussa son chapeau en arrière et se gratta le front avec le bout de l'allumette qu'il mâchait.) Et avec ça j'les ai paumés aux dés avec les deux cents que j'avais avant. Tu te rends compte ! Je récolte six cents dollars comme si y avait qu'à se baisser et faut encore que j'relance un copain pour m' payer le café !

Je répliquai que c'était un sale coup, mais qu'il fallait s'attendre à ça dans le monde où nous vivions.

Il répondit par un vague grognement, enfonça l'allumette dans sa bouche, se remit à la mâchouiller et ajouta :

— Alors, comme ça, j' me suis dit que j'allais venir te voir. Comme j'étais aussi dans le métier, j'ai pensé...

— Pourquoi Noonan t'a-t-il éjecté ?

— Éjecté ? Comment ça, éjecté ? C'est moi qu'ai tout plaqué. Ma bourgeoise a passé dans un accident d bagnole. Ça m'a fait un peu de fric... l'assurance... alors j'ai tout plaqué.

— Je me suis laissé dire qu'il t'avait vidé après le suicide de son frère.

— Eh ben ! c'est des bobards. Ça s'est passé tout de suite après, mais tu peux lui demander si c'est pas moi qui me suis barré.

— Je ne vais pas me donner ce mal. Continue donc à me raconter pourquoi tu es venu me voir.

— J'suis sans un, rétamé. J' sais que t'es de la Continental et j'crois bien que j'sais c' que t'es venu faire ici. J'suis pas mal à la page dans c' patelin comme ancien flic, avec toutes les combines que j'y connais. J' pourrais peut-être faire des trucs pour toi.

— En somme tu te proposes comme mouchard ?

Il me regarda droit dans les yeux et répliqua tranquillement :

— Appelle ça comme tu voudras.

— Je vais te donner du boulot, Mac Swain. (Je tirai de ma poche le document signé par Myrtle Jennison.) Parle-moi un peu de ça.

Il le lut soigneusement d'un bout à l'autre, épelant silencieusement les mots. L'allumette oscillait entre ses dents. Puis il se leva, posa le papier à côté de moi, fronça les sourcils en le regardant :

— Faut d'abord que je vérifie un truc, dit-il avec une grande solennité. J'en ai pour une minute et je reviens te servir toute l'histoire.

Je me mis à rire.

— Fais pas l'andouille. Tu sais très bien que je ne vais pas te laisser filer comme ça.

— J'en suis pas si sûr. (Il secoua la tête, toujours solennel.) Et toi non plus... Tu te demandes même encore si tu vas essayer de m'en empêcher ou non.

— C'est oui, dis-je tout en jugeant sa vigueur apparente ainsi que les cinq ou six ans et les trente livres qu'il pouvait avoir de moins que moi.

Debout au pied du lit, il me fixait d'un air grave, tandis que, toujours assis sur le lit, je soutenais paisiblement son regard. Ce numéro dura au moins trois minutes.

J'en utilisai une partie à mesurer de l'œil la distance qui nous séparait avec l'idée, en cas d'attaque de sa part, de lui envoyer mes semelles dans la figure en me rejetant en arrière sur le lit et en pivotant sur la hanche.

Il était trop près de moi pour que je puisse tirer mon pétard. Je venais d'achever cette revue de la situation lorsqu'il prit la parole.

— Cette saloperie de bagouse valait même pas un sac. J'ai déjà été verni

d'en tirer deux cents dollars.

— Pose tes fesses et raconte-moi tout ça.

Il secoua la tête de nouveau et dit :

— J' veux d'abord savoir c' que tu fabriqueras avec c' que je pourrai te servir.

— Je flanquerais Whisper en taule.

— J' parle pas de ça. J' veux dire : avec mes os.

— Tu m'accompagneras au *city-hall*.

— Des clous.

— Pourquoi ça ? Tu n'es qu'un témoin.

— J' suis qu'un témoin ; n'empêche que Noonan peut m'agrafer pour corruption, ou complicité, ou les deux. Et il me ratera sûrement pas au tournant.

Ces salades ne nous menaient à rien ; je brusquai :

— C'est dommage, mais ça ne se passera pas autrement.

— Essaye voir un peu de m'y forcer.

Je me redressai et laissai ma main droite glisser vers ma hanche.

Il bondit. Je me rejetai violemment en arrière, pivotai sur le côté et lançai mes pieds en avant. Mais dans son élan, il avait cogné le lit assez fort pour m'envoyer valdinguer sur le plancher. J'atterris en boule sur le dos. Tout en roulant sur moi-même pour essayer de me planquer sous le lit, je m'efforçai de tirer mon flingue.

L'assaut manqué de Mac Swain l'avait fait basculer par-dessus le pied du lit. Il vint s'étaler sur le dos à côté de moi, décrivant une culbute complète. Je lui posai le canon de mon arme sur l'œil gauche :

— Tu nous fais faire un joli numéro de cirque, grognai-je. Tiens-toi peinard ou je te fais exploser le caisson.

Je me levai, retrouvai et empochai mon document et autorisai Mac Swain à se relever.

— Rafistole un peu ton galure et remets ta cravate droite que je ne rougisse pas de toi dans les rues, ordonnai-je après l'avoir palpé sur tout le corps sans rien découvrir qui ressemblât à une arme. Tu auras un gros intérêt à te souvenir que ce pétard sera dans la poche de mon pardosse avec ma main dessus.

Il décabossa son chapeau et redressa sa cravate.

— Écoute voir, dit-il. J' sais que j' suis fait et que c'est pas la peine de faire le méchant. Suppose que je me tienne peinard. Accepterais-tu de ne pas parler de la bagarre de tout à l'heure ? Tu comprends. Ça vaudrait peut-être mieux pour moi s'ils croyaient que je suis venu sans y être forcé.

— D'accord.

— Merci, mon pote.

Noonan était parti déjeuner. Nous dûmes attendre une demi-heure dans son antichambre. Lorsqu'il fit son entrée, ce fut pour me prodiguer ses habituels salamalecs. Quant à Mac Swain, il ne lui adressa pas la parole et se contenta

de lui lancer un regard noir.

Nous suivîmes le chef dans son cabinet de travail. Après avoir tiré, pour moi, un siège près de son bureau, il s'assit dans son fauteuil, négligeant complètement son ex-subordonné.

Je tendis à Noonan la déclaration de Myrtle Jennison.

Il y jeta un coup d'œil, jaillit de son fauteuil et écrasa un poing gros comme un cantaloup sur le visage de Mac Swain.

Le coup fit valser Mac Swain à travers la pièce jusqu'au mur. La cloison résonna sous le choc et une photo encadrée représentant Noonan et d'autres légumes locales recevant un type en guêtres blanches s'effondra sur le sol avec Mac Swain.

En trois enjambées, le gros chef se retrouva à côté de lui, ramassa le cadre et acheva de le fracasser sur le crâne et les épaules de Mac Swain.

Lorsqu'il revint à son bureau, essoufflé et radieux, ce fut pour me dire d'un ton triomphant :

— Ce gars-là est une crapule de la plus belle eau !

Mac Swain s'était assis sur son séant et regardait autour de lui d'un air vague, le visage saignant.

— Amène-toi ici ! bleugla Noonan.

— Oui, chef, dit Mac Swain en se ramassant péniblement.

— Amène-toi ou je t'étripe ! répéta Noonan.

— Oui, chef, dit Mac Swain. Ça s'est passé comme elle le dit. Mais le diam ne valait pas un sac. Elle me l'a refile avec deux cents dollars pour que je la boucle parce que juste au moment où je m'amenais, elle lui demandait : « Qui est-ce, Tim ? » et il a répondu : « Max ! » plutôt fort et comme s'il voulait que ça sorte avant de mourir... parce qu'il est passé presque tout de suite après. Voilà comment c'est arrivé, chef, mais la bague ne valait pas...

— Je me fous du diam ! hurla Noonan. Et arrête-toi de saigner sur mon tapis.

Mac Swain fouilla dans sa poche et en sortit un mouchoir sale dont il se tamponna le nez et la bouche avant de continuer à jaboter.

— C'est comme ça que ça s'est passé, chef. Tout s'est bien passé comme je l'ai raconté à ce moment-là, sauf que j'ai pas dit que je l'avais entendu dire que Max avait fait le coup. Je sais que je l'aurais dû.

— Ta gueule, coupa Noonan en pressant un bouton sur son bureau.

Un flic en uniforme entra. Le chef indiqua Mac Swain du pouce et dit :

— Emmenez-moi ce bébé dans la cave et laissez l'équipe lui caresser un peu les côtes avant de le boucler.

Mac Swain voulut entamer un ultime plaidoyer :

— Oh ! chef !...

Mais le flic en uniforme ne lui en laissa pas dire plus long.

Noonan me colloqua un cigare, tapota le document avec un autre et demanda :

— Où est cette poule ?

— En train de crever à l'hôpital municipal. Il faudra demander au procureur de lui faire faire une nouvelle déposition. Légalement, celle-ci ne vaut pas grand-chose... Je l'ai arrangée pour les besoins de la cause. Autre chose... J'ai entendu dire que Peak Murry et Whisper étaient en pétard. Murry n'était pas un de ses alibis ?

— Exact, acquiesça le chef.

Puis il décrocha le récepteur d'un de ses téléphones, dit : « Mc Graw ? » et ordonna :

— Mettez la main sur Peak Murry et demandez-lui de passer ici. Et emballez-moi Tony Agosti pour le meurtre de Ike Bush.

Il raccrocha, se leva, souffla un épais nuage de fumée et dit :

— Je n'ai pas toujours été très régulier avec vous.

La formule me parut faible, mais je ne fis pas de commentaires.

— Vous avez bourlingué, continua-t-il. Vous connaissez la musique. Il y a l'un et l'autre à ménager. Ce n'est pas parce qu'un type est chef de la police qu'il fait tout ce qu'il veut. Vous pouvez causer un tas d'ennuis à quelqu'un qui peut m'en faire autant. Le fait que j'aie de l'estime pour vous ne change rien à la situation. Je suis obligé de marcher avec ceux qui marchent avec moi. Vous me suivez ?

J'inclinai la tête.

— Voilà comment ça se passait, dit-il. Mais c'est fini. On repart sur de nouvelles bases. Quand la vieille a cassé sa pipe, Tim n'était encore qu'un gamin. Elle m'a dit : « Prends soin de lui, John », et je lui ai promis. Et Whisper le descend pour cette putain. (Il se pencha et me prit la main.) Vous voyez où je veux en venir ? Il y a un an et demi que c'est arrivé et vous me donnez la première chance de le poisser. Je vous garantis qu'il n'y a personne d'assez gros dans Personville pour me faire oublier ça. Plus maintenant !

Son laïus ne me déplaisait pas et je le lui dis. Nous étions encore en train de nous faire des politesses, quand un type efflanqué, avec une face de lune couverte de taches de rousseur ornée d'un tarin en prise de courant, fut introduit. C'était Peak Murry.

— Nous étions en train de parler de la mort de Tim, commença le chef lorsque Murry eut été nanti d'une chaise et d'un cigare. Whisper était là-bas ? Et vous ? Vous étiez à Mock Lake, cette nuit-là, non ?

— Ouais, dit Murry.

Et l'arête de son nez parut s'amincir encore.

— Avec Whisper ?

— Je ne suis pas resté avec lui tout le temps.

— Vous étiez avec lui quand on a tiré ?

— Non.

Les yeux de Noonan se rétrécirent :

— Vous savez où il était ? demanda-t-il doucement.

— Non.

— Bon Dieu ! Peak, vous nous avez dit avant que vous étiez resté toute la

nuît avec lui, au bar !

— C'est juste, reconnu Murry, mais ça signifie simplement qu'il m'avait demandé de le dire et que je n'ai pas vu d'inconvénient à rendre service à un copain.

— Et que vous vous en fichiez d'être inculpé de faux témoignage ?

— N'essayez pas de me faire marcher. (Peak envoya un vigoureux jet de salive dans le crachoir.) J'ai jamais déposé devant aucun tribunal.

— Et Jerry, George Kelly et O'Brien ? interrogea le chef, est-ce qu'ils ont dit aussi qu'ils étaient au bar avec lui pour les mêmes raisons que vous ? demanda le chef.

— O'Brien, oui. Pour les autres, je ne sais pas. J'ai rencontré Whisper, Jerry et Kelly en sortant du bar. J'y suis retourné avec eux pour boire un verre et Kelly m'a dit que Tim avait été descendu. Alors, Whisper a dit : "Un alibi n'a jamais fait de mal à personne. On est restés ici ensemble tout le temps, hein ?" Tout en parlant, il regardait O'Brien qui tenait le bar. O'Brien a dit : "Je veux", et Whisper m'a regardé à mon tour. Naturellement, j'ai répondu la même chose. Mais je ne vois pas pourquoi, aujourd'hui, je continuerais à le couvrir.

— Kelly a bien dit que Tim avait été descendu ? Il n'a pas dit qu'on l'avait trouvé mort ?

— Descendu, mot pour mot.

— Merci, Peak, reprit le chef. Vous n'auriez pas dû faire ça. Enfin tant pis. Comment vont les mômes ?

Murry répondit qu'ils poussaient bien excepté le plus jeune qui ne grossissait pas autant qu'il aurait voulu.

Noonan téléphona au bureau du procureur et fit enregistrer par Dart et un sténo la déposition de Peak avant son départ.

Noonan, Dart et le sténographe se mirent ensuite en route pour l'hôpital municipal afin d'obtenir une déclaration en règle de Myrtle Jennison. Je ne les y accompagnai pas. J'avais décidé que j'avais besoin de sommeil, déclarai au chef que je le reverrais plus tard et rentrai à l'hôtel.

CHAPITRE XIII

\$ 200,10

Je venais de déboutonner mon veston quand la sonnerie du téléphone retentit. C'était Dinah Brand qui se plaignait d'avoir vainement essayé de m'obtenir depuis dix heures.

— Avez-vous mis mes tuyaux à l'essai ? s'enquit-elle.

— J'y ai beaucoup réfléchi. Ils n'ont pas l'air mauvais. Je crois que je m'en vais lancer la bombe cet après-midi.

— Ne le faites pas. Attendez de m'avoir vue. Pouvez-vous venir maintenant ?

Je contemplai le lit blanc et vide qui m'attendait et je répondis : « Oui ! » sans enthousiasme.

Un nouveau bain froid me fit si peu d'effet que je faillis m'endormir dedans.

Ce fut encore Dan Rolff qui m'introduisit. Son aspect et son attitude semblaient démentir qu'il se fût rien passé d'extraordinaire la nuit précédente. Dinah Brand vint dans le hall pour me débarrasser de mon pardessus. Elle avait une robe brune en lainage dont une couture sur l'épaule bâillait de plusieurs centimètres.

Elle me fit entrer dans le salon et s'assit à côté de moi sur le divan. Puis elle commença :

— Je vais vous demander de faire quelque chose pour moi. Nous sommes bons copains, n'est-ce pas ?

Je voulus bien l'admettre. Elle compta d'un index tiède les phalanges de ma main gauche et m'expliqua :

— Je voudrais que vous ne vous occupiez plus de ce que je vous ai dit la nuit dernière. Non, attendez ! Attendez une seconde que j'aille jusqu'au bout... Dan avait raison. Je ne peux pas donner Max comme ça. Ce serait dégueulasse. D'ailleurs, c'est Noonan que vous voulez surtout posséder, non ? Eh bien ! si vous voulez être un amour et laisser Max tranquille pour cette fois, je vous affranchirai suffisamment sur Noonan pour que vous puissiez le liquider. Vous préférez ça, non ? Et vous avez quand même assez le béguin pour ne pas profiter des tuyaux que je vous ai repassés quand j'étais en rogne contre Max, non ?

— Dans quel bain allez-vous encore fourrer Noonan ? questionnai-je.

Elle m'agrippa le bras et murmura :

— Promis ?

— Minute !

Elle fit une moue et dit :

— Max et moi c'est fini, je vous jure. Mais ne me transformez pas en cafard.

— Et alors. Noonan ?

— Promettez d'abord.

— Rien à faire.

Ses doigts m'étreignirent :

— Vous avez déjà été voir Noonan ? demanda-t-elle avec violence.

— Oui.

Elle me lâcha le bras, fronça les sourcils, haussa les épaules et dit d'un ton rêveur :

— Alors, je n'y peux plus rien.

Je me levai.

— Restez assis, ordonna une voix.

J'avais reconnu le chuchotement rauque de Whisper.

Je me retournai pour l'apercevoir debout dans l'entrée de la salle à manger, un énorme automatique dans une de ses petites mains blanches. Un type rougeaud à la joue balafrée se tenait derrière lui.

Pendant que je me rasseyais, l'autre porte qui ouvrait sur le hall se remplit également de monde. Le bonhomme lippu au menton ravalé, que j'avais entendu appeler Jerry par Whisper, fit un pas, un flingue dans chaque main. Le plus maigre des deux blondins, que j'avais repérés dans la boîte de King Street, regardait par-dessus son épaule.

Dinah Brand se leva du divan et tourna le dos à Thaler.

— Cette fois-ci je n'y suis pour rien ! me dit-elle d'une voix étouffée de rage. Il s'est amené ici tout seul pour me faire des excuses et pour m'expliquer qu'il y avait du pognon à rafler en vous donnant Noonan. Naturellement, tout ça était un coup monté.

Mais je suis tombée dans le panneau. Je vous donne ma parole. Il devait attendre en haut pendant qu'on discutait. Je ne savais même pas que les autres étaient là. J'avais...

La voix tranquille de Jerry se fit entendre :

— Si je lui fous un pruneau dans les fesses, elle va peut-être s'asseoir et la fermer, non ?

Je ne pouvais pas voir Whisper, la fille étant entre nous deux.

— Pas tout de suite, répondit-il. Où est Dan ?

Le gamin blond répondit :

— Là-haut, par terre, dans la salle de bains. J'ai été obligé de le sonner.

Dinah Brand se tourna vers Thaler. Des mailles de son bas avaient filé et traçaient des méandres sur chacun de ses vastes mollets.

— Max Thaler, dit-elle, tu es un sale petit...

— Boucle-la et tire-toi de là, murmura-t-il posément.

À ma grande surprise, elle obéit et se tut.

— Alors, Noonan et toi vous essayez de me foutre la mort de son frangin

sur le dos ?

— Il n'y a pas à essayer, c'est un fait acquis.

Les coins de ses lèvres minces s'abaissèrent et il déclara :

— Tes aussi fumier que lui.

— Tu sais aussi bien que moi que je me suis mis de ton côté quand il a essayé de te coincer. Cette fois-ci, il a de bonnes raisons de te mettre dedans.

Dinah Brand se remit soudain à péter le feu. Debout au milieu de la pièce, elle hurla en agitant les bras :

— Foutez-moi le camp tous autant que vous êtes ! Vos histoires je m'en bats l'œil. Foutez-moi le camp !

Le blondin qui avait démoli Dan Rolff se glissa derrière Jerry et entra dans la pièce, le sourire aux lèvres. Il empoigna la fille par un bras et le lui tordit derrière le dos.

Elle pirouetta pour lui faire face et lui expédia son poing libre dans le buffet. Elle avait un punch honnête tout ce qu'il y avait de viril. Le gamin lâcha prise et trébucha en arrière.

Il souffla profondément, tira une matraque de sa poche revolver et revint à la charge. Il ne souriait plus.

Cette fois le rire de Jerry avait complètement escamoté son menton.

Thaler jeta de sa voix rauque :

— Bas les pattes !

Le gamin n'entendit pas. Il approchait de la fille, un rictus aux lèvres.

Son visage à elle semblait dur comme du marbre. Presque tout le poids de son corps reposait sur son pied gauche. Je devinai que s'il avançait, le blondin allait encaisser un solide coup de pied.

Il fit une feinte de la main gauche et projeta sa matraque vers le visage de la fille.

Whisper répéta : « Bas les pattes ! », et tira.

La balle atteignit le blondin sous l'œil droit, le fit basculer et le jeta le dos en avant dans les bras de Dinah Brand.

C'était le moment ou jamais.

Dans la bagarre, j'avais laissé glisser ma main vers ma poche revolver. Je tirai rapidement mon automatique et visai Thaler à l'épaule, au jugé.

C'était une erreur. Si j'avais visé en plein, j'aurais fait mouche. Mais Jerry, tout en se marrant, m'avait à l'œil. Son coup partit avant le mien. La balle m'érafla le poignet et fit dévier mon flingue. Mais si je manquai Thaler, je ne ratai pas le type rougeaud qui se tenait derrière lui.

Ignorant à quel point j'avais le poignet amoché, je fis passer mon pétard dans ma main gauche.

Jerry tira une seconde fois. Dinah gêna son tir en lui lançant le cadavre dans les pattes. La tête blonde du macchabée lui heurta les genoux. Je lui sautai dessus avant qu'il eût retrouvé son équilibre. En bondissant, j'évitai de justesse le pruneau de Thaler. Jerry et moi culbutâmes dans le hall enchevêtrés l'un dans l'autre.

Jerry n'était pas difficile à manier, mais il fallait faire vite ; Thaler me collait aux fesses. Je lui assenai deux crochets, un bon coup de tatane, et l'assommaï d'un coup de crosse sur la tête. Je cherchais un endroit où mordre quand je le sentis s'amollir. Je lui collai un dernier swing où aurait dû se trouver son menton au cas où il aurait essayé de me refaire et me carapatai dans le hall pour m'y planquer.

Accroupi le long du mur, je braquai mon arme sur la pièce occupée par Thaler et attendis. Pendant un moment, je n'entendis rien que le sang qui me battait aux tempes.

Dinah Brand apparut à la porte, regarda successivement le corps de Jerry et moi, sourit d'un air amusé et me fit signe de venir. Je la suivis, l'œil aux aguets.

Whisper était planté au milieu de la pièce, les mains et le visage également vides. Sans sa petite bouche mauvaise, on aurait pu le prendre pour un mannequin exposé dans une vitrine.

Dan Rolff se tenait derrière lui, le canon d'un automatique appuyé sur ses reins. Il avait le visage en sang. Feu le gamin blond, maintenant étalé entre Rolff et moi, l'avait salement arrangé.

— Eh bien ! t'as bonne mine ! dis-je à Thaler avec un petit sourire.

Je constatai alors que Rolff tenait un autre automatique braqué sur ma bedaine, ce qui me défrisa. Mais je tenais moi-même mon pétard en assez bonne position et, au total, les chances étaient à peu près égales.

— Lâchez votre pistolet, dit Rolff.

Je regardai Dinah d'un air étonné, j'imagine. Elle haussa les épaules et déclara :

— Il paraît que c'est le tour de Dan maintenant.

— Oui ? eh bien ! on devrait bien lui dire que je ne marche pas dans la combine.

— Lâchez votre pistolet, répéta Rolff.

— Mon œil ! dis-je d'un ton aigre. J'ai perdu vingt livres à cavalier après ce gars-là et je peux en perdre encore vingt pour y arriver.

— Vos histoires ne m'intéressent pas, répondit-il. Je n'ai pas l'intention de prendre parti pour l'un ou l'autre...

Dinah Brand s'était déplacée peu à peu. Quand je la vis derrière Rolff, j'interrompis son laïus pour m'adresser à elle :

— Si vous le bousculiez maintenant, vous seriez sûre de vous faire deux potes : Noonan et moi. Plus question de compter sur Thaler, inutile donc de le tirer du pétrin.

Elle se mit à rire.

— Parlons finance, mon chou, dit-elle.

— Dinah, protesta Rolff.

Il était fait. Elle était derrière lui et assez forte pour l'immobiliser. Il y avait peu de chances pour qu'il lui tirât dessus et c'était la seule chose qui aurait pu l'empêcher de faire ce qu'elle avait décidé.

— Cent dollars, dis-je.

— Bon Dieu ! C'est la première fois que vous parlez de les allonger ! Mais ça ne suffit pas.

— Deux cents.

— Vous jetez votre fric par les fenêtres !... Mais je n'ai encore pas bien compris.

— Faites un effort, répliquai-je. Je veux bien payer deux cents dollars pour ne pas être obligé de lui faire sauter son pétard des doigts, mais pas plus.

— Vous étiez si bien parti ! Ne flanchez pas... une fois, deux fois...

— Deux cents dollars dix *cents*. Pas un sou de plus.

— Vieux radin ! dit-elle. Je ne marche pas.

— Comme vous voudrez.

Je fis une grimace à Thaler en le prévenant :

— Quand la danse commencera, tâche de te tenir bien peinard !

— Attendez ! cria Dinah. Vous voulez vraiment faire du grabuge ?

— Je ne sortirai d'ici qu'avec Thaler.

— Deux cents dollars dix *cents* ?

— Ouais.

— Dinah ! cria Rolff sans me lâcher du regard, tu ne vas pas...

Mais elle s'était collée contre lui en riant et, le ceinturant de ses bras vigoureux, lui fit irrésistiblement baisser les siens.

Je repoussai Thaler du bras droit et, mon arme toujours braquée sur lui, arrachai à Rolff ses pistolets. Dinah le relâcha.

Il fit deux pas dans la salle à manger, murmura : « Pas la peine... » d'une voix éteinte et s'affaissa sur le plancher.

Dinah courut vers lui... Je poussai Thaler dans le hall, au-delà de Jerry toujours dans le cirage, jusqu'à la niche creusée sous l'escalier où j'avais repéré un téléphone.

J'appelai Noonan et lui annonçai que je tenais Thaler à sa disposition.

— Dieu de Dieu ! s'écria-t-il. Ne le tuez pas avant que j'arrive.

CHAPITRE XIV

MAX

La nouvelle de la capture de Thaler s'était rapidement répandue. Lorsque Noonan, les flics qu'il avait amenés et moi fîmes notre entrée avec le petit gangster et Jerry enfin réveillé, au *city-hall*, il y avait au moins une centaine de bonshommes pour nous regarder.

Dans le tas, un bon nombre faisaient une pâle gueule. Les flics de Cooper eux-mêmes – déjà peu reluisants d'habitude – se trimbalaient avec des mines verdâtres et foireuses. Mais Noonan était content comme un roi.

Il eut beau tomber sur un bec en voulant appliquer le troisième degré à Whisper, il n'en fut pas défrisé. Rien ne réussit à faire flancher Whisper. « Je ne parlerai qu'à mon avocat, il avait dit, et à personne d'autre » et il n'en démordit pas. Et malgré toute sa haine, Noonan savait qu'il valait mieux ne pas passer Whisper à tabac, ni le livrer à l'équipe des démolisseurs. Whisper avait tué le frangin du chef et le chef le haïssait à mort, mais Thaler était encore trop important dans Personville pour être bousculé.

Noonan finit par en avoir marre d'asticoter son prisonnier et le fit escorter à l'étage au-dessus – la taule du *city-hall* se trouvait sous le toit – pour y être bouclé. J'allumai un autre des cigares de Noonan et lus la déposition détaillée qu'il avait extorquée à la bonne femme de l'hôpital.

Je n'y trouvai rien que je n'eusse déjà appris par Dinah ou Mac Swain.

Le chef voulait m'inviter à dîner chez lui, mais je coupai à la corvée en prétendant que mon poignet – maintenant bandé – me travaillait.

En réalité ce n'était guère plus qu'une éraflure.

Pendant que nous en discussions, deux flics en civil amenèrent le type rougeaud qui avait récolté le pruneau avec lequel j'avais manqué Whisper. Le projectile n'avait fait que lui briser une côte et il s'était fauflé dehors par la porte de service pendant que nous en mettions un coup. Les hommes de Noonan l'avaient pincé chez un toubib. Mais le chef ne put rien en tirer et l'expédia à l'hôpital.

Je me levai pour prendre congé en disant :

— C'est la même Brand qui m'a refilé le tuyau qui m'a conduit à ces arrestations. Alors je vous demande de ne pas les mettre dans le bain elle et Rolf.

Pour la cinquième ou sixième fois depuis deux heures, le chef m'empoigna la main gauche.

— Il suffit que ça vous fasse plaisir pour qu'on la laisse tranquille, m'assura-t-il. Mais si elle vous a aidé à posséder ce fumier, dites-lui de ma

part que si elle veut quelque chose, elle n'a qu'à le faire savoir.

Je répondis que je le lui dirais et rentrai à l'hôtel, hypnotisé par l'idée d'un lit frais et blanc. Mais il était près de huit heures et mon estomac criait famine. Je fis donc un petit arrêt dans la salle à manger de l'hôtel pour le faire taire.

Je me laissai ensuite tenter par un fauteuil de cuir au fond duquel je grillai un cigare. Ceci m'amena à entrer en conversation avec un expert comptable de Denver qui connaissait à Saint-Louis un type que je connaissais aussi et c'est alors qu'une fusillade monstre éclata dans la rue. Nous approchâmes de la porte et décidâmes que la pétarade venait des environs du *city-hall*. Je semai mon comptable et me dirigeai dans cette direction.

J'avais à peu près franchi les deux tiers du trajet quand une bagnole arriva à fond de train dans ma direction en crachant un feu nourri vers l'arrière.

Je reculai dans une impasse et sortis mon flingue. La bagnole arrivait à ma hauteur. La lumière d'un lampadaire illumina les figures des deux hommes assis sur le devant. Celle du chauffeur ne me dit rien. La moitié supérieure de l'autre était camouflée par le bord rabattu d'un chapeau. Mais je reconnus le bas du visage de Thaler.

De l'autre côté de la rue s'ouvrait l'entrée d'une ruelle qui prolongeait la mienne et dont l'extrémité était vivement éclairée.

Au moment même où la voiture de Whisper passait en trombe, une silhouette s'interposa entre la lumière et moi. Le personnage en question avait surgi d'une ombre apparemment projetée par une boîte à ordures pour courir se planquer derrière un autre abri du même genre.

Quelque chose me fit oublier Whisper. Les guibolles de cette silhouette fugitive formaient un arc caractéristique.

Une seconde bagnole chargée de flics passa en vrombissant tout en mitraillant la précédente.

Je sautai de l'autre côté de la chaussée, dans la ruelle où se planquait mon bonhomme aux jambes torses.

Si je ne m'étais pas gouré, je pouvais bien parier que le type n'était pas armé. J'opérai en conséquence, marchant au milieu de l'allée et fouillant l'ombre des quinquets, des feuilles et du blair. Parvenu aux trois quarts de sa longueur, je vis une ombre se déplacer. C'était celle d'un bonhomme qui se carapatait.

— Halte ! m'écriai-je en galopant derrière lui. Halte ! Mac Swain, ou je te bousille !

Il fit encore quelques foulées, puis s'arrêta en faisant demi-tour.

— Ah ! c'est toi ? dit-il comme s'il attachait de l'importance à l'identité de celui qui le ramenait en taule.

— C'est moi, dis-je. Qu'est-ce que vous foutez tous à vadrouiller dans le coin ?

— J' sais rien du tout, dit-il. Quelqu'un a dynamité la taule. J' me suis barré par le trou avec les autres. Y avait des mecs qui faisaient faire camarade aux flics. J'en ai profité comme tout le monde, et quand on s'est séparés, j'ai

décidé de filer en douce et de prendre le large. J'étais pas dans le coup. J' me suis contenté d' me tailler.

— Whisper avait été fait ce soir, l'informai-je.

— Bon Dieu ! Alors, c'est ça ? Noonan devait bien savoir qu'il ne pourrait jamais garder ce gars-là en taule. Pas dans c' patelin.

Nous étions toujours à l'endroit où j'avais rejoint Mac Swain.

— Tu sais pourquoi on l'a cueilli ? demandai-je.

— Ben... Parce qu'il a descendu Tim.

— Tu sais qui a tué Tim ?

— Comment ? C'est lui bien sûr !

— C'est toi.

— Hein ? Qu'est-ce qui te prend ? Tu déconnes ?

— N'oublie pas que j'ai un feu dans la main gauche, lui rappelai-je.

— Mais, écoute voir, il a pourtant bien dit à la poule que c'était Whisper qui avait fait le coup ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Il n'a pas dit : Whisper. J'ai entendu des souris appeler Thaler : Max, mais je n'ai jamais entendu un homme l'appeler autrement que Whisper. Tim n'a pas dit Max. Il a dit Mac S... le premier bout de Mac Swain et il a clamé avant de finir. N'oublie surtout pas le pétard.

— Pourquoi que je l'aurais buté ? C'est la poule de Whisper...

— Je ne me suis pas encore occupé de ça, mais ça viendra. Toi et ta bourgeoise vous étiez en pétard. Tim était coureur, oui ? Il pourrait y avoir quelque chose là-dessous. Il faudra que je voie ça de près. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est que tu n'as jamais essayé de tirer davantage d'argent de la poule.

— Ah ! tais-toi donc, supplia-t-il. Tu sais bien que c'est du bidon. Pourquoi que je serais resté là-bas, après ? Je me serais fricoté un alibi, comme Whisper.

— Pour quoi faire ? À moment-là, tu étais flic. Tu avais toute facilité. Il fallait que tu restes sur place pour tout arranger comme tu voulais.

— Tu sais très bien que ça ne tient pas debout. Arrête les frais, bon Dieu !

— Je m'en fous, dis-je. Il faudra mettre Noonan au courant quand on sera rentrés. Il doit être catastrophé par l'évasion de Whisper et ça lui changera toujours les idées.

Mac Swain tomba à genoux sur le sol boueux de l'allée et s'écria :

— Oh ! non ! non ! non ! s'écria-t-il. Vingt dieux ! non !

— Lève-toi et ferme-la, grommelai-je. Et maintenant, accouche.

— Il va me bousiller de ses propres mains ! gémit-il.

— Fais comme tu voudras. Si tu veux pas cracher, moi je parlerai à Noonan. Si tu te mets à table, je ferai ce que je pourrai pour toi.

— Faire quoi ? interrogea-t-il d'un ton désespéré en recommençant à geindre. Et qu'est-ce qui me dit que tu... qu'est-ce que j'en sais que t'essaieras de faire quelque chose ?

Je pris le risque de l'affranchir un peu.

— Tu m’as raconté que tu te doutais de ce que j’étais venu faire ici. Tu dois donc savoir que mon petit jeu, c’est d’entretenir la bagarre entre Whisper et Noonan. Je n’ai donc qu’à laisser Noonan croire que Whisper a descendu Tim. Mais si tu ne veux pas marcher droit, allons-y, on mettra Noonan dans le coup.

— Tu lui diras vraiment rien ? demanda-t-il anxieusement. Promis ?

— Je te promets la peau ! dis-je. Qu’est-ce que tu crois ! Je t’ai dans ma poche. Vide ton sac avec moi ou Noonan. Et décide-toi en vitesse. Je n’ai pas l’intention de coucher ici.

Il décida donc de me choisir comme confident.

— Je n’ sais pas si t’en sais long, mais c’est comme tu l’as dit. Ma femme en pinçait pour Tim. J’étais un type fini. Tu peux demander à tout le monde si j’étais pas régulier avant ça. Moi, j’étais comme ça : Elle avait envie de quelque chose, je voulais qu’elle l’ait.

« À tous les coups, je me laissais avoir, mais on ne se refait pas. On s’en serait bougrement mieux tirés si j’avais pu dire non. Alors je l’ai laissée se tailler et combiner le divorce pour qu’elle puisse l’épouser. Je pensais que c’était ça qu’il voulait. Là-dessus, je m’ suis laissé dire qu’il cavalait après cette Myrtle Jennison : cette fois, il attigeait, Helen n’était pas une traînée. Pourtant, si je suis tombé dessus à Mock Lake cette nuit-là, c’est bien par hasard. Quand j’l’ai vu descendre vers les tonnelles, j’y ai couru après. L’endroit m’avait l’air peinard pour régler notre petit compte.

« On devait être pleins tous les deux. En tout cas, ça s’est mis à chauffer dur. Quand il a trouvé que ça bardait trop, il a tiré un pétard. Il les avait à zéro. J’ai sauté dessus et dans la bagarre le coup est parti. J’te jure que j’l’ai pas descendu autrement. On avait tous les deux la main dessus quand le coup est parti. Je me suis planqué dans les buissons ; je l’ai entendu qui causait et qui couinait ; y avait du monde qui s’amenait ; une poule qui descendait de l’hôtel en courant, c’était Myrtle Jennison. J’ voulais revenir pour entendre ce que Tim racontait et savoir où j’en étais. Mais ça m’ chiffonnait d’arriver le premier. Alors j’ai attendu que la poule arrive en l’écoutant pleurnicher, mais j’étais trop loin pour comprendre.

« Quand elle s’est amenée, je suis revenu en vitesse au moment où il clamçait en disant mon nom.

« J’ai pensé au nom de Whisper seulement quand elle m’a fait sa proposition avec la lettre où Tim parlait de se suicider, les deux cents dollars et la bague. Je traînais dans le coin, sous prétexte de régler l’affaire... puisque j’étais flic... et en essayant de voir venir. Là-dessus elle m’explique sa combine et je me rends compte que je suis peinard. L’histoire s’est arrêtée là jusqu’à ce que vous veniez la déterrer. »

Il se mit à traîner ses semelles dans la boue.

— Ma femme a été tuée la semaine suivante... un accident. Drôle d’accident. Elle a amené sa Ford en travers de la voie du tram no 6, juste en bas de la côte qui descend de Tanner et elle l’a arrêtée là.

— Est-ce que Mock Lake fait partie de ce comté ? questionnai-je.

— Non. C'est dans Boulder County.

— Ce n'est plus sous le contrôle de Noonan, alors. Si je t'emmenais là-bas et que je te repassais au shérif ?

— Non ! C'est le beau-fils du sénateur Keefer, Tom Cook. Noonan m'aurait par Keefer. Autant rester ici.

— Si tout s'est passé comme tu le racontes, tu as une bonne chance de t'en tirer.

— Penses-tu ! Si je pensais que j'avais cette chance-là, j'aurais déjà risqué le coup. Mais avec eux, des clous !

— On va retourner au *city-hall*. Et boucle-la.

Noonan arpentait son cabinet d'un air furieux, agonissant d'injures cinq ou six de ses hommes qui auraient nettement préféré se trouver ailleurs.

— Voilà un objet perdu que je vous rapporte, dis-je en poussant Mac Swain devant moi.

D'un coup de poing, Noonan expédia l'ex-flic au plancher, lui décocha un coup de tatane et ordonna à l'un de ses hommes de l'emmener.

Quelqu'un ayant appelé Noonan au téléphone, j'en profitai pour filer en douce.

Dans la direction du nord, quelques flingues pétaradaient.

Je croisai un groupe de trois bonshommes qui s'avançaient à pas de loup, l'œil aux aguets.

Un peu plus loin, un autre traversa la rue pour me laisser le passage. Je ne le connaissais pas plus qu'il ne devait me connaître.

Un coup de feu isolé claqua, tout proche.

Comme j'atteignais l'hôtel, une vieille guimbarde noire, surchargée d'hommes, passa à toute allure.

Je la suivis des yeux en souriant. Poisonville commençait à bouillonner sous son couvercle et je me sentais moi-même si proche des indigènes que la pensée de ma très lourde part de responsabilité dans ce bouillonnement ne m'empêcha pas d'en écraser pendant douze bonnes heures.

CHAPITRE XV

CEDAR HILL

Un peu après midi, un coup de téléphone de Mickey Linehan me réveilla.

— Nous sommes là, dit-il. Où est le comité de réception ?

— Ils se sont probablement arrêtés en route pour se procurer une corde. Mettez vos valises à la consigne et venez ici. Chambre 537. Tâchez de vous amener en douce.

J'étais habillé quand ils arrivèrent.

Mickey Linehan était une grande asperge aux épaules tombantes, dont les abattis dégingandés paraissaient toujours sur le point de se disloquer. Ses oreilles rouges débordaient comme des sémaphores et sa face de lune s'éclairait généralement d'un sourire vague d'idiot de village. Il avait tout d'un clown et en était bien un.

Dick Foley était un Canadien de carrure frêle, avec une binette rétrécie et râleuse, portait des talons surélevés pour se grandir, parfumait ses mouchoirs et se montrait aussi avare de paroles que possible.

Ils étaient tous deux d'excellents collaborateurs.

— Qu'est-ce que vous a dit le Vieux au sujet de l'affaire ? demandai-je, lorsque nous fûmes tous les trois assis.

Le Vieux était le directeur de la succursale de San Francisco. Nous l'appelions également Ponce-Pilate pour l'aimable sourire avec lequel il nous envoyait risquer la crucifixion dans de véritables courses au suicide. C'était un vieillard courtois, majestueux et poli, avec autant de cœur qu'un serpent à sonnette. Les fortiches de l'agence prétendaient qu'il crachait des glaçons en pleine canicule.

— Il n'avait pas trop l'air de savoir de quoi il s'agissait, dit Mickey, excepté que t'avais télégraphié pour demander du renfort. Il nous a dit qu'il n'avait reçu aucun rapport de toi depuis deux jours.

— Et il y a des chances pour qu'il attende encore deux de plus. Qu'est-ce que vous savez de Personville ?

Dick secoua la tête et Mickey répondit :

— Rien, sauf que j'ai entendu des gars l'appeler Poisonville avec un petit air entendu.

Je leur racontai alors ce que je savais et ce que j'avais fait. Le téléphone m'interrompit vers la fin de mon exposé.

C'était la voix traînante de Dinah Brand :

— Allô ! Comment va le poignet ?

— Ce n'est qu'une écorchure. Qu'est-ce que vous dites de la cavalcade

nocturne ?

— Je n'y suis pour rien, répondit-elle. J'ai fait ce que je pouvais et si Noonan n'a pas été foutu de le garder en boîte, tant pis pour lui. Je descends en ville cet après-midi pour acheter un galurin. Je compte faire un saut chez vous, si vous êtes là.

— À quelle heure ?

— Vers trois heures.

— Parfait, je vous attends avec les deux cents dollars dix *cents* que je vous dois.

— Entendu, dit-elle. C'est justement pour ça que je venais.

Je revins à mon siège et à mon histoire.

Lorsque j'eus fini, Mickey Linehan poussa un sifflement et commenta :

— Pas étonnant que tu ne sois pas pressé de faire de rapports. J'aimerais voir la tête du Vieux s'il savait ce que tu as trafiqué !

— Si tout marche comme je veux, je n'aurai pas besoin d'entrer dans les détails. C'est très joli, les règlements en douze points de l'agence, mais quand on est sur une affaire, on est obligé de s'en tirer comme on peut. À Poison ville, les principes sont vite rouillés. D'ailleurs, les rapports ne sont pas faits pour enregistrer les détails scabreux et j'aimerais bien que vous n'envoyiez pas de billets doux à San Francisco sans me les montrer.

— Quel genre de crime as-tu mijoté pour nous ? interrogea Mickey.

— Je voudrais que tu prennes Pete le Finn en filature. Dick prendra Lew Yard. Vous allez être obligés de faire comme moi : y aller au petit bonheur la chance. J'ai comme une idée que ces deux zèbres vont essayer de forcer Noonan à laisser Whisper tranquille. Mais je ne sais pas s'il marchera. C'est un roublard et il a une sacrée envie de venger son frère.

— Et quand j'aurai trouvé le Finn, interrogea Mickey, qu'est-ce que j'en fais ? Je ne voudrais pas me faire plus con que je ne suis, mais cette affaire-là c'est de l'hébreu pour moi. J'ai à peu près tout pigé, sauf ce que tu as fait et pourquoi, et ce que tu essayes de faire et comment.

— Tu peux toujours commencer à le filer. Il faut que je trouve une astuce pour mettre en pétard Pete et Yard, Yard et Noonan, Pete et Noonan, Pete et Thaler, ou Yard et Thaler. Si on arrive à faire assez de dégâts pour démolir leur combine, ils se dégringoleront tous à qui mieux mieux et notre boulot se fera tout seul. La bagarre entre Thaler et Noonan est un petit début, mais ça nous retombera sur le nez si on ne jette pas d'huile sur le feu. Je pourrais acheter d'autres tuyaux à Dinah Brand, mais ici, on peut savoir tout ce qu'on veut sur un type, ça ne sert à rien de le traîner devant les tribunaux. Ils les ont dans leurs poches et d'ailleurs, avec la justice, on n'en finit jamais. Je suis moi-même embringué dans une sale histoire et dès que le Vieux flairera quelque chose – San Francisco n'est pas assez loin pour son blair de fouine – il sautera sur le téléphone et demandera des explications.

« Il me faut des résultats pour camoufler les détails. Les preuves ne suffiront pas. Ce qu'il nous faut, c'est de la dynamite.

— Et notre vénéré client, M. Elihu Willsson ? interrogea Mickey. Qu'est-ce que tu comptes en faire ? ou lui faire ?

— Peut-être le coup du lapin, peut-être le forcer à nous soutenir. Je m'en bats l'orbite. Mickey, tu ferais bien de t'installer à l'hôtel Person et toi, Dick, au National. Ne vous montrez pas ensemble et, si vous voulez m'éviter d'être vidé, mettez-en un coup, qu'on liquide avant que le Vieux ait mis dans le mille. Vous ferez bien de prendre la suite par écrit.

Je leur donnai alors les noms, signalements et adresses – quand je les avais – d'Elihu Willsson ; de Stanley Lewis, son secrétaire ; de Dinah Brand ; de Dan Rolff ; de Noonan ; de Max Thaler (*alias* Whisper) ; du lieutenant de celui-ci, Jerry, l'homme-sans-menton ; de Mme Donald Willsson ; de la fille de Lewis, l'ancienne secrétaire de Willsson ; et, enfin, de Bill Quint, le révolutionnaire ex-copain de Dinah Brand.

— Et maintenant, dis-je, au boulot ! Et ne vous gourez pas. La seule loi qui ait cours à Poison ville est celle que vous faites vous-mêmes.

Mickey me répondit que je serais surpris d'apprendre le nombre de lois dont il pouvait se passer. Quant à Dick, il se borna à me dire au revoir. Et ils partirent chacun de leur côté.

Après mon petit déjeuner, je partis pour le *city-hall*.

Le visage de Noonan avait perdu de ses couleurs et ses yeux verdâtres étaient troubles comme s'il n'avait pas dormi. Il me pompa la main tout aussi frénétiquement que d'habitude tandis que sa voix et ses manières exprimaient toujours la même cordialité.

— Rien de neuf sur Whisper ? questionnai-je, lorsque les salamalecs furent achevés.

— Je crois que je tiens une piste. (Son regard alla de l'horloge pendue au mur au téléphone placé sur son bureau.) J'attends un tuyau d'une minute à l'autre, asseyez-vous.

— Qui d'autre s'est barré ?

— Il n'y en a plus que deux dehors, Jerry Hooper et Tony Agosti. Nous avons repincé le reste. Jerry est l'homme à tout faire de Whisper et le Macaroni est aussi de sa bande. C'est le gonze qui a suriné Ike Bush le soir du combat.

— Vous en tenez d'autres de la bande ?

— Non. Nous n'en avons que trois en tout. Ces deux-là et Buck Wallace, le type que vous avez poivré. Il est à l'hôpital.

Le chef jeta un nouveau coup d'œil à l'horloge, puis consulta sa montre. Il était exactement deux heures. Il se tourna vers le téléphone. La sonnerie retentit. Il s'en saisit et dit :

— Noonan à l'appareil... Oui... oui... oui... très bien.

Il repoussa l'appareil et se mit à jouer un petit air sur la rangée de boutons de nacre qui décorait son bureau. La pièce s'emplit de flics.

— Ils sont à l'auberge de Cedar Hill, annonça-t-il. Bates, je vous prends avec votre équipe. Terry, prends par Broadway : tu attaqueras la bicoque par-

derrière. Ramassez les types de la Circulation en passant. Nous allons probablement avoir besoin de tout notre monde. Duffy, emmène tes hommes par Union Street et la vieille route de la mine. Mac Graw restera au Q.G. Raflez tous les renforts disponibles et envoyez-les-nous. Allons-y !

Il attrapa son chapeau et suivit ses hommes tout en me criant par-dessus l'épaule :

— Arrivez, mon vieux, c'est la curée.

Je le suivis jusqu'au garage de la police où les moteurs d'une demi-douzaine de bagnoles ronflaient déjà. Le chef prit place à côté de son chauffeur. Je m'assis derrière en compagnie de quatre détectives.

Pendant ce temps, des hommes s'empilaient dans les autres tacots. On sortait les mitrailleuses de leurs gaines et on distribuait des brassées de fusils et de pistolets ainsi que des paquets de cartouches.

La voiture du chef démarra la première, avec une secousse qui nous fit tous claquer des mandibules. On rata la porte du garage d'un cheveu et de peu deux piétons sur le trottoir. La bagnole bondit sur la chaussée en chassant dans le virage, manqua un camion d'aussi près que la porte et fonça dans King Street, sa sirène hurlant à tout casser.

Les voitures, prises de panique, s'évanouissaient à gauche et à droite sans aucune considération pour le code de la route. C'était boyautant.

Je me retournai, vis une deuxième voiture de police derrière nous et une troisième qui débouchait dans Broadway. Noonan, qui mâchonnait un cigare éteint, se pencha vers son chauffeur et grogna :

— Mets les gaz, Pat !

Pat fit une queue de poisson au roadster d'une bonne femme terrorisée, nous jeta entre un tram et la camionnette d'une blanchisseuse – un couloir si étroit que sans l'email impeccable de la carrosserie, on n'aurait jamais réussi à passer – et déclara :

— D'accord, mais les freins ne valent rien.

Sortis du centre, la circulation raréfiée ne nous gênait plus, mais la chaussée était en triste état. Le trajet dura une petite demi-heure, donnant à chacun l'occasion de se retrouver sur les genoux du voisin. Et pendant les dix dernières minutes, les cahots étaient tels que les commentaires de Pat sur l'état des freins nous étaient complètement sortis de l'esprit.

La bagnole s'arrêta finalement devant une barrière surmontée d'une enseigne lumineuse démantibulée qui avait annoncé *Cedar Hill Inn* avant de perdre ses ampoules.

L'auberge, à quelques mètres au-delà de la barrière, était une bicoque en bois, peinte d'un vert moisi et entourée de débris variés.

Nous descendîmes derrière Noonan. L'engin qui venait derrière nous émergea du dernier tournant de la route, ralentit et vint s'arrêter à côté du nôtre, déversant immédiatement sa cargaison d'hommes armés jusqu'aux dents.

Noonan donnait des ordres à droite et à gauche.

Un trio de flics fit le tour de chaque côté du bâtiment. Trois autres, dont l'un armé d'un fusil mitrailleur, se postèrent près de la barrière. Le reste se mit en marche à travers les boîtes de conserve, les bouteilles vides et les vieux journaux, vers la porte d'entrée.

Le détective à moustaches grises qui avait fait le trajet à côté de moi trimbalait une hache. Nous venions de grimper le perron.

Un jet de flammes accompagné d'une détonation jaillit sous l'appui d'une fenêtre.

Le détective à moustaches grises s'écroula sur son ustensile.

Tous les autres se taillèrent.

Je galopais à côté de Noonan. On se planqua dans le fossé en bordure de la route. Du côté de l'auberge. Il était assez profond et le talus assez haut pour qu'il fût presque possible de se tenir debout sans servir de cible.

Le chef était aux anges.

— On est vernis ! dit-il tout content. Il est là, bon Dieu ! Il est là !

— Ils ont tiré de sous la fenêtre, remarquai-je. Ce n'est pas une mauvaise combine.

— On va la leur foutre en l'air, répliqua-t-il avec entrain. On va mettre la bicoque en perce. Duffy doit être arrivé par l'autre route et Terry Shane ne doit pas être bien loin derrière. Hé ! Donner, cria-t-il à un homme qui guettait derrière un parpaing. Fais le tour et va dire à Duffy et à Shane de foncer dès qu'ils seront arrivés en tirant à volonté. Où est Kimble ?

Le guetteur fit un geste du pouce vers un arbre situé derrière lui. Du fossé où nous étions, on ne pouvait en voir que les branches.

— Dites-lui de mettre sa pétoire en batterie et de commencer l'arrosage, ordonna Noonan. Tir rasant dans la façade. Ça va rentrer là-dedans comme dans du beurre.

Le guetteur disparut.

Noonan s'agitait dans le fossé, risquant de temps en temps sa bougie au-dessus du talus pour jeter un coup d'œil aux alentours et faire des signaux à ses hommes. Il revint s'accroupir près de moi, me tendit un cigare et en alluma un pour lui.

— Ça va gazer, dit-il d'un ton satisfait. Whisper n'a pas une chance. Il est cuit.

La mitrailleuse installée près de l'arbre lâcha, à titre d'essai, une douzaine de pruneaux, par courtes rafales. Noonan ricana et lâcha un vaste rond de fumée. La mitrailleuse recommença à moudre, pour de bon cette fois, comme une chouette petite machine à tuer qu'elle était. Noonan expulsa un nouveau rond de fumée :

— Cette fois, ils auront leur compte ! dit-il.

J'acquiesçai. Appuyés contre le talus glaiseux, nous continuâmes à fumer pendant qu'un peu plus loin une seconde, puis une troisième mitrailleuse entraient en action. Un crépitement irrégulier de coups de fusils, de pistolets et de mitraillettes s'y joignit bientôt. Noonan hocha la tête d'un air approbateur

et remarqua :

— Cinq minutes de ce travail lui donneront une petite idée de l'enfer.

Lorsque les cinq minutes furent écoulées, je proposai d'aller jeter un coup d'œil à ce qui restait de l'objectif. Je le fis sortir du fond d'une bourrade et me glissai derrière lui.

La bicoque paraissait toujours aussi vide, mais un peu plus effondrée. On ne tirait plus de l'intérieur et les balles continuaient à l'assaisonner.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Noonan.

— S'il y a une cave, un rat a peut-être pu en réchapper.

— Oui, dit-il, mais on pourra finir le nettoyage sur place.

Il sortit un sifflet de sa poche et en tira un son assourdissant.

Puis il agita ses petits bras trapus et la fusillade commença à décroître. Nous attendîmes que l'ordre eût fait le tour de la baraque.

Puis on enfonça la porte. Le rez-de-chaussée était noyé sous une nappe de tord-boyaux dans laquelle on pataugeait jusqu'aux chevilles et qu'alimentaient encore les caisses de bouteilles et les fûts troués comme des écumoires qui s'empilaient à l'intérieur.

Étourdis par les fumées de l'alcool, on se trimbala partout jusqu'à ce qu'on eût découvert quatre macchabées. Il ne restait pas un survivant.

Les quatre types en question étaient des espèces de métèques en cottes d'ouvriers. Deux d'entre eux étaient littéralement en bouillie.

— Laissons-les ici et sortons, ordonna Noonan.

Il avait toujours son ton jovial, mais à la lueur d'une torche électrique, je vis que ses yeux trahissaient une trouille verte.

Je ressortis de là-dedans avec un vif soulagement, après m'être décidé à empocher une bouteille intacte étiquetée *Dewar*.

Un flic en kaki sauta de sa moto devant la porte.

— On vient de dévaliser la First National ! hurla-t-il.

Noonan se mit à jurer sauvagement.

— Il nous a baisés, le fumier ! Tout le monde en ville !

Ceux qui étaient venus avec Noonan exceptés, tous se précipitèrent vers les bagnoles. Deux d'entre eux emportaient le flic descendu.

Noonan me regarda du coin de l'œil.

— Blague à part, le coup est drôlement vache.

Je murmurai une réponse quelconque, haussai les épaules et m'approchai du tacot où le chauffeur attendait au volant. Je me mis à causer avec lui en tournant le dos à l'auberge. Noonan et ses limiers nous rejoignirent presque aussitôt.

La bagnole s'engagea dans le virage.

Au moment où l'auberge allait disparaître, j'aperçus une petite flamme qui vacillait dans l'encadrement de la porte.

CHAPITRE XVI

LA FIN DE JERRY

Il y avait foule devant la First National Bank. Nous nous y frayâmes un passage jusqu'à la porte où nous attendait Mac Graw, toujours renfrogné. — Ils étaient six, masqués, expliqua-t-il au chef tandis que nous entrions. Ils se sont amenés vers les deux heures et demie. Cinq se sont taillés avec le pognon. Le gardien de la banque en a descendu un. C'est Jerry Hooper. Il est là sur le banc, bien clamcé, et j'ai télégraphié partout en pensant qu'il ne serait peut-être pas trop tard. La dernière fois qu'on les a vus, leur bagnole, une Lincoln noire, tournait dans King Street.

Nous allâmes jeter un coup d'œil sur feu Jerry qui gisait sur un des bancs du hall, recouvert d'une étoffe brune. La balle était entrée sous l'omoplate gauche. Le gardien de la banque, un vieux birbe d'aspect inoffensif, nous raconta en bombant le torse :

— Au début, il n'y avait rien à faire. Ils sont entrés sans que personne s'aperçoive de rien. Et fallait voir comment qu'ils se grouillaient ! Ils faisaient les guichets les uns après les autres et raffaient le pognon. À ce moment-là y avait rien à faire. Mais j'me disais : "Très bien, mes petits gars, faites comme chez vous, mais attendez que vous soyez pour partir !"

« Et ça n'a pas manqué, vous pouvez y aller ! Quand ils sont ressortis, j'ai couru dessus et je leur ai lâché une bordée de ma vieille arquebuse. J'ai attrapé le type qui est là, juste comme il remontait dans la voiture. Et j'en aurais descendu d'autres si j'avais eu plus de cartouches. Mais c'est pas facile de...

Noonan interrompit le monologue du vieux en lui assenant dans le dos des tapes à lui faire cracher ses poumons et en répétant :

— Ça, c'est du boulot ! Ça, c'est du boulot !

Mac Graw recouvrit le visage du mort et grommela :

— Personne n'a reconnu personne, mais si Jerry en était, c'est un coup de *Whisper*, c'est certain.

Le chef inclina gaiement la tête et dit :

— Je te laisse débrouiller l'affaire, Mac. Puis il me demanda :

— Vous restez ici pour fureter un peu ou vous rentrez avec moi au *city-hall* ?

— Ni l'un ni l'autre, dis-je. J'ai un rendez-vous et je voudrais bien mettre des souliers secs.

La petite Marmon de Dinah Brand attendait devant mon hôtel. Je ne vis pas sa propriétaire. Je montai dans ma chambre et ne bouclai pas la porte. Je

venais d'ôter mon chapeau et mon veston lorsqu'elle entra sans frapper.

— Bon Dieu ! dit-elle, ça pue l'alcool à plein nez !

— C'est mes croquenots, dis-je. Noonan m'a fait patauger dans le rhum.

Elle alla jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit et s'assit sur le bord :

— En quel honneur ? demanda-t-elle.

— Il pensait trouver votre Max dans une bicoque appelée : *Cedar Hill Inn*.

Alors on s'est tous tapé la balade, on a tout foutu en l'air, rectifié trois ou quatre Macaronis, gaspillé des tonnes de liquide. Finalement on s'est taillés après avoir foutu le feu à la baraque.

— L'auberge de Cedar Hill ? Je croyais que c'était fermé depuis plus d'un an ?

— Ça en avait l'air, mais ça servait d'entrepôt.

— Mais vous n'avez pas trouvé Max ? demanda-t-elle.

— Non. Pendant qu'on était là-bas, il a pillé la First National Bank du vieil Elihu.

— J'ai vu ça, dit-elle ; je sortais de chez Bengren, le magasin qui est à deux pas de là. J'étais remontée à peine dans mon tacot que j'ai vu un grand type qui sortait à reculons de la banque, un sac d'une main et un automatique de l'autre, avec un foulard noir sur la figure.

— Max était avec eux ?

— Non. De toute façon, il ne se serait pas montré. Il aurait envoyé Jerry et les autres. Jerry était là. Malgré son foulard noir, je l'ai reconnu dès qu'il est descendu de l'auto. Ils avaient tous un foulard noir sur la figure. Ils sont ressortis à quatre de la banque en courant vers l'auto qui attendait le long du trottoir. Jerry et un autre type attendaient dans la bagnole. Quand les quatre autres ont appliqué, Jerry a sauté à leur rencontre. La pétarade a commencé et Jerry est dégringolé. Les autres ont sauté dans la bagnole et ont filé. Et mon fric, à propos ?

Je comptai dix billets de vingt dollars et une pièce d'argent. Elle abandonna la fenêtre pour venir les prendre.

— Ça, c'est pour avoir maintenu Dan pendant que vous emballiez Max, dit-elle lorsqu'elle eut rangé les billets dans son sac. Et maintenant, combien pour avoir dégoté les tuyaux sur le meurtre de Tim Noonan ?

— Il faudra attendre qu'il ait écopé, dis-je. Je ne peux pas savoir si le tuyau vaut quelque chose.

— Qu'est-ce que vous fichez de tout le fric que vous ne dépensez pas ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

Puis son visage s'éclaira :

— Vous savez où est Thaler en ce moment ?

— Non.

— Combien si je vous le dis ?

— Zéro.

— Je vous rencarde pour cent dollars.

— Je ne voudrais pas abuser de votre bon cœur.

— Pour cinquante ?

Je secouai la tête.

— Vingt-cinq.

— Je n'ai pas besoin de lui, dis-je. Je m'en contrefous. Pourquoi ne pas refilez votre came à Noonan ?

— Oui, et me brosser pour palper. La gnôle ne vous sert qu'à vous parfumer ou est-ce qu'il vous en reste une goutte à lamper ?

— Voilà une bouteille de soi-disant Dewar que j'ai raflée à Cedar Hill cet après-midi, et j'ai du King George dans ma valise. Qu'est-ce que vous préférez ?

Elle choisit le King George. Nous expédiâmes deux King George secs.

— Asseyez-vous et amusez-vous avec ça pendant que je me change, dis-je.

Quand je ressortis de la salle de bains, vingt minutes plus tard, je la trouvais assise devant le secrétaire, parcourant les pages d'un carnet qu'elle avait fauché dans la poche intérieure de la valise.

— Je parie que ce sont vos notes de frais pour d'autres affaires, dit-elle sans lever les yeux. Je veux être pendue si je comprends pourquoi vous êtes si radin avec moi. Regardez-moi ça, voilà une note de six cents dollars marquée : Rens. Il s'agit bien d'un règlement pour des tuyaux donnés ? Et en dessous, cent cinquante, marqués : Top. Et il y a un autre jour où vous avez dépensé près de mille dollars.

— Ça doit être des numéros de téléphone, dis-je en lui enlevant le carnet. Où vous a-t-on élevée ? Vous fouinez dans les bagages, maintenant ?

— J'ai été élevée dans un couvent, répondit-elle. Pendant tout le temps que j'y suis restée, j'ai eu le prix d'excellence chaque année. Je croyais que toutes les petites filles qui mettaient trop de sucre dans leur chocolat allaient en enfer pour gourmandise. À dix-huit ans, je ne savais même pas ce que c'était qu'un juron. La première fois que j'en ai entendu un, j'ai failli tourner de l'œil.

Elle cracha sur le tapis, se renversa sur son siège et posa ses pieds croisés sur mon pageot.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Je fis sauter ses pieds du lit.

— J'ai été élevé dans un bouge à matelots. Gardez vos molards pour vous ou je vous fous mon pied au cul.

— Buvons encore un coup avant. Dites voir, qu'est-ce que vous me donneriez pour savoir comment les types d'ici ont fait leur pelote dans la construction du nouveau *city-hall*, l'histoire qui était dans les papiers que j'ai vendus à Donald Willsson ?

— Aucun intérêt. Essayez autre chose.

— Qu'est-ce que vous diriez si je vous racontais comment la première Mme Lew Yard a été bouclée dans un asile de fous ?

— M'intéresse pas.

— Il y a quatre ans, King, le shérif, avait huit mille dollars de dettes. Aujourd'hui il possède un block des plus beaux immeubles commerciaux des

quartiers du centre. Je ne connais pas tous les détails, mais je pourrais vous indiquer la filière.

— Continuez, dis-je d'un ton encourageant.

— Pas la peine. Vous ne voulez rien acheter. Vous essayez seulement de récolter quelque chose pour rien. Votre scotch n'est pas mauvais. D'où vient-il ?

— Je l'ai amené de San Francisco.

— Pourquoi refusez-vous les tuyaux que je vous offre ? Vous pensez les avoir à meilleur compte ailleurs ?

— Des renseignements comme ceux-là ne peuvent plus me servir à grand-chose. Il faut que je fasse vite. Il me faut de la dynamite pour tout fiche en l'air.

Elle éclata de rire et se leva d'un bond. Ses grands yeux étincelaient.

— J'ai une carte de Lew Yard. Si on envoyait à Pete la bouteille de Dewar que vous avez raflée, avec la carte de Lew ? Vous ne croyez pas qu'il prendrait ça pour une déclaration de guerre ? S'il y avait un dépôt d'alcool à Cedar Hill, il appartenait sûrement à Pete. La bouteille et la carte de Lew pourraient lui faire croire que Noonan a bousillé la planque par ordre.

— Trop grossier, décidai-je après un instant de réflexion. Ça ne prendrait pas. De plus, au point où nous en sommes, j'aime mieux laisser Pete et Lew d'accord contre le chef.

Elle fit une moue.

— Vous vous croyez mariolle, mais vous n'êtes qu'une tête de cochon. Vous m'invitez à sortir ce soir ? J'ai un nouvel ensemble qui va leur en fiche plein la vue.

— Si vous voulez.

— Alors, venez me chercher vers huit heures.

Elle me tapota la joue d'une main chaude, dit :

« Bye bye ! » et sortit, au moment où le téléphone se mettait à sonner.

— Mon bonhomme et celui de Dick sont ensemble chez votre client, m'apprit Mickey Linehan. Le mien s'est décarcassé comme une fille qui fait le tapin à la chaîne, mais je ne sais pas ce que ça a donné. Rien de nouveau ?

Je répondis que non et m'étendis sur le lit pour tenir conseil avec moi-même le me demandais ce que donnerait l'attaque de Noonan sur Cedar Hill et celle de Whisper sur la First National Bank. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir entendre ce qui se mijotait chez le vieil Elihu entre lui, Pete le Finn et Lew Yard. Mais, comme c'était impossible et que je n'ai jamais rien eu d'un fakir, au bout d'une demi-heure, je renonçai à me torturer l'esprit pour faire un somme.

Lorsque je me réveillai, il était près de sept heures. Je me lavai, m'habillai, chargeai mes poches d'un automatique et d'une fiasque de whisky et partis retrouver Dinah.

CHAPITRE XVII

RENO

Elle m'introduisit dans son salon, se recula, pirouetta et me demanda comment je trouvais sa nouvelle robe. Je lui dis qu'elle me plaisait. Elle m'expliqua alors que la couleur en était bois de rose, que les bricoles qui pendaient sur les côtés étaient un machin dont j'ai oublié le nom et conclut :

— Alors vous trouvez réellement que ça me va bien ?

— Vous êtes toujours très chic, dis-je. Lew Yard et Pete le Finn ont fait une visite au vieil Elihu cet après-midi.

Elle me fit une grimace et dit :

— Vous vous fichez bien de ma robe. Qu'est-ce qu'ils allaient y faire ?

— Discuter le coup, je suppose.

Elle me lança un coup d'œil à travers ses cils baissés et demanda :

— Vous ne savez vraiment pas où est Max ?

Je le sus au même instant et je ne voyais aucune raison pour lui révéler que je ne l'avais pas toujours su.

— Chez Willsson, probablement, répondis-je. Mais ça ne m'intéressait pas assez pour que je me donne le mal de vérifier.

— Vous n'êtes pas fort. Il a assez de bonnes raisons pour ne pas nous blairer tous les deux. Suivez mon conseil et coffrez-le en vitesse si vous tenez à votre peau et à la mienne.

Je me mis à rigoler.

— Vous ne savez pas le pire. Ce n'est pas Max qui a descendu le frangin de Noonan. Tim n'a jamais dit Max. Il essayait de dire Mac Swain et la mort l'a interrompu.

Elle m'empoigna aux épaules et s'efforça de secouer mes quatre-vingt-cinq kilos. Elle était presque assez forte pour y parvenir.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-elle en me soufflant son haleine chaude dans la figure.

La sienne était aussi blanche que ses dents et sa pâleur faisait violemment ressortir le rouge plaqué sur ses lèvres et ses joues comme des étiquettes.

— Si vous lui avez fait cette entourloupette et que vous vous soyez servi de moi pour ça, il faut le tuer, tout de suite !

— Assez de jérémiades, dis-je. Vous êtes pas encore refroidie.

— Pas encore. Mais je connais Max mieux que vous. Je suis fixée sur ce qui peut arriver aux types qui lui font des vacheries. Ça sentirait déjà assez mauvais s'il nous avait à la bonne. Mais...

— Pas tant de salades, dis-je. J'en ai couillonné des douzaines et il ne

m'est jamais rien arrivé. Mettez votre chapeau et votre manteau et venez briffer. Ça ira mieux après.

— Vous êtes marteau ! Je ne sortirai jamais avec...

— Bouclez-la, fillette. S'il est aussi dangereux que ça, il nous aura ici aussi bien qu'ailleurs. Alors, à quoi bon vous en faire ?

— À quoi bon... Vous savez ce que vous allez faire ? Vous allez rester ici jusqu'à ce que Max soit retiré de la circulation. Tout ça, c'est votre faute, et il est juste que vous me protégiez. Je n'ai même plus Dan. Il est à l'hôpital.

— Impossible, dis-je. J'ai du boulot. Vous vous montez le bourrichon. Max a déjà probablement oublié votre existence. Prenez votre manteau et votre chapeau et allons dîner. Je crève de faim.

Elle me regarda sous le nez et parut découvrir dans mes yeux quelque chose d'horrible.

— Vous m'écœurez ! s'exclama-t-elle. Vous vous fichez pas mal de moi. Vous vous servez de moi comme vous avez fait des autres... en guise de dynamite. Moi qui vous faisais confiance !

— Comme dynamite, vous n'êtes pas mal, mais le reste c'est de la foutaise. La bonne humeur vous va mieux. Vous avez des traits lourds, et râler vous donne l'air d'une peste. En attendant, je la saute, poupée.

— Vous mangerez ici, décida-t-elle. Je ne sortirai cette nuit pour rien au monde.

Il fallut en passer par où elle voulait. Elle changea la robe bois de rose pour un tablier et fit l'inventaire du frigidaire. Il contenait des pommes de terre, de la laitue, de la soupe en conserve et la moitié d'un gâteau aux fruits. Je sortis, fis l'achat de deux biftecks, de petits pains, d'asperges et de tomates.

À mon retour, je la trouvai en train de mélanger du gin, du vermouth et du bitter d'orange dans un shaker. Elle n'avait pas épargné le liquide.

— Vous avez rien vu ? demanda-t-elle.

Je lui ris gentiment au nez et nous portâmes les cocktails dans la salle à manger où nous jouâmes à lever le coude pendant que le dîner mijotait. Les cocktails parurent la remonter considérablement. Quand on s'attabla, ses terreurs avaient presque entièrement disparu. Elle n'était pas un cordon bleu, mais on fit semblant.

Deux limonades-gin clôturèrent le festin.

Une subite envie de sortir la saisit. Ce n'était pas, déclarait-elle, ce sale petit con qui la forcerait à rester claustrée. Elle avait été régulière avec lui jusqu'au moment où il avait pris la mouche à propos de rien. Et si ses faits et gestes ne lui revenaient pas, il n'avait qu'à aller se faire voir. Quant à nous, nous allions aller à la *Flèche d'Argent*, où elle avait l'intention de m'emmener parce qu'elle avait promis à Reno de se montrer à sa soirée. Et, bon Dieu ! elle le ferait. Et celui qui pensait le contraire avait perdu la boussole.

— Et qu'est-ce que vous dites de ça ? conclut-elle.

— Qui est Reno ? questionnai-je pendant qu'elle serrait la ceinture de son tablier en croyant la dénouer.

— Reno Starkey. Il vous plaira. C'est un type très réglo. J'ai promis d'assister à sa petite fête et j'irai.

— En quel honneur ce pince-fesses ?

— Qu'est-ce que cette saleté de tablier peut bien avoir ? Il est sorti de taule cet après-midi.

— Tournez-vous et je vais vous déficeler. Qu'est-ce qu'il avait fait ? Mais tenez-vous donc tranquille !

— Forcé un coffre, il y a six ou sept mois, chez Turlock, le bijoutier. Ils étaient cinq : Reno, Put Collings, Blackie Whalen, Hank O'Marra et un petit type boiteux appelé Jambé-de-Laine. Lev Yard les couvrait jusqu'à la gauche, mais les flics de l'Association des joailliers ont réussi à les coincer la semaine dernière. Noonan a dû faire semblant de se démenner. Mais ça n'a aucune importance. Ils ont été relâchés sous caution cet après-midi, à cinq heures, et on n'en entendra plus jamais parler. Reno a l'habitude. Il a déjà été relâché trois fois sous caution pour des histoires du même genre. Vous préparez une dernière mixture pendant que j'enfile ma robe ?

La *Flèche d'Argent* se trouvait à mi-chemin entre Personville et Mock Lake.

— La botte n'est pas trop moche, me confia Dinah Brand tandis que nous roulions dans sa petite Marmon.

« Polly de Voto est bonne fille et sa camelote n'est pas mauvaise, sauf le bourbon. On dirait toujours qu'il a un petit goût de cadavre. Elle vous plaira. On peut faire tout ce qu'on veut chez elle, à condition de ne pas faire trop de boucan. Elle ne peut pas supporter ça. Nous y sommes. Vous voyez ces lumières bleues et rouges à travers les arbres ? »

L'auto sortit du bois devant l'établissement. C'était une imitation de château, en bordure de la route, abondamment illuminée.

— Comment ça, elle n'aime pas le boucan ? demandai-je, tandis qu'un chœur de pistolets automatiques faisait retentir les échos.

— Il y a du vilain, murmura-t-elle en arrêtant la voiture.

Deux hommes sortirent en courant de l'auberge, traînant une femme entre eux deux et disparurent dans l'obscurité.

Un troisième piqua un sprint par une porte latérale. Les coups de pétard claquaient toujours. Les jets de feu étaient invisibles. Un type sortit en trombe et se carapata derrière la maison. Un autre s'encadra dans une fenêtre du premier étage, un automatique noir à la main.

Dinah haletait.

D'une haie en bordure de la route, une brève lueur orange pointa vers le type à la fenêtre. Celui-ci riposta en direction de la haie. Il se pencha davantage, la haie demeura muette.

L'homme de la fenêtre passa une jambe par-dessus la barre d'appui, se courba, se laissa pendre à bout de bras et sauta.

Notre bagnole bondit en avant. Dinah se mordait la lèvre inférieure.

L'homme qui avait sauté se ramassait à quatre pattes. Dinah inclina sa tête

près de la mienne et cria :

— Reno !

L'homme sauta sur ses pieds et se tourna vers nous. En trois sauts, il avait rejoint la bagnole qui roulait à sa rencontre.

Reno était à peine accroché au marchepied que Dinah avait déjà mis les gaz. Je le ceinturai avec mes bras et faillis bien me disloquer une épaule en m'efforçant de le retenir. Il rendait l'opération d'autant plus crevante qu'il se penchait à l'extérieur pour canarder les types qui, de tous les côtés, faisaient un carton sur la voiture.

Le silence revint d'un seul coup. Nous étions hors de portée, de vue et de son de la *Flèche d'Argent*, nous éloignant à fond de train de Personville.

Reno se retourna et assura sa position. Je rentrai mes bras à l'intérieur et constatai que les articulations fonctionnaient encore. Dinah se concentrait à son volant.

— Merci, gosse, dit Reno. J'avais besoin d'un coup de main.

— C'est rien, répondit-elle. Alors c'est comme ça que tu organises des pince-fesses ?

— Y a des gars qu'on attendait pas qui se sont invités. Tu connais la route de Tannei, oui ? Prends-la, elle nous mettra sur Mountain Boulevard et on pourra rentrer en ville par là.

Elle fit un signe de tête, ralentit et demanda :

— Qui étaient les petits plaisantins ?

— Des gars qu'ont pas assez de jugeote pour me foutre la paix.

— Je les connais ? dit-elle trop distraitement, tout en faisant tourner la voiture dans un chemin plus étroit.

— T'occupe pas, gosse, dit Reno. Tâche plutôt de faire ronfler ta chignole !

Elle écrasa le champignon et l'allure de la Marmon s'augmenta d'une bonne vingtaine de kilomètres à l'heure. Ils eurent alors un sacré boulot, Dinah pour maintenir son engin sur la route, Reno pour ne pas y valdinguer.

Personne ne parla jusqu'à ce que la chaussée devînt moins cabossée.

— Alors, t'as balancé Whisper ?

— Hum...

— On m'a dit que tu l'avais donné.

— Ça m'aurait étonné. Qu'est-ce t'en penses ?

— Le vider, d'accord, mais te mettre avec un flic et l'affranchir sur toutes ses combines, c'est moche. Salement moche, si tu veux mon avis.

Il ne m'avait pas quitté des yeux pendant son laïus. C'était un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans, assez grand, large et épais, mais sans graisse. Il avait de grands yeux bruns inexpressifs et très écartés dans un visage long et chevalin. C'était une physionomie morne et lourde, mais en fin de compte plutôt plaisante. Je lui rendis son regard sans rien dire.

— Si c'est ça que tu penses, tu peux...

— Fais gaffe, grogna Reno.

Nous venions d'amorcer un virage. Une longue bagnole noire était arrêtée en travers de la route, la barrant complètement.

Les balles se mirent à siffler à nos oreilles. Reno et moi nous mîmes à riposter tandis que Dinah faisait faire de la voltige à sa petite Marmon.

D'un coup de volant elle fit grimper le talus aux roues gauches, vira brusquement vers la droite et, profitant du poids que nous faisions Reno et moi, elle réussit à faire complètement demi-tour juste au moment où les roues de gauche commençaient à quitter le sol et fila en tournant le dos à l'ennemi au moment précis où nos chargeurs étaient vides. Une flopée de bonshommes avaient brûlé une quantité de cartouches apparemment sans résultat.

Se retenant des coudes à la portière pendant qu'il glissait un nouveau chargeur dans son automatique, Reno déclara :

— Chouette boulot, gosse ! On peut dire que tu sais manier ton clou.

— Où va-t-on ? questionna Dinah.

— Loin d'abord... Suis la route. Va falloir réfléchir. On dirait bien qu'ils veulent nous empêcher de rentrer en ville. Tu feras bien de pas t'endormir.

Nous mîmes une vingtaine de kilomètres de plus entre Personville et nous. Nous dépassâmes quelques voitures, mais il semblait bien que nous n'étions pas poursuivis. Le tablier d'un petit pont frémit sous nos roues.

— Tourne à droite en haut de la côte, dit Reno.

La bagnole tourna et s'engagea dans un chemin de terre qui serpentait entre les arbres sur le flanc d'une colline rocailleuse. Sur ce terrain, quinze à l'heure était une performance. Après cinq minutes de cette reptation, Reno fit faire halte. Nous attendîmes une demi-heure dans l'obscurité sans rien voir ni entendre.

— Il y a une cabane vide à une borne plus bas, dit enfin Reno. On pourrait peut-être y camper, non ? Faut pas songer à revenir en ville cette nuit.

Dinah répondit qu'elle préférerait faire n'importe quoi plutôt que de rejouer les cibles vivantes. Je dis que j'étais d'accord, bien que j'eusse préféré essayer de rentrer en ville.

Nous suivîmes prudemment le chemin jusqu'à ce qu'une cabane en planches apparût dans le réseau des phares. Elle avait bigrement besoin d'une couche de peinture qu'on n'avait jamais dû lui donner.

— C'est là ? demanda Dinah à Reno.

— Oui. Restez ici pendant que je vais jeter un coup d'œil.

Il s'éloigna pour réapparaître bientôt dans la lumière de nos phares, devant la porte de la cabane. Il sortit des clés et manipula le cadenas, ouvrit la porte et entra. Puis il ressortit sur le pas de la porte et nous héla :

— Ça gaze ! Amenez-vous et faites comme chez vous.

Dinah coupa le moteur et descendit.

— Avez-vous une torche électrique dans la voiture ? demandai-je.

Elle répondit « oui », me la tendit et bâilla :

— Bon Dieu, je suis crevée ! J'espère qu'il y a à boire dans cette cambuse.

Je l'informai que j'avais une fiasque de whisky en poche. La nouvelle

parut la ravigoter.

La cabane ne comprenait qu'une seule pièce. Elle contenait un lit de camp garni de couvertures brunes, une table de jeu avec un paquet de cartes et des jetons de poker, un fourneau de fonte, quatre chaises, une lampe à pétrole, des assiettes, des pots et des casseroles. En outre, des conserves s'empilaient sur trois rayons et des seaux voisinaient dans un coin avec une brouette et un tas de petit bois.

Nous trouvâmes Reno en train d'allumer la lampe.

— Pas si mal ! observa-t-il. Je vais planquer la bagnole et on n'aura plus qu'à s'installer pour la nuit.

Dinah s'approcha du lit, examina les couvertures et déclara :

— Elles sont peut-être habitées, mais ça ne se voit pas. Et maintenant, buvons un coup.

Je dévissai le bouchon de ma fiasque et la lui tendis pendant que Reno sortait pour cacher la voiture. Lorsqu'elle eut fini, je sifflai à mon tour une bonne lampée.

Le ronflement de la Marmon s'atténuait. J'ouvris la porte pour regarder au-dehors. Vers le bas de la côte, des reflets de lumière dansaient entre les arbres. Lorsqu'ils eurent complètement disparu, je revins à l'intérieur et demandai à la fille :

— Vous êtes déjà rentrée chez vous à pinces ?

— Quoi ?

— Reno s'est taillé avec l'auto.

— Le salaud ! Encore heureux qu'il nous ait laissés dans un endroit avec un pageot.

— Pour ce qu'il vous servira !

— Comment ça !

— Comment ? Reno avait la clé de cette cabane. Je vous parie dix contre un que les zèbres qui lui courent après la connaissent.

— C'est pour ça qu'il nous a planqués ici. Nous sommes bons pour leur tenir le crachoir et les retarder.

Elle se releva avec lassitude, nous maudit, Reno, moi et tous les hommes depuis la création, et conclut :

— Puisque vous savez toujours tout, qu'est-ce qu'on va fiche maintenant ?

— On va chercher un petit coin confortable en plein air, pas trop loin d'ici, et attendre les événements.

— Alors, je prends les couvrantes.

— Prenez-en une, ça ne se remarquera pas, mais si vous en prenez plus, on se fera repérer.

— Ça me ferait mal ! grommela-t-elle.

Mais elle ne prit qu'une couverture.

Je soufflai la lampe, refermai la porte au cadenas, puis, avec l'aide de la torche électrique, me frayai un chemin dans le taillis.

Je découvris enfin, à flanc de colline, un repli de terrain d'où l'on

distinguaît la cabane assez distinctement en contrebas, à travers un écran de feuilles suffisant pour nous abriter si nous ne faisons pas de lumière.

J'étendis la couverture par terre et nous nous installâmes.

La fille s'appuya contre moi en se plaignant de l'humidité du sol, disant qu'elle pêtail de froid malgré son manteau de fourrure, qu'elle avait une crampe dans la jambe et voulait une cigarette.

Je la laissai s'expliquer une seconde fois avec ma gourde.

Elle me ficha la paix pendant dix minutes. Puis elle déclara :

— Moi, je m'enrhume. Si jamais quelqu'un s'amène, je serai en train d'éternuer et de tousser assez fort pour qu'on m'entende jusqu'à Personville.

— Une seule fois, pas plus, répliquai-je. Ensuite vous serez étranglée.

— Il y a une souris ou autre chose qui grouille sous la couverture.

— Probablement un serpent.

— Vous êtes marié ?

— Ne remettez pas ça.

— Alors vous l'êtes ?

— Non.

— Votre femme ne connaît pas son bonheur.

J'étais en train de chercher une réplique soignée à cette fine astuce, quand une lumière éloignée apparut sur la route. Elle disparut au moment où je disais à Dinah de se taire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un phare. Maintenant, je ne le vois plus. Nos visiteurs ont abandonné leur tacot et font le reste du chemin à pattes.

Un certain temps s'écoula. La fille, dont je sentais la joue chaude contre la mienne, frissonnait. Un bruit de pas nous parvint et nous aperçûmes confusément des silhouettes sombres qui se déplaçaient sur la route et entouraient la cabane.

Une lampe de poche résolut nos doutes en projetant sur la porte un disque lumineux.

— On va laisser sortir la poule, fit une grosse voix.

Il y eut un silence d'une demi-minute pendant qu'ils attendaient une réponse, puis la même voix reprit :

— Ça vient ?

De nouveau, le silence.

Les jappements d'un automatique, un son familier cette nuit-là, résonnèrent, et des chocs pressés retentirent sur les bois.

— Arrivez, soufflai-je à la fille. On va essayer de leur piquer leur voiture pendant qu'ils font joujou.

— Laissez-les tranquilles, répliqua-t-elle en me tirant par le bras, au moment où je me levais. J'ai ma ration pour cette nuit. On est très bien ici.

— Allons, insistai-je.

— Rien à faire, répondit-elle sans bouger.

Et pendant que nous discussions, l'occasion se perdit. Les types avaient

enfoncé la porte, trouvé la boîte vide et repartaient vers leur bagnole en appelant.

L'engin s'approcha, prit huit hommes à bord et descendit la colline sur les traces de Reno.

— On ferait aussi bien de rentrer, dis-je. Il y a peu de chances pour qu'ils reviennent cette nuit.

— J'espère qu'il reste encore du whisky dans votre gourde, dit-elle comme je l'aidais à se relever.

CHAPITRE XVIII

PAINTER STREET

Le stock de conserves de la cabane ne comportait rien de tentant pour le petit déjeuner. Nous nous contentâmes d'un café préparé avec l'eau croupie d'un seau de fer galvanisé.

Un quart d'heure de marche nous conduisit à une ferme où un jeune galopin ne se fit pas prier pour empocher quelques dollars et nous ramener en ville dans la Ford familiale. Il nous posa une foule de questions, mais ne récolta que des astuces vaseuses ou un parfait silence. La Ford nous laissa devant un petit restaurant de King Street où nous engloutîmes des tapées de crêpes de blé noir au bacon.

Un taxi nous déposa à la porte de chez Dinah, un peu avant neuf heures. Pour lui faire plaisir, je fouillai la maison de fond en comble sans trouver trace de visiteurs.

— Quand reviendras-tu ? me demanda-t-elle en me reconduisant à la porte.

— Je tâcherai de faire un saut avant minuit, même si ce n'est que pour quelques minutes. Où Lew Yard crèche-t-il ?

— 1622, Painter Street. C'est à cinq cents mètres d'ici et le 1622 est à quatre blocks en remontant la rue. Qu'est-ce que tu vas fabriquer là-bas ?

Et, avant que j'aie pu répondre, elle posa les deux mains sur mon bras et supplia :

— Tâche d'avoir Max, dis ? Il me flanque la trouille.

— Il se peut que je lui mette Noonan aux fesses un peu plus tard, répondis-je. Ça dépendra de la manière dont les choses vont tourner !

Elle me traita de sale mouton qui se foutait pas mal de ce qui pouvait lui arriver à elle pourvu que son sale boulot soit fait.

Je gagnai Painter Street. Le 1622 était une bâtisse de brique rouge avec un garage sous l'entrée.

Je trouvai Dick Foley à une rue de là, assis dans une Buick de louage. Je grimpai à côté de lui et demandai :

— Et alors ?

— Repéré à deux. Sorti à trois et demie, bureau de Willsson. Mickey. Cinq. Retourné chez lui. Très occupé. Attendu. Ressorti trois. Revenu sept. Encore rien.

Ce rapport télégraphique était destiné à m'informer qu'il avait pris Lew Yard en filature l'après-midi précédent à deux heures. Qu'il l'avait filé jusque chez Willsson où il était arrivé à trois heures trente et qu'il y avait rencontré Mickey, lequel y avait suivi Pete, qu'il avait ramené Yard chez lui à cinq

heures. Qu'il avait vu des gens entrer et sortir de la maison sans les suivre ; qu'il avait surveillé la maison jusqu'à trois heures du matin, qu'il avait remis ça à sept heures et que, depuis, il n'avait constaté aucun signe de vie.

— Il va falloir lâcher celui-là et en faire autant avec Willsson, l'informai-je. J'ai entendu dire que Thaler s'est planqué là-bas et je tiens à garder un œil sur lui jusqu'à ce que j'aie décidé si je l'emballerais ou non pour Noonan.

Dick fit un signe de la tête et mit le moulin en marche. Je descendis et retournai à mon hôtel.

J'y trouvai un télégramme du Vieux.

Envoyez par retour compte rendu affaire en cours, en précisant conditions dans lesquelles vous l'avez acceptée, avec rapport détaillé à ce jour.

Je fourrai le télégramme dans ma poche en espérant que les événements allaient se précipiter. Pour le moment, fournir au Vieux les tuyaux qu'il réclamait équivalait à l'envoi de ma démission.

Je passai un col propre et filai au *city-hall*.

— Hello ! dit Noonan en m'accueillant. Je comptais justement vous voir. J'ai essayé de vous joindre à votre hôtel, mais on m'a répondu que vous n'étiez pas rentré.

Ce matin-là il n'avait pas l'air en forme mais, pour une fois, il avait réellement l'air content de me voir.

Tandis que je m'asseyais, l'un de ses téléphones se mit à sonner. Il colla le récepteur contre son oreille en disant « oui ? », écouta un moment, ajouta : « Vous feriez bien d'y aller vous-même, Mac », et s'y reprit à deux fois avant de réussir à raccrocher. Il faisait un sale nez, mais sa voix était presque normale lorsqu'il me dit :

— Lew Yard a été descendu sur son perron en sortant de chez lui.

— Pas de détails ? questionnai-je tout en me maudissant pour avoir retiré Dick Foley de son poste une heure trop tôt.

C'était une vraie tuile.

Noonan, assis, secoua la tête en regardant ses genoux.

— Si nous allions jeter un coup d'œil sur le cadavre ? suggérai-je en me levant.

Il ne bougea pas.

— Non, dit-il d'un ton las, toujours prostré. À vrai dire ça ne me dit rien. Je ne sais si je tiendrais le coup. Cette boucherie me fout en l'air. Ça me démolit, ça me démolit les nerfs, je veux dire.

Je me rassis, m'interrogeai un instant sur son défaitisme et demandai :

— Qui l'a descendu, à votre avis ?

— Dieu sait, grogna-t-il ; tout le monde s'entre-tue. Où est-ce que ça va s'arrêter !

— Croyez-vous que ce soit Reno ?

Noonan sursauta, ébaucha un geste dans ma direction, se ravisa et répéta :

— Dieu sait !

Je l'attaquai sous un autre angle.

— Personne de descendu dans la bagarre de la *Flèche d'Argent* ?

— Trois seulement.

— Qui ?

— Deux types qui avaient été relâchés hier sous caution, Blackie Whalen, Put Collings et Dutch Jack Whal, une terreur.

— Pourquoi cette bagarre ?

— Oh ! un simple règlement de comptes, je suppose. Il paraîtrait que Put et Blackie, qui avaient été relaxés à cinq heures hier, arrosaient l'événement avec des copains et que la fête a mal tourné.

— Tous des hommes de Lew Yard ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Très bien, dis-je.

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

— Attendez ! cria-t-il. Ne filez donc pas comme ça. Je crois que c'étaient des hommes de Lew Yard.

Je repris mon siège. Noonan regardait le dessus de son bureau. Son visage était gris, mou et luisant comme de la pâte à modeler.

— Whisper est chez Willsson, dis-je.

Il redressa la tête. Ses yeux s'assombrirent. Puis sa bouche frémit, sa tête retomba. La lueur dans ses yeux s'éteignit.

— Je ne tiens plus le coup, dit-il. Cette boucherie me rend dingue. Je suis flambé.

— Assez pour abandonner l'idée de venger Tim si la paix en dépend ? insinuai-je.

— Oui.

— C'est ce qui a mis le feu aux poudres, lui rappelai-je. Si vous êtes disposé à laisser tomber, ça devrait suffire à arranger les choses.

Il se tourna vers moi avec le regard avide d'un cabot à qui on montre un os.

— Les autres doivent en avoir aussi leur claque, continuai-je. Exposez-leur votre point de vue. Réunissez-vous et faites la paix.

— Ils croiront que j'essaie encore de les posséder, objecta-t-il misérablement.

— Réunissez-vous chez Willsson. C'est là que campe Whisper. C'est vous qui risquez votre peau en y allant. Avez-vous les foies ?

Il fronça les sourcils.

— Vous viendrez avec moi ?

— Si vous y tenez.

— Merci, dit-il. Je... je crois que je vais tenter le coup.

CHAPITRE XIX

LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Tous les autres délégués à la conférence de la paix se trouvaient déjà réunis lorsque Noonan et moi arrivâmes ce soir-là, à neuf heures, chez Willsson.

Les salamalecs se réduisirent à quelques hochements de tête.

Pete le Finn était le seul que je n'eusse pas encore rencontré. Le bootlegger était un malabar d'une cinquantaine d'années, à l'ossature puissante et sans un poil sur le caillou. Il avait le front têtue et une mâchoire lourde aux muscles saillants.

Nous siégeons autour d'une table dans la bibliothèque de Willsson.

Le vieil Elihu présidait. Sous la lumière électrique ses cheveux ras luisaient comme de l'argent sur son crâne rond et rose. Ses yeux bleus, ronds, sous les sourcils blancs en broussaille, étaient agressifs et dominateurs. Sa bouche et son menton traçaient deux sillons parallèles.

À sa droite, Pete le Finn surveillait tout le monde d'un œil noir, fixe et luisant. Reno Starkey était assis à côté du bootlegger. Son faciès chevalin et basané était aussi inexpressif que son regard.

Max Thaler était renversé en arrière sur sa chaise à la gauche de Willsson, les jambes croisées dans un pantalon au pli impeccable. Une cigarette pendait au coin de ses lèvres minces et serrées.

Je venais après Thaler.

Elihu Willsson ouvrit la séance.

Il déclara que les choses ne pouvaient pas continuer du train où elles allaient. Nous étions tous des types sensés, raisonnables, avertis, qui savions bien qu'on ne faisait pas toujours ce qu'on voulait. Les compromis étaient parfois indispensables et chacun savait qu'un homme à la hauteur était parfois obligé d'accorder aux autres ce qu'ils voulaient. Et il se déclara certain que le désir de la plupart d'entre nous était d'arrêter ce massacre insensé. Il était convaincu que tout pouvait être examiné sans carotter et réglé en une heure de discussion sans transformer Personville en abattoir.

Son laïus était bien torché.

Lorsqu'il eut terminé, il y eut un moment de silence. Thaler regarda au-delà de moi, vers Noonan, comme s'il en attendait quelque chose. Nous imitâmes tous son exemple en nous tournant vers le chef.

Noonan piqua un soleil et déclara d'une voix étouffée :

— Whisper, je veux oublier que tu as descendu Tim. (Il se leva et tendit un battoir comme un bifteck en avant.) Serrons-nous la pince, dit-il.

Un sourire mauvais se dessina sur les lèvres minces de Thaler.

— Ton salaud de frangin s'est fait buter et il ne l'a pas volé, mais je n'y suis pour rien, murmura-t-il froidement.

Noonan devint violet.

— Une seconde, Noonan, dis-je à voix haute, nous faisons un mauvais départ. Si on veut arriver à quelque chose, il faut que tout le monde joue cartes sur table. Sinon ce sera encore pire. C'est Mac Swain qui a descendu Tim, vous le savez bien.

Il sursauta et se tourna vers moi, l'œil rond et la bouche béante. Il n'arrivait pas à comprendre le tour que je venais de lui jouer.

Je regardai les autres, en prenant l'air d'un vrai petit saint.

— Alors, c'est réglé comme ça, oui ? Maintenant tâchons de régler la suite.

Je m'adressai à Pete le Finn :

— Qu'est-ce que vous avez à dire sur l'accident arrivé hier à votre dépôt et à vos quatre hommes ?

— Un drôle d'accident, grommela-t-il de sa voix grave.

Je me mis en devoir d'expliquer :

— Noonan ne savait pas que vous utilisiez l'endroit. Il le croyait vide. Il n'est allé là-bas que pour faciliter une opération qui devait avoir lieu en ville. Vos hommes ont tiré et il a cru qu'il était réellement tombé sur la planque de Thaler. Quand il s'est aperçu qu'il avait fourré les pieds dans vos plates-bandes, il a perdu la boule et il a bousillé la baraque.

Thaler me surveillait, un petit sourire méchant aux lèvres et dans les yeux. Reno était solide comme un roc. Elihu Willsson s'était penché vers moi, l'œil aigu et méfiant. Quant à Noonan, je ne sais pas ce qu'il pouvait faire. Je n'avais pas le cœur de le regarder. J'étais bien parti si je jouais les bonnes cartes, sinon, j'étais mûr pour le grand voyage.

— Les hommes sont payés pour prendre des risques, dit Pete le Finn. Pour le reste, vingt-cinq sacs feront l'affaire.

Noonan se hâta d'acquiescer :

— D'accord, Pete, tu les auras.

Sa voix trahissait une telle pétasse que je dus me pincer les lèvres pour ne pas rigoler.

Je pouvais maintenant le reluquer tranquillement. Il était rétamé, ratatiné, prêt à n'importe quoi pour sauver sa graisse ou, du moins, essayer. Je me tournai vers lui.

Mais il évita mon regard. Il restait assis, sans regarder personne. Il n'avait plus qu'une idée : ne pas avoir l'air de s'attendre à être saigné par le troupeau de loups auquel je l'avais jeté en pâture.

Je continuai mon petit boulot en me tournant vers Willsson :

— Avez-vous l'intention de rouspéter pour la mise en l'air de votre banque ou êtes-vous content comme ça ?

Max Thaler me toucha le bras et suggéra :

— On saurait peut-être mieux qui a le droit de râler si vous commencez par nous rencarder.

Je ne demandais que ça.

— Noonan voulait vous avoir, mais il avait reçu ou s'attendait à recevoir de Yard et de Willsson le conseil de vous fiche la paix. Il a donc pensé que, s'il pouvait combiner le pillage de la banque et vous le mettre sur le dos, vos alliés vous laisseraient choir et lui donneraient carte blanche. Si j'ai bien compris, Yard avait le monopole de tous les coups qui se faisaient en ville. Vous marchiez donc sur ses plates-bandes tout en flibustant Willsson. Voilà ce que ça devait donner. Et on supposait que ça les foutrait suffisamment en rogne pour les décider à aider Noonan à vous ramasser.

« Reno et sa bande étaient en taule. Lew Yard tirait les ficelles, mais Reno ne se serait pas gêné pour doubler son patron. Il se croyait déjà assez fortiche pour balancer Lew et prendre sa place.

Je me tournai vers Reno :

— C'est bien ça ?

Il me regarda d'un air impassible et répondit :

— C'est ça même.

Je continuai :

— Noonan fait semblant d'apprendre qu'on vous signale à Cedar Hill et il emmène avec lui tous les flics dont il n'est pas sûr, en raflant même au passage les agents de la circulation postés dans Broadway pour que Reno trouve la voie libre. Mac Graw et les flics qui sont dans le coup laissent Reno et sa bande sortir de taule, faire le coup et rappliquer en taule. Un alibi aux petits oignons. Et, deux heures plus tard, on les relâche sous caution.

« Lew Yard a dû piger la combine. La nuit dernière, il a envoyé Jack Whal et quelques types de sa bande à la *Flèche d'Argent* pour apprendre à Reno et à ses copains à ne plus jouer les affranchis. Mais Reno s'est taillé et il est rentré en ville. Lui ou Yard devait y passer. Il a réglé ça en allant attendre Lew ce matin à la sortie de chez lui, avec un flingue. Et Reno a dû être le plus mariole, car je remarque qu'il occupe en ce moment la chaise où Lew Yard aurait posé ses fesses si on ne lui avait pas fait passer le goût du pain. »

Ils restaient tous bien tranquilles sur leurs chaises, comme s'ils avaient fait un concours. Personne ne pouvait plus compter sur aucun de ses voisins. Ce n'était surtout pas le moment de faire des gestes inconsidérés.

Si ce que je venais de dire avait fait à Reno une impression quelconque, il n'en montra rien.

— Tu crois pas que t'en oublies ? murmura doucement Whisper.

— Tu veux parler de Jerry ? (Je restais toujours le joyeux plaisantin.) J'allais y revenir. Je ne sais pas s'il s'est barré de la taule, quand on vous en a tirés pour se faire repincer plus tard, ni s'il y est resté et pourquoi. Et je ne sais pas non plus jusqu'à quel point il a marché dans le coup sur la banque. En tout cas, il était sur les lieux, on l'a descendu et laissé devant la banque parce que c'était ton bras droit et que son cadavre te ferait épingler à tous les coups. Ils

l'ont gardé dans le tacot jusqu'au moment de filer. Alors on l'a vidé et descendu par-derrière. Il faisait face à la banque et tournait le dos à la bagnole, quand il a reçu son compte.

Thaler regarda Reno et murmura :

— Alors ?

Reno fixa sur Thaler un œil morne et répliqua avec calme :

— Alors quoi ?

Thaler se leva, déclara :

— Je n'en suis plus, et s'avança vers la porte.

Pete le Finn se dressa et, ses grandes mains osseuses plaquées sur la table, articula d'une voix caverneuse :

— Whisper !

Whisper s'arrêta et se retourna vers lui.

— Écoutez-moi bien, toi, Whisper, et vous autres du même coup. J'en ai soupé de vos fusillades. Fourrez-vous tous bien dans le ciboulot que si vous n'êtes pas foutus de comprendre où est votre intérêt, moi j' vais vous l'expliquer. Toutes ces bagarres ne valent rien pour le turbin. J'en ai ma claque. Et si vous n'y allez pas piano, je vous apprendrai à mettre la pédale.

« J'ai une bonne équipe de petits gars avec des flingues et qui connaissent le mode d'emploi. J'ai besoin d'eux dans mon biseness. Si vous me forcez à les faire marcher, ils marcheront. Vous voulez faire joujou avec la poudre et la dynamite, je vous donnerai des cours du soir. Si vous aimez la bagarre vous l'aurez. Faites bien gaffe à ce que je vous ai dit. C'est tout. »

Pete le Finn se rassit.

Thaler eut un instant de flottement, puis il sortit sans faire de commentaires.

Dès son départ, les autres se mirent à trépigner. Personne ne se souciait de laisser au voisin le temps de rassembler un arsenal dans les environs.

En quelques minutes, nous eûmes, Elihu Willsson et moi, la bibliothèque à nous tout seuls.

Nous nous assîmes en nous dévisageant :

— Ça vous dirait d'être nommé chef de la police ? demanda-t-il.

— Zéro. Je fais déjà un mauvais garçon de courses.

— Je ne veux pas dire avec cette bande, mais une fois que nous serons débarrassés d'eux.

— Pour en avoir une autre du même acabit sur les bras ?

— Espèce de pignouf ! Ça vous écorcherait la langue d'être un peu plus poli avec un vieux type en âge d'être votre père ?

— Qui m'insulte et se planque derrière son gâtisme.

La fureur fit saillir une veine bleue sur son front. Puis il se mit à rigoler.

— Vous êtes grossier comme une porte de prison, dit-il, mais je ne peux pas vous accuser de n'avoir pas fait votre boulot.

— On peut dire que vous m'avez donné un sacré coup de main.

— Auriez-vous besoin d'une nourrice ? Je vous ai donné l'argent et carte

blanche. C'est ce que vous m'aviez demandé. Qu'est-ce qu'il vous fallait de plus ?

— Vieux pirate ! dis-je. Il a fallu que je vous fasse chanter pour l'obtenir et vous n'avez pas arrêté de me tirer dans les pattes jusqu'à maintenant où vous réalisez qu'ils ne pensent plus qu'à s'étriper. Et maintenant vous parlez de services rendus !

— Vieux pirate ? répéta-t-il. Fiston, si je n'avais pas été un pirate, je turbinerais encore à la petite semaine pour l'Anaconda et il n'y aurait pas de Personville Mining Corporation. Vous m'avez l'air vous-même d'un bougre d'enfant de chœur ! On me tenait, fiston, et serré. Il y avait des choses qui ne me plaisaient pas et d'autres bien pires que je n'ai sues que ce soir, mais on me tenait et il fallait que j'attende mon heure. Bon sang ! depuis que ce Thaler est ici je n'ai été qu'un prisonnier dans ma propre bicoque, un foutu otage dans son genre.

— Le coup est vache. Et maintenant, demandai-je, avec qui êtes-vous ? Marchez-vous avec moi ?

— Si vous enlevez le morceau.

— Je donnerais cher pour vous voir pincé avec le reste de la bande, déclarai-je en me levant.

— Je vous comprends, mais n'y comptez pas !

Il me lança un clin d'œil jovial et déclara :

— C'est moi qui vous finance. Ça doit suffire à montrer que mes intentions sont pures. Ne soyez pas trop dur pour moi, fiston, je suis déjà un peu...

— Allez vous faire foutre ! répondis-je en sortant de la pièce.

CHAPITRE XX

LE LAUDANUM

Dick Foley attendait au coin de la rue dans le tacot qu'il avait loué. Je me fis conduire par lui jusqu'à proximité de chez Dinah Brand et fis le reste du chemin à pied.

— Tu as l'air vanné, dit-elle après m'avoir fait entrer. Beaucoup de boulot ?

— J'ai assisté à une conférence de la paix d'où devraient sortir au moins une douzaine d'assassinats.

Le téléphone se mit à sonner. Elle alla répondre et m'appela.

C'était la voix de Reno Starkey :

— J'ai pensé que ça vous intéresserait d'apprendre que Noonan a été transformé en écumoire en sortant de sa bagnole devant chez lui. On peut dire qu'il a eu son compte. Ils lui ont collé au moins trois douzaines de pruneaux dans le tiroir.

— Merci.

Les grands yeux bleus de Dinah se firent interrogateurs.

— Premier fruit des négociations de paix, annonçai-je. C'est Whisper Thaler qui l'a cueilli. Où est le gin ?

— C'était Reno, n'est-ce pas ?

— Ouais. Il pensait que ça m'intéresserait de savoir que la police de Poisonville n'a plus de chef.

— Tu veux dire que...

— Que Noonan vient de passer l'arme à gauche, d'après Reno. Tu n'as pas de gin ou tu tiens à ce que je te le réclame dix fois ?

— Tu sais où il est. C'est encore un de tes tours de cochon !

Je passai dans la cuisine, ouvris la glacière et attaquai la glace avec un pic à glace composé d'une lame aiguë longue d'une douzaine de centimètres et d'un manche cylindrique blanc et bleu. La fille était venue se poster dans le cadre de la porte et posait des questions. Je les laissai sans réponse le temps d'emplir deux verres de glace, de jus de citron, de gin et d'eau de Seltz.

— Qu'est-ce que tu as bien pu fabriquer ? répéta-t-elle pendant que nous transportions nos verres dans la salle à manger. Tu fais une vraie tête d'enterrement.

— Cette saleté de patelin commence à me cavalier. Si je ne file pas bientôt, je vais devenir aussi sanguinaire que les indigènes. Faisons le bilan depuis mon arrivée : une douzaine et demie d'assassinats ! Donald Willsson, Ike Bush, les quatre Macaronis et le flic de Cedar Hill ; Jerry ; Lew Yard ; Dutch

Jack, Blackie Whalen et Put Collings à la *Flèche d'Argent* ; Big Nick, le flic que j'ai descendu ; le gamin blond que Whisper a buté ici ; Yakima Shorty, le visiteur du vieil Elihu, et maintenant Noonan. Ça en fait seize en moins d'une semaine et ça ne fait que commencer.

— Ne fais pas cette gueule-là, dit-elle sèchement en fronçant les sourcils.

Je me mis à rire et continuai :

— J'ai déjà combiné un ou deux meurtres quand le... besoin s'en faisait sentir. Mais c'est la première fois que ça me porte à la tête. Quelle saleté de patelin ! Pas moyen de faire du boulot ici. Je me suis gouré dès le début. Quand le vieil Elihu m'a lâché, il ne me restait plus qu'à lancer les types les uns contre les autres. Il fallait que je me démerde au mieux. Je n'y suis pour rien si la seule solution était de déclencher cette kyrielle d'assassinats ! Si le vieil Elihu se dégonflait, il n'y avait pas d'autre combine possible.

— Eh bien ! si tu n'y es pour rien, inutile de faire toutes ces salades. Bois plutôt ton verre.

J'en bus la moitié et éprouvai un vif désir de continuer mon laïus.

— Si on joue avec le sang, ça finit toujours par vous attraper. Ou ça vous rend cinglé ou ça vous fout en l'air. Noonan s'est trouvé dans ce dernier cas. Après l'assassinat de Yard il a eu les grelots. Il était prêt à tout pour faire la paix. Je l'ai coulé en lui conseillant d'organiser une réunion pour arranger les choses et régler la situation avec les autres survivants.

« La séance en question a eu lieu chez Willsson cette nuit. Charmante soirée ! Sous prétexte de dissiper tous les malentendus, j'ai mis littéralement Noonan à poil pour les lancer tous contre lui... Contre lui et Reno. Là-dessus, ça a été fini. Whisper a annoncé qu'il se retirait et Pete a vidé son sac. Il leur a déclaré que leurs bagarres lui foutaient ses combines en l'air et qu'il lancerait ses bootleggers contre le premier qui bougerait. Ça n'a pas eu l'air de faire grand effet à Whisper ni à Reno.

— Tu penses ! dit Dinah. Qu'est-ce que tu as fait à Noonan ? Je veux dire comment les as-tu fichus à poil, lui et Reno ?

— J'ai dit aux autres qu'il avait toujours su que c'était Mac Swain qui avait tué Tim. C'est d'ailleurs le seul bobard que je leur aie servi. Après ça, je leur ai expliqué que l'attaque de la banque avait été montée par Reno et le chef et que Jerry avait été emmené et descendu sur les lieux pour mettre Whisper dans le bain. Je savais que c'était ce qui avait dû arriver si tu avais bien vu Jerry descendre de l'auto, s'avancer vers la banque et tomber à ce moment-là. Il avait été touché dans le dos. Avec ça, Mac Graw prétendait que lorsqu'il avait aperçu la bagnole des bandits pour la dernière fois, elle tournait dans King Street. Autrement dit, les types retournaient à la taule du *city-hall* pour leur alibi.

— Mais je croyais que le gardien de la banque prétendait avoir tué Jerry ? C'était dans les canards.

— Il a dit n'importe quoi et il a cru que c'était arrivé. Il a dû vider son chargeur les yeux fermés et il s'est figuré qu'il avait tout massacré. Tu as bien

vu Jerry tomber ?

— Oui. Il était bien tourné vers la banque, mais il y avait trop de pagaïe pour y comprendre quelque chose. Il y avait un tas de types qui tiraient et...

— Oui. Ils ont bien combiné tout ça. J'ai aussi révélé que Reno avait supprimé Lew Yard. Ce Reno est un dur, n'est-ce pas ? Noonan s'est dégonflé, mais ils n'ont rien tiré de Reno qu'un : « Et alors ? » Tout s'est d'ailleurs très bien passé, entre gens du monde. Ils étaient deux contre deux. Pete et Whisper contre Noonan et Reno. Mais aucun ne pouvait compter sur son allié pour le soutenir s'il voulait faire du grabuge et, avant la fin de la séance, tout était déjà à l'eau. Noonan n'était plus dans le coup et Reno et Whisper étaient l'un contre l'autre avec Pete contre les deux réunis. Et pendant qu'ils étaient tous là, prêts à se bouffer le nez, moi, je continuais à souffler la mort et la destruction.

« Whisper s'est barré le premier et, si je comprends bien, il a eu le temps de réunir quelques tueurs devant la maison du chef avant son retour. Si Pete le Finn a parlé sérieusement, et il en avait bien l'air, il va essayer d'avoir la peau de Whisper. Comme Reno est dans le bain tout autant que Noonan pour la mort de Jerry, Whisper devrait lui sauter dessus. Mais Reno va essayer d'avoir Whisper d'abord et ça va donner une chance à Pete. De plus, Reno va probablement avoir sur les bras tous les types de l'ancienne bande de Lew Yard qui ne veulent pas de lui comme chef. Et tout ça va faire un joli gâchis. »

Dinah Brand étendit le bras par-dessus la table et se mit à me caresser la main. Elle avait le regard trouble.

— Ce n'est pas ta faute, mon chou, assura-t-elle. Tu as dit toi-même qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Vide ton verre et nous allons en boire un autre.

— Il y avait un tas d'autres solutions, au contraire, affirmai-je pour la contredire.

« Le vieil Elihu ne s'est défilé la première fois simplement que parce que ces types le tenaient trop bien pour qu'il puisse risquer de les lâcher sans être sûr d'avoir leur peau. Comme il ne voyait pas comment je pourrais m'en tirer, il s'est mis de leur côté. Ce n'est pas tout à fait une canaille dans leur genre et, de plus, il s' imagine que la ville est sa propriété privée et il n'aime guère la manière dont ils la lui ont piquée.

« J'aurais pu aller le voir cet après-midi et lui montrer que je les tenais. Il m'aurait probablement écouté ; il aurait changé de bord. Il m'aurait alors fourni l'aide nécessaire pour liquider l'affaire d'une manière légale. J'aurais pu faire ça. Mais il était plus facile de tous les rectifier, plus facile et plus sûr en même temps et, maintenant que je me suis fait à cette idée, plus satisfaisant. Je ne sais pas comment je vais m'arranger avec l'agence. Si le Vieux découvre ce que j'ai fait, il me fera mourir à petit feu. Saleté de patelin ! Poisonville la bien-nommée ! Elle m'a empoisonné.

« Tiens, ce soir, pendant que j'étais assis à la table de Willsson, j'ai joué avec eux comme un chat avec les souris, et il est certain que j'en tirais le même plaisir. Quand je regardais Noonan, je savais qu'il n'avait pas une

chance sur mille de passer la nuit vivant à cause du tour que je lui avais joué et je me sentais tout chaud et tout joyeux, j'avais envie de me marrer. Je ne me reconnais plus. Je suis plutôt coriace avec un petit fond de sentiment, et depuis vingt ans que je suis dans le métier, je peux regarder n'importe quel assassinat sans y voir autre chose que le bifteck quotidien. Mais le plaisir de combiner des hécatombes, ça n'est pas naturel. C'est ce patelin qui me fait cet effet-là. »

Elle eut un sourire trop doux et parla avec une indulgence affectée :

— Comme tu exagères, mon chou ! Ils ne l'ont pas volé. Mais ne prends pas cet air-là ; tu me colles la chair de poule.

Je ricanai, ramassai les deux verres et retournai chercher du gin à la cuisine. Lorsque je revins, elle me regarda d'un air anxieux, les sourcils froncés.

— Pourquoi ramènes-tu le pic à glace par ici, maintenant ?

— Pour te montrer comment fonctionne ma cervelle. Il y a deux jours, si je l'avais seulement remarqué, j'y aurais tout juste vu un bon outil à casser la glace. Aujourd'hui... (je fis glisser un doigt le long des quinze centimètres d'acier jusqu'à l'extrémité aiguë)... une jolie épingle à planter dans la cravate d'un bonhomme ! Voilà comment je tourne, parole. Je ne peux même pas voir un briquet sans penser à le remplir de dynamite pour liquider un type qui ne vous reviendrait pas. Dans le ruisseau en face de chez toi, j'ai aperçu un bout de fil de cuivre. Mince, souple, facile à tordre et juste assez long pour qu'on puisse le passer autour du cou d'un type avec deux bouts qui dépasseraient pour serrer. J'ai eu un mal de chien à m'empêcher de le ramasser et de le fourrer dans ma poche, juste en cas...

— Tu es cinglé !

— Je sais. C'est justement ce que je suis en train de t'expliquer. Je me transforme en buveur de sang !

— Oui, eh bien ! Ça ne me plaît pas beaucoup ! Va reporter ça dans la cuisine, assieds-toi et ne fais pas l'idiot.

J'obéis aux deux premiers tiers de son admonestation.

— Tu es simplement au bout de ton rouleau, gronda-t-elle. Tu en as trop vu ces derniers jours. Continue comme ça et tu deviendras vraiment gaga, bon pour l'asile.

J'étendis une main, les doigts dépliés. Elle ne tremblait pas.

— Ça ne signifie rien, dit-elle en la regardant. Ça se passe à l'intérieur. Pourquoi ne files tu pas te mettre au vert un joui ou deux ? Au point où tu as amené les choses, elles n'ont plus besoin de personne. Allons faire un tour à Salt Lake. Ça te fera du bien.

— Pas possible, fillette. Il faut que quelqu'un reste ici pour compter les macchabées. D'autre part, toute la tactique actuelle est basée sur les répercussions des événements sur les gens. Si nous partions, tout serait changé, il est probable qu'il faudrait remettre ça depuis le début.

— Personne n'aurait besoin de savoir que tu es parti, et moi, je n'ai rien à

voir dans tout ça.

— Depuis quand ?

Elle se pencha en avant, fit des petits yeux et me demanda :

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Rien, je me demande simplement comment tu es tout d'un coup devenue une simple spectatrice. Tu as oublié que Donald Willsson a été descendu à cause de toi et que ce meurtre a tout déclenché ? Et tu as sans doute oublié que c'est le tuyau que tu m'as donné sur Whisper qui a empêché l'affaire de me claquer dans la main ?

— Tu sais aussi bien que moi que rien de tout ça n'est ma faute ! riposta-t-elle avec indignation. Et de toute façon, c'est passé. Tu n'en parles que parce que tu es en rogne et que tu me cherches des crosses.

— Tu ne disais pas ça la nuit dernière quand tu avais une trouille bleue d'être butée par Whisper.

— Vas-tu cesser de parler de meurtre ?

— Le jeune Albury m'a dit une fois que Bill Quint avait menacé de te faire ton affaire, dis-je.

— Ferme-la !

— On dirait que tu as le chic pour donner des idées de meurtre à tes petits copains. Albury attend de passer en jugement pour avoir tué Willsson. La seule idée de Whisper te fout les jetons, moi-même je n'y ai pas coupé. Regarde-moi. Et je me suis toujours dit que Dan Rolff essaierait de t'avoir un de ces jours.

— Dan ? Tu es marteau ! Penses-tu, je...

— Oui. Il était tubard au dernier degré, vidé, fini et tu l'as ramassé. Tu lui as donné un toit et tout le laudanum qu'il veut. Tu lui fais faire tes courses et tu le gifles devant tout le monde. Il t'a dans la peau et un de ces jours tu te réveilleras avec la gorge ouverte.

Elle frissonna, se leva et dit en riant :

— J'espère que tu entraves quelque chose à toutes tes histoires. Moi, je n'y pige rien.

Elle disparut dans la cuisine, emportant nos verres vides. J'allumai une cigarette en me demandant ce qui m'avait pris et si je me transformais en extralucide.

— Si tu ne veux pas aller te mettre au vert, la meilleure chose à faire pour toi, dit la fille en reparaisant avec deux verres pleins, est de te saouler à mort et de tout oublier pendant quelques heures. Je t'ai mis une double dose de gin dans ton verre. Tu en as besoin.

— Moi, je n'ai rien, dis-je en me demandant pourquoi je racontais ça, mais en y prenant un certain plaisir. C'est toi... Toutes les fois que je parle de tuer, tu me tombes dessus. C'est bien ça les femmes ! Vous croyez que, si on n'en parle pas, aucun de tous ces types que démange l'idée de vous supprimer ne le fera. C'est idiot ! Rien de ce que nous pourrions dire ou non n'empêchera Whisper, par exemple, de...

— Oh ! assez, je t'en prie ! Assez ! C'est vrai, je suis idiot. J'ai peur de parler de ça. J'ai peur de lui. Je... Oh ! Pourquoi ne l'as-tu pas tué quand je te l'ai demandé ?

— Je regrette, dis-je avec sincérité.

— Crois-tu qu'il...

— Je ne sais pas, lui dis-je, mais je crois que tu as raison. Inutile de parler de tout ça. La meilleure chose à faire est de siroter, quoique le gin soit plutôt faiblard.

— C'est toi ; pas le gin. Veux-tu te taper quelque chose de vraiment costaud ?

— Cette nuit, je boirais de la dynamite.

— C'est à peu près ce que je vais te donner, me promit-elle.

Je l'entendis manipuler des bouteilles dans la cuisine et elle en revint avec un verre paraissant contenir la même mixture que celle que nous venions d'avaler. Je reniflai et dis :

— Le laudanum de Dan, hein ? Il est toujours à l'hôpital ?

— Oui. Je crois qu'il a une fracture du crâne. Tiens, voilà de quoi partir au pays des songes, mon chou, si c'est bien ça que tu veux.

J'avalai le gin drogué. Je me sentis aussitôt beaucoup mieux. Le temps passa à boire et à bavarder et nous emporta dans un monde rose et chaleureux où régnaient l'amitié et la paix sur la terre. Dinah se contentait de gin. Je m'y remis un moment, puis je revins au mélange gin laudanum.

Là-dessus, pendant un certain temps, je m'amusai à un petit jeu qui consistait à garder les yeux ouverts, comme si j'y voyais alors que je ne biglais plus rien du tout. Quand je devins incapable de la bluffer plus longtemps, j'abandonnai.

La dernière chose dont je me souvins fut le geste de Dinah m'aidant à m'allonger sur le divan du salon.

CHAPITRE XXI

LE DIX-SEPTIÈME MEURTRE

Je rêvais que j'étais sur un banc, à Baltimore, en face des fontaines cascadantes de Haarlem Park, près d'une femme voilée. J'y étais venu avec elle. C'était une personne que je connaissais bien. Mais j'avais tout à coup oublié qui elle était et je ne pouvais distinguer son visage derrière son long voile noir.

Il me vint à l'idée que si je lui parlais, elle serait forcée de me répondre et que je reconnaîtrais alors sa voix. Mais j'étais très perplexe et ne trouvais rien à dire. Finalement je lui demandai si elle connaissait un homme appelé Carroll T. Harris. Elle me répondit, mais le grondement des fontaines jaillissantes m'empêcha de distinguer ses paroles.

Des voitures de pompiers débouchèrent dans Edmonton Avenue. Elle me quitta pour courir après. En courant, elle criait : « Au feu ! au feu ! » Je reconnus sa voix et qui elle était. C'était quelqu'un qui jouait un rôle très important dans ma vie. Je la poursuivis, mais il était trop tard. Elle et les pompes avaient disparu.

Je me mis à arpenter des rues à sa recherche, la moitié des rues des États-Unis. Gay Street et Mount Royal Avenue à Baltimore ; Colfax Avenue, à Denver ; Aetna Road et Saint-Clair Avenue à Cleveland ; Mac Kinney Avenue à Dallas, Lamartine Street, Cornell et Amory Streets à Boston ; Berry Boulevard à Louisville ; Lexington Avenue à New York ; pour finir par Victoria Street à Jacksonville, où je l'entendis à nouveau sans réussir à la voir.

Je repris ma chasse le long des rues en écoutant sa voix. Elle criait un nom. Ce n'était pas le mien. C'était un nom inconnu. Mais j'avais beau courir le plus vite possible et essayer toutes les directions, impossible de me rapprocher de sa voix. J'en étais toujours aussi éloigné tandis que je la poursuivais devant le Federal Building d'El Paso et dans le Grand Circus Park de Détroit. Puis la voix se tut.

Las et découragé, j'entrai dans le hall de l'hôtel situé devant la gare de Rocky Mount pour m'y reposer. J'y étais assis lorsqu'un train entra en gare. Elle en descendit et pénétra à son tour dans l'hôtel.

Elle s'approcha de moi, se pencha et m'embrassa. J'étais très gêné, car tout le monde s'était réuni autour de nous et nous regardait en riant.

Ce rêve finissait là.

Je rêvai ensuite que je me trouvais dans une ville étrangère, à la poursuite d'un homme que je haïssais. Je tenais dans ma poche un couteau ouvert pour le tuer dès que je le rencontrerais. C'était un dimanche matin. Les cloches

sonnaient, la foule emplissait les rues, allant à l'église et en revenant. Je marchais presque autant que dans mon premier rêve, mais, cette fois, sans quitter la ville inconnue.

Alors l'homme que je cherchais me cria quelque chose et je l'aperçus. C'était un petit homme brun coiffé d'un immense sombrero. Debout sur les marches d'un haut bâtiment à l'extrémité d'une vaste place, il me narguait. Entre nous deux, la place était noire de gens serrés les uns contre les autres.

La main sur le couteau ouvert dans ma poche, je me ruai vers le petit homme brun en courant sur les têtes et les épaules des gens qui nous séparaient. Mais les têtes et les épaules formaient une surface inégale sur laquelle je glissais et trébuchais souvent. Debout sur les marches, le petit homme continuait à rire. J'étais sur le point de l'atteindre quand il disparut en courant dans le bâtiment. Je le pourchassais dans les spires d'un escalier interminable sans réussir à gagner un centimètre sur lui. Nous atteignîmes le toit. Il courut droit au parapet et, juste au moment où ma main le touchait, il sauta.

Son épaule me glissa sous les doigts. Ma main fit tomber son sombrero et se referma sur son crâne. Il avait une tête ronde de la taille d'un gros œuf. Mes doigts en se refermant l'enserraient tout entière. Étreignant sa tête d'une main, de l'autre j'essayais de sortir le couteau de ma poche, lorsque je me rendis compte que j'avais quitté le toit avec lui...

Et nous nous mîmes à tomber, vertigineusement, vers les millions de faces qui se levaient vers nous, sur la place, à des kilomètres plus bas...

J'ouvris les yeux à la lumière terne d'un soleil matinal qui filtrait à travers les stores baissés.

Je gisais la face contre le parquet de la salle à manger, le front sur le bras gauche. Mon bras droit était étendu et ma main droite étreignait le manche blanc et bleu du pic à glace de Dinah Brand dont la longue lame aiguë était plantée dans son sein gauche.

Elle était étalée sur le dos, morte. Ses grandes jambes musclées s'allongeaient vers la porte de la cuisine. Une maille avait filé à son bas droit.

Lentement, doucement, comme si je craignais de la réveiller, je lâchai le pic à glace, ramenai mon bras et me relevai.

Les paupières me cuisaient. J'avais la gorge et la bouche brûlantes et cotonneuses. Je passai dans la cuisine, y trouvai une bouteille de gin et me mis à boire au goulot jusqu'à perdre haleine. La pendule de la cuisine marquait sept heures.

Ainsi lesté, je repassai dans la salle à manger et allumai les lumières pour examiner le cadavre.

On ne voyait guère de sang. Une tache du diamètre d'un demi-dollar s'était formée autour de la déchirure faite par le pic à glace dans la soie bleue de sa robe. Elle avait une ecchymose sur la joue droite, juste sous la pommette. Elle en avait une autre – visiblement causée par la pression des doigts – sur le poignet droit. Ses mains étaient vides. Je remuai un peu le corps ; juste assez

pour m'assurer qu'il ne recouvrait rien. Puis j'examinai les lieux. À première vue rien n'avait été dérangé. Je retournai à la cuisine où tout semblait également en ordre.

Le loquet de la porte de service était tiré et rien ne laissait supposer qu'on l'eût forcé. Je fis subir le même examen à la porte de devant sans y voir la moindre marque. Je parcourus ensuite la maison de la cave au grenier avec le même résultat négatif. Les fenêtres étaient intactes. À l'exception des deux diamants qu'elle portait au doigt, les bijoux de la fille étaient restés sur sa coiffeuse, et son sac à main posé sur une chaise de sa chambre contenait quatre cents dollars.

Je repassai dans la salle à manger où je m'agenouillai près du cadavre pour essuyer avec mon mouchoir les empreintes que j'avais pu laisser sur le manche du pic à glace. J'en fis autant aux verres, bouteilles, portes, commutateurs et meubles que j'avais touchés ou pu toucher.

Puis je me lavai les mains, examinai si mes vêtements portaient des traces de sang et, une fois certain de ne laisser aucune marque de mon passage je gagnai la sortie. J'ouvris la porte, essuyai la poignée intérieure, repoussai la porte, essuyai la poignée extérieure et m'éloignai.

De la cabine d'un drugstore situé dans Broadway, je téléphonai à Dick Foley pour lui demander de passer à mon hôtel. Il arriva quelques minutes après moi.

— Dinah Brand a été tuée chez elle la nuit dernière ou très tôt ce matin, lui dis-je. On l'a poignardée avec son pic à glace. La police n'en sait encore rien. Je t'en ai dit assez long sur elle pour que tu saches que les candidats assassins ne manquaient pas. Il y en a trois dont je voudrais que tu t'occupes d'abord : Whisper, Dan Rolff et Bill Quint, l'extrémiste. Tu as leur signalement. Rolff est à l'hosto avec le crâne en compote. Je ne sais pas quel hôpital. Essaie d'abord celui de la ville. Tâche de dégoter Mickey Linehan – il est toujours en train de cavalier après Pete le Finn – qu'il foute la paix à Pete et te donne un coup de main. Tâche de savoir où ces trois oiseaux ont passé la nuit. Et grouille-toi.

Pendant tout le temps que je parlais, le petit Canadien n'avait pas cessé de me regarder avec curiosité. Quand je me tus, il fit mine d'ouvrir la bouche, se ravisa, grogna : « D'accord ! » et tourna les talons.

Je me mis à la recherche de Reno Starkey. Au bout d'une heure, je finis par le contacter au bout du fil dans une maison meublée de Ronney Street.

— Seul ? interrogea-t-il lorsque je l'eus informé que je voulais le voir.

— Ouais.

Il me répondit de m'amener et m'expliqua l'itinéraire. Je pris un taxi. C'était une bâtisse minable à deux étages, située dans les faubourgs.

Au coin de la rue précédente, deux types flânaient à la porte d'une épicerie. Deux autres types étaient assis sur les marches de bois d'une maison faisant le coin de la rue suivante. Ils avaient tous les quatre des mines plutôt patibulaires.

À mon coup de sonnette, deux hommes vinrent ouvrir. Ils n'avaient pas précisément l'air d'enfants de chœur.

On me fit monter dans une pièce où Reno – en manches de chemise, sans col et le gilet ouvert – était renversé sur une chaise, les deux pieds sur l'appui de la fenêtre.

Il inclina sa tête de cheval et dit :

— Pose tes fesses.

Mon escorte ressortit en fermant la porte.

— Il me faut un alibi, dis-je en m'asseyant. Dinah Brand a été butée la nuit dernière, après mon départ. Je ne cours aucun risque d'être coffré pour ça, mais, maintenant que Noonan est clamecé, je ne sais plus où j'en suis avec les flics. Je ne voudrais pas non plus leur fournir l'occasion de me poisser. Si ça urge, je peux prouver où j'étais la nuit dernière, mais si tu marches, tu peux m'éviter pas mal d'avaros.

Reno fixa sur moi son regard lourd et questionna :

— Pourquoi que c'est moi que tu relances ?

— Tu m'as appelé la nuit dernière. Tu es le seul à savoir où... j'étais en début de soirée. Même si j'avais trouvé une couverture ailleurs, il aurait fallu que je m'arrange avec toi, non ?

Il s'enquit.

— C'est pas toi qui l'as refroidie ? demanda-t-il.

Je répondis : « Non », d'un air détaché.

Il se mit à regarder par la fenêtre.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j' vais t' sortir du pétrin ? interrogea-t-il. Tu crois que je te dois quelque chose après ce que tu as fait hier chez Willsson ?

— Ça ne t'a fait aucun tort, répliquai-je. L'histoire commençait à se répandre et Thaler était assez tuyauté pour deviner le reste. Toi, tu t'en fous. Tu es assez grand pour te défendre, non ?

— Je m' débrouille, admit-il. Bon. T'étais à Tanner House, à Tanner. C'est un petit patelin à trente-cinq bornes d'ici. T'as été là-bas en sortant de chez Willsson et tu y es resté jusqu'à c' matin. Un nommé Ricker qui loue son tacot près de chez Murry t'a emmené et ramené. À toi de voir c' que t'allais y faire. Donne-moi ton matricule et je ferai inscrire ça sur le registre de police.

— Merci, dis-je en dévissant le capuchon de mon stylo.

— T'fatigue pas, répliqua-t-il. Je fais ça parce que je vais avoir besoin de tous les copains. Quand on sera en cheville, toi, Whisper, Pete et moi, tous les quatre, j'espère que tu ne feras pas le salaud.

— T'en fais pas, assurai-je. Qui va devenir chef de la police ?

— Pour le moment c'est Mac Graw. Probable qu'il va être titularisé.

— De quel côté va-t-il jouer ?

— Avec le Finn. Les bagarres font du tort à son biseness comme à celui de Pete. Et c'est pas ça qui va manquer. Je serais un sacré con si je ne fonçais pas le premier avec un type comme Whisper sur le râble. C'est moi ou lui. Tu

crois que c'est lui qu'a suriné la poule ?

— Il avait assez de raisons pour le faire, dis-je en lui tendant le bout de papier sur lequel j'avais inscrit mon nom. Elle l'a salement doublé, vendu et tout.

— Elle t'avait plutôt à la bonne, hein ?

Je laissai tomber la question et allumai une cigarette. Reno attendit un instant, puis reprit :

— Tu ferais bien de dégoter Ricker et de bien te montrer, qu'il puisse te décrire si on le cuisine.

Un grand jeunot dans les vingt-deux piges avec une bouille pleine de taches de son et des yeux endormis ouvrit la porte et entra dans la pièce. Reno me le présenta comme étant Hank O'Mara. Je me levai pour lui serrer la pince et interrogeai Reno :

— Je peux te joindre ici en cas de besoin ?

— Tu connais Peak Murry ?

— Je l'ai rencontré et je connais sa boîte.

— Tout ce que tu lui diras me sera transmis, dit-il. On va se tailler d'ici. Ça commence à sentir mauvais dans le coin. Et pour Tanner, t'en fais pas, c'est du tout cuit.

— Au poil ! Merci, dis-je.

Et je quittai la baraque.

CHAPITRE XXII

LE PIC À GLACE

Revenu en ville, je commençai par me rendre au Q.G. de la police. Mc Graw occupait le bureau du chef. Ses yeux bordés de cils de veau se fixèrent sur moi d'un air soupçonneux, tandis que les traits de son visage tanné se faisaient plus creux et plus amers.

— Quand avez-vous vu Dinah Brand pour la dernière fois ? nasicornat-il sans préambule et sans le moindre signe de tête.

— Vers dix heures quarante, la nuit dernière, dis-je. Pourquoi ?

— Où ?

— Chez elle.

— Combien de temps y êtes-vous resté ?

— Dix ou quinze minutes.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps ?

— En quoi tout ça vous regarde-t-il ? dis-je en m'asseyant sur la chaise qu'il ne m'avait pas offerte.

Il me jeta un regard étincelant et fit une profonde expiration :

— À cause d'un meurtre ! beugla-t-il.

Je me mis à rire.

— Vous n'allez tout de même pas croire qu'elle est pour quelque chose dans l'assassinat de Noonan ?

J'avais bigrement envie d'une cigarette, mais ça n'était pas le moment de donner une impression de nervosité.

Mc Graw essayait de lire dans mes yeux. Persuadé que, comme la plupart des gens, je n'ai jamais l'air si innocent que quand je mens, je le laissai faire. Il finit par y renoncer et reprit son interrogatoire.

— Pourquoi pas ?

C'était plutôt faiblard. Je répondis d'un ton négligent :

— Après tout, pourquoi pas, en effet ?

Et, après lui avoir offert une cigarette, j'en pris une moi-même, puis j'ajoutai :

— À mon avis, c'est Whisper qui a fait le coup.

— Il était là ?

Pour une fois Mc Graw n'avait pas parlé du nez. Il m'avait lancé sa question avec le claquement de dents d'un chien prêt à mordre.

— Où ça, là ?

— Chez la fille Brand.

— Non, dis-je en soulevant les sourcils. Comment aurait-il pu s'y trouver s'il était en train de descendre Noonan ?

— Au diable Noonan ! s'écria le chef de police intérimaire. Qu'est-ce que vous avez à toujours le ramener sur le tapis ?

Je m'efforçai de le regarder comme s'il devenait fou.

Il reprit :

— Dinah Brand a été tuée la nuit dernière.

— Non ? fis-je.

— Et maintenant allez-vous vous décider à me répondre ?

— Bien entendu. J'étais chez Willsson avec Noonan et les autres. Quand je suis parti, vers les dix heures trente, je suis passé chez elle pour la prévenir que je devais aller à Tanner. J'avais plus ou moins rendez-vous avec elle. Je suis resté là environ dix minutes, le temps de boire un verre. À moins qu'ils n'aient été cachés, il n'y avait personne. Quand a-t-elle été tuée et comment ?

Mc Graw me confia qu'il avait envoyé deux de ses roussins – Shepp et Vanaman – le matin même, pour voir jusqu'à quel point elle pouvait et voulait aider à faire coffrer Whisper pour l'assassinat de Noonan. Les deux flics s'étaient amenés chez elle à neuf heures trente. La porte d'entrée était entrouverte. Personne n'avait répondu à leur coup de sonnette. Ils étaient entrés et avaient trouvé la femme étendue sur le dos dans la salle à manger, avec une plaie béante au sein gauche.

Le docteur qui avait examiné le corps pensait qu'elle avait été tuée par une lame mince, ronde et pointue, longue d'environ quinze centimètres. La mort devait avoir eu lieu vers les trois heures du matin. Bureau, placards, malles, etc., avaient été expertement fouillés de fond en comble. Il n'y avait d'argent nulle part dans la maison et le sac à main de la fille était vide. La cassette à bijoux posée sur sa coiffeuse était vide. Elle portait encore au doigt deux solitaires.

La police n'avait pu parvenir à retrouver l'arme avec laquelle elle avait été frappée. Les experts n'avaient découvert aucune empreinte utilisable. Ni porte ni fenêtre ne paraissaient avoir été forcées. L'état de la cuisine prouvait que la fille avait biberonné avec un ou plusieurs visiteurs.

Je répétais tout haut la description présumée de l'arme :

— Quinze centimètres, mince, ronde et pointue ? Ça ressemble à son pic à glace.

Mc Graw décrocha le téléphone et ordonna à quelqu'un de lui envoyer Shepp et Vanaman. Shepp était un grand type aux épaules voûtées dont la grande bouche avait un pli austère et honnête qui s'expliquait sans doute à cause du mauvais état de ses dents. L'autre flic était trapu et court sur pattes, sans cou, avec un nez bourgeonnant.

Mc Graw fit les présentations et les questionna au sujet du pic à glace. Ils ne l'avaient pas vu et affirmèrent qu'il ne se trouvait pas dans la maison. Ils ne seraient pas passés à côté d'un outil de ce genre.

— Il s’y trouvait encore la nuit dernière ? me demanda Mc Graw.

— J’étais à côté d’elle pendant qu’elle cassait la glace avec.

Je décrisis l’objet. Mc Graw ordonna aux deux flics de refaire une descente et de fouiller ensuite les environs de la baraque.

— Vous la connaissiez, dit-il, après le départ de Shepp et Vanaman. Quelle est votre opinion ?

— N’allez pas plus vite que les violons, éludai-je. Donnez-moi une heure ou deux. Et vous, qu’est-ce que vous dites ?

Il se renfroga de nouveau :

— Qu’est-ce que j’en sais ? grogna-t-il.

Mais le fait qu’il me laissa partir sans me poser d’autres questions me révéla qu’il était déjà convaincu que Whisper avait fait le coup.

Je me demandai alors si Whisper était le coupable ou s’il s’agissait encore d’une de ces histoires que les chefs de la police de Poisonville tenaient à lui fourrer sur le dos. Ça n’avait d’ailleurs plus beaucoup d’importance. Il était certain qu’il avait descendu ou fait descendre Noonan par un de ses tueurs, c’était tout vu et, après tout, on ne pouvait le pendre qu’une fois.

En quittant Mc Graw, je trouvai le corridor plein de bonshommes. Les uns étaient très jeunes – de vrais gamins – et un bon nombre paraissaient étrangers. La plupart arboraient des gueules de durs.

Près de l’entrée je tombai sur Donner, un des flics qui avait fait partie de l’expédition de Cedar Hill.

— Hello ! saluai-je. Qu’est-ce que c’est que cette meute ? Vous videz la taule pour faire de la place aux autres ?

— C’est les nouvelles recrues, dit-il d’un ton dégoûté. Paraît qu’on a besoin de renfort.

— Félicitations, dis-je, et je sortis.

Je trouvai Peak Murry dans la salle de billard, assis derrière le comptoir du buraliste, en conversation avec trois hommes. Je m’assis de l’autre côté de la salle et regardai deux gamins s’entraîner au ping-pong. Au bout de quelques minutes, le tenancier s’approcha de moi.

— Si par hasard vous voyez Reno, lui dis-je, vous pourrez lui dire que Pete le Finn a fait enrôler ses types comme flics auxiliaires.

— Entendu, dit Murry.

Lorsque je revins à l’hôtel, je trouvai Mickey Linehan assis dans le hall. Il me suivit jusqu’à ma chambre et me fit son rapport.

— Ton Don Rolff a fait le mur de l’hosto la nuit dernière, un peu avant minuit. Les carabins sont sens dessus dessous. Paraît qu’ils avaient l’intention de lui retirer des tas de petits bouts d’os de la cervelle ce matin. Mais lui et ses frusques avaient filé. Nous n’avons pas encore pu repérer Whisper. Dick est en ville en train d’essayer de mettre la main sur Bill Quint. Comment la poule s’est-elle fait saigner ? Dick m’a dit que tu étais rencardé avant les flics.

Le téléphone se mit à sonner.

Une voix masculine, pompeuse et maniérée, prononça mon nom sur le

mode interrogatif.

— Oui, répondis-je.

— Ici, M. Charles Proctor Dawn, dit la voix. Je crois que vous trouverez de votre intérêt de vous présenter à mon bureau aussitôt que possible.

— Vraiment ? À qui ai-je l'honneur ?

— M. Charles Proctor Dawn, avocat-conseil. Mon appartement se trouve dans le Rutledge Block, 310 Green Street. Je crois que vous trouverez de votre intérêt de vous...

— Ça ne vous ferait rien de les allumer un peu ? interrompis-je.

— Ce sont des choses dont il vaut mieux ne pas discuter par téléphone. Je crois que vous...

— Ça va bien, je coupai de nouveau. Je passerai vous voir cet après-midi si j'ai un instant.

— Vous vous en félicitez, insista-t-il.

Là-dessus, je raccrochai.

Mickey reprit :

— Tu allais me tuyauter sur l'assassinat de la fille Brand.

— Erreur ! répondis-je. J'allais te dire qu'il ne devrait pas être difficile de repérer Rolff, s'il se balade avec un crâne en compote et, probablement, un tas de bandages autour. Si tu faisais un essai ? Commence d'abord par Hurricane Street.

Un rictus hilare coupa en deux son visage rouge de clown.

— C'est ça. Garde ton boniment. Après tout, je me contente de boulonner pour toi, dit-il en ramassant son chapeau ; et il sortit.

Je m'étendis sur le lit et grillai des cigarettes bout à bout en réfléchissant aux événements de la nuit précédente, ma chute dans les pommes, mes rêves et la position dans laquelle je m'étais réveillé. Ce genre de réflexion était assez désagréable pour qu'une interruption fût la bienvenue.

Quelqu'un grattait à ma porte.

J'allai ouvrir.

Le type qui se tenait là m'était étranger. Il était jeune, mince et fringué comme un gigolo. Des sourcils épais et une petite moustache d'un noir d'encre ornaient un visage pâle et nerveux, mais totalement dénué de timidité.

— Je suis Ted Wright, dit-il en me tendant la main comme si ça me faisait plaisir de le voir. Whisper a dû vous parler de moi.

Je lui serrai la main, le fis entrer, refermai la porte et lui demandai :

— Vous êtes un copain de Whisper ?

— Et comment !

Il leva deux doigts serrés l'un contre l'autre :

— On est comme ça lui et moi.

Je ne répondis rien. Il jeta un coup d'œil autour de la pièce, sourit nerveusement, alla jusqu'à la porte entrouverte de la salle de bains, jeta un coup d'œil à l'intérieur, revint vers moi, passa la langue sur ses lèvres et formula sa proposition :

- Je te le descends pour un demi-sac.
- Whisper ?
- Ouais, et c'est pas chérot.
- Pourquoi voudrais-je le faire tuer ?
- Il t'a bien buté ta poule, non ?
- Sans blague ?
- Fais pas l'enflé.

Une idée me traversa le crâne :

— Pose tes fesses, lui dis-je pour me donner le temps d'y réfléchir. Il faut voir ça de plus près.

— Faut rien voir du tout, rétorqua-t-il en me jetant un vif coup d'œil, sans s'approcher d'aucune chaise. Ou tu veux qu'on le descende ou tu ne veux pas.

— Alors, je ne veux pas.

Il bredouilla quelque chose que je ne compris pas et marcha vers la porte. Je lui barrai la sortie. Il s'arrêta, l'œil inquiet.

— Alors comme ça, Whisper est clamecé ? dis-je.

Il fit un pas en arrière et glissa une main derrière lui. Je lui assenai mon poing sur la mâchoire, mettant tout le poids de mes quatre-vingt-cinq kilos dans le punch.

Il s'empêtra dans ses jambes et dégringola.

Je l'attrapai par les poignets, le plaquai contre moi et lui grommelai sous le nez.

— Accouche de ta combine !

— J'vous ai rien fait !

— On va voir ça... Qui a buté Whisper ?

— J'sais rien de...

Je lâchai un de ses poignets, lui flanquai une baffe de ma main libre, rattrapai son poignet et m'efforçai de lui tordre les deux en même temps, tout en répétant :

— Qui l'a descendu ?

— Dan Rolff, gémit-il. Il s'est amené près de lui et l'a saigné avec le surin dont Whisper s'était servi pour buter la poule. C'est comme j'vous l'dis !

— Comment sais-tu que c'était le même surin ?

— C'est Rolff qui l'a dit.

— Et Whisper, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. Il était marrant à voir avec son portemanteau dans les côtes. Puis il a sorti son feu et il a collé deux pruneaux dans la peau de Rolff. Ils se sont étalés tous les deux ensemble en se cognant la tête. Dan était plein de sang.

— Et alors ?

— Alors rien. Je les ai retournés. Ils étaient tous les deux clamcés. J'vous le jure.

— Qui y avait-il encore de présent ?

— Personne. Whisper se tenait planqué. J'étais tout seul à faire la navette entre lui et sa bande. Il avait buté Noonan et il ne voulait rien risquer pendant

un jour ou deux, le temps de voir comment ça tournerait. Il n'avait confiance en personne que moi.

— Et alors, toi, en fortiche, tu t'es mis dans l'idée d'aller proposer à ses ennemis de le descendre, pour ramasser un peu de fric, une fois qu'il était refroidi.

— J'étais fauché et l'endroit va devenir malsain pour les copains de Whisper sitôt qu'on saura qu'il s'est fait rectifier, geignit-il. J'avais besoin de pognon pour filer.

— Comment t'en es-tu tiré jusqu'ici ?

— J'ai refait Pete de cent dollars et Peak Murry de cent cinquante – pour Reno – avec promesse de rabiote si je réussissais le coup. (Il commençait à la ramener peu à peu.) Je parie que j'aurais pu tirer quelque chose de Mc Graw et je pensais que vous marcheriez aussi.

— Ils sont tombés sur la tête pour couper dans une combine aussi vaseuse.

— Pas si sûr ! crâna-t-il, y a plus moche. (Puis il se refit tout petit.) Donnez-moi une chance, patron ! Cassez pas le morceau. Je vous refilerai cinquante dollars tout de suite et la moitié de ce que je récolterai de Mc Graw si vous la bouclez le temps que j'aille lui causer et que je file.

— Tu es le seul à savoir où se trouve Whisper ?

— Seul, avec Dan, qu'est tout aussi claboté qu'lui.

— Où sont-ils ?

— Dans l'ancien entrepôt Redman, au fond de Porter Street. Whisper s'y était installé une piaule en haut, sur les derrières, avec un lit, un fourneau et de quoi briffer. Donnez-moi une chance. Cinquante dollars tout de suite et vot'part du reste.

Je lui lâchai le bras.

— Je ne veux pas de ton pèze, mais tu peux y aller. Je la fermerai jusqu'à deux heures. Ça doit te suffire.

Je mis mon chapeau et mon manteau et partis à la recherche du Rutledge Block dans Green Street C'était une bâtisse en bois qui avait connu des jours meilleurs. Les appartements de M. Charles Proctor Dawn étaient au second. Il n'y avait pas d'ascenseur.

J'escaladai une volée de marches de bois qui branlaient sous le pied.

Le logement de l'homme de loi consistait en deux pièces malpropres, puantes et mal éclairées. J'attendis dans la première pendant qu'un clerc assorti au local passait dans la seconde pour donner mon nom à son patron. Une demi-minute plus tard, il rouvrait la porte et me faisait entrer.

M. Charles Proctor Dawn était un petit gros d'une cinquantaine d'années. Il avait des petits yeux inquisiteurs presque incolores, un nez court et charnu et une bouche lippue dont une moustache et une barbe grise et moisie cachaient mal l'avidité. Sans être sales, ses frusques sombres paraissaient dégoûtantes.

Il ne se leva pas de derrière son bureau et, durant toute ma visite, sa main droite ne quitta pas le bord d'un tiroir largement entrouvert.

— Ah ! mon cher monsieur ! dit-il. Je suis extrêmement heureux de voir que vous avez été assez avisé pour comprendre la valeur de mon conseil.

Sa voix était encore plus pompeuse qu'au bout du fil.

Je ne répondis rien.

Il me gratifia d'un coup de barbiche approuvateur. Mon silence avait dû lui paraître une preuve supplémentaire de bon sens.

— Et je puis dire en toute justice, reprit-il, que si vous êtes un homme avisé, vous suivrez mes conseils en toute occasion. Je puis le dire sans fausse modestie, mon cher monsieur, car j'apprécie, à la fois avec l'humilité qui convient et la clairvoyance nécessaire, mes responsabilités et mes prérogatives. Responsabilités, certes ! mais aussi prérogatives de quelqu'un qui peut se considérer comme une des lumières du barreau... et même comme la lumière du barreau de cette ville... soit dit sans fausse modestie.

Il avait en réserve une flopée de phrases de ce genre qu'il n'hésita pas à me servir. Finalement, il en arriva à ceci :

— C'est ainsi qu'une conduite qui, chez un autre de mes confrères, pourrait passer pour irrégulière, devient, lorsque celui qui l'adopte occupe la place que j'occupe dans la communauté – et je pourrais ajouter qu'il faut entendre par là la communauté au sens le plus large du mot – devient, dis-je, simplement une manifestation de cette moralité supérieure qui fait fi des conventions ordinaires quand l'occasion se présente pour lui de servir la masse des hommes à travers l'un de ses représentants les plus marquants. C'est pourquoi, mon cher monsieur, je n'ai pas hésité à laisser de côté les considérations routinières de précédents et d'habitudes professionnelles pour vous convoquer et vous informer tout bonnement, mon cher monsieur, que vous auriez tout avantage à faire de moi votre représentant légal.

— Et ça me coûtera ? demandai-je.

— Ceci, dit-il d'un air hautain, n'est qu'une question secondaire. Cependant c'est un détail qui a sa place dans nos relations et qui ne doit être ni oublié ni négligé. Disons mille dollars pour commencer. Plus tard, sans doute...

Il s'interrompit en palpant sa barbiche.

Je lui exposai que, naturellement, je n'avais pas une somme pareille sur moi.

— Naturellement, mon cher monsieur, naturellement. Mais cela n'a pas la moindre importance. Aucune importance, absolument aucune ! Il suffira amplement que vous ayez versé la somme avant dix heures précises demain matin.

— Dix heures précises demain matin, acquiesçai-je. Et maintenant si vous me disiez pourquoi j'ai tellement besoin de confier mes intérêts à un représentant légal ?

Il fit une grimace indignée.

— Mon cher monsieur, permettez-moi de vous assurer qu'il n'y a pas là matière à plaisanterie.

Je lui expliquai que je ne plaisantais nullement, mais que j'étais réellement intrigué.

Il s'éclaircit la gorge, fronça les sourcils d'un air plus ou moins impressionnant et déclara :

— Il est possible, mon cher monsieur, que vous ne saisissiez pas pleinement les périls qui vous entourent, mais il serait indubitablement exagéré de vouloir me donner à entendre que vous n'avez pas la moindre idée des difficultés – des difficultés légales, mon cher monsieur, des difficultés légales ! – que vous allez bientôt affronter à la suite d'événements qui se sont déroulés, par exemple, pas plus tard que la nuit dernière, mon cher monsieur, la nuit dernière ! Quoi qu'il en soit, nous n'irons pas plus loin pour le moment. J'ai un rendez-vous très urgent avec le juge Leffner. Demain, je me ferai un plaisir d'examiner avec vous jusqu'aux moindres ramifications de l'affaire – et elles sont nombreuses ! Je vous attendrai demain matin, à dix heures.

Je promis d'être à l'heure et sortis. Je passai la soirée dans ma chambre à boire un whisky qui me parut amer, tout en ruminant des pensées qui ne l'étaient pas moins. J'attendais des rapports de Mickey et de Dick qui n'arrivèrent pas. À minuit, je m'endormis.

CHAPITRE XXIII

M. CHARLES PROCTOR DAWN

Le matin suivant je n'étais encore qu'à demi habillé lorsque Dick Foley entra. Il me fit son compte rendu express. Bill Quint avait quitté le Miner's Hôtel la veille à midi, sans laisser d'adresse.

Un train quittant Personville pour Ogden à midi trente, Dick avait télégraphié à la succursale de l'agence à Salt Lake d'envoyer quelqu'un à Ogden pour y mettre la main sur Quint.

— Il ne faut rien négliger, dis-je, mais je ne crois pas que Quint soit notre homme. Il y a longtemps qu'elle l'a balancé. S'il avait dû faire quelque chose, il l'aurait fait il y a longtemps. À mon avis, lorsqu'il a entendu dire qu'elle avait été descendue, étant un de ses anciens et l'ayant menacée de lui faire son affaire, il a décidé de les mettre.

Dick hocha la tête.

— Il y a eu de la pétarade sur la route, cette nuit, dit-il. Quatre camions de gnôle ont été attaqués et ont cramé.

Cela ressemblait beaucoup à la réplique de Reno à l'enrôlement des hommes du bootlegger no 1 comme flics auxiliaires.

Mickey Linehan arriva au moment où je finissais de m'habiller.

— Dan Rolff est bien allé chez elle, rapporta-t-il. L'épicier grec du coin de la rue l'a vu sortir de la maison hier, vers les neuf heures. Il a descendu la rue en titubant et en parlant tout seul. Le Grec a pensé qu'il était saoul.

— Comment se fait-il que le Grec n'ait pas prévenu la police ? À moins qu'il ne l'ait fait ?

— On ne lui a rien demandé. Chouette police qu'ils ont dans ce patelin ! Qu'est-ce qu'on fabrique ? On leur dénêche Rolff et on leur amène sur un plat ?

— Mc Graw a décidé que c'était Whisper qui l'avait rectifiée, et il ne s'intéresse qu'aux indices qui confirment ce qu'il pense. D'ailleurs, à moins qu'il ne soit revenu rechercher le pic à glace, Rolff n'a pas pu faire le coup. Elle s'est fait liquider vers trois heures du matin. À huit heures et demie, Rolff n'était pas là et elle avait toujours le pic à glace dans le buffet. C'était...

Dick Foley vint se planter en face de moi et demanda :

— D'où sors-tu tout ça ?

Son ton et ses manières ne me plurent pas.

— Tu le sais parce que j'te l'ai dit, un point c'est tout.

Il n'insista pas.

Mickey grimaça son sourire de clown :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. Commençons par régler ça.

— J'ai un rendez-vous à dix heures, dis-je. Restez dans le coin jusqu'à mon retour. Whisper et Rolff sont probablement clamecés. Pas besoin de se fatiguer à les rechercher.

Je fixai Dick d'un air sombre et lui dis :

— C'est un tuyau qu'on m'a refilé, ce n'est pas moi qui les ai descendus.

Le petit Canadien hocha la tête sans me quitter des yeux.

Après avoir pris seul mon petit déjeuner, je me mis en route pour le cabinet de l'homme de loi.

En débouchant dans King Street, j'aperçus la figure grêlée de Hank O'Marra dans une automobile qui se dirigeait vers Green Street. Le siège à côté du sien était occupé par un type que je ne connaissais pas. Le blanc-bec au grand compas agita un bras dans ma direction et arrêta la bagnole.

Je m'approchai :

— Reno voudrait vous voir, dit-il.

— Où puis-je le trouver ?

— Venez avec nous.

— Impossible, dis-je. Pas avant cet après-midi.

— Allez voir Peak dès que vous serez libre.

Je répondis que je le ferais. O'Marra et son compagnon continuèrent leur route vers Green Street. Un demi-block plus loin, j'étais arrivé au Rutledge. J'avais déjà un pied sur la première marche de l'escalier branlant qui conduisait au palier de l'avocat, lorsque quelque chose attira mon attention.

C'était un objet à peine visible dans un coin sombre du corridor, et cet objet était un soulier. Mais ce soulier occupait une position anormale pour un soulier vide. Je retirai le pied que j'avais déjà posé sur la marche pour m'approcher du soulier. Presque aussitôt je pus distinguer une cheville et le pli d'une jambe de pantalon noir.

Ceci me prépara à ce que j'allais découvrir.

C'était M. Charles Proctor Dawn, recroquevillé au milieu de deux balais, d'une serpillière et d'un seau, dans un petit fourre-tout ménagé entre le dessous de l'escalier et l'angle du mur. Sa barbiche était rouge du sang qui lui avait dégouliné de la balafre qui lui traversait le front. Son cou tordu et sa tête renversée en arrière révélaient une fracture de la colonne vertébrale.

Je me citai à moi-même la parole de Noonan : « Faut ce qu'il faut ! » et, écartant avec précaution le veston du mort, je vidai sa poche intérieure, faisant passer dans la mienne un carnet noir et une liasse de papiers. Je visitai encore deux de ses poches sans rien trouver et je n'aurais pu atteindre les autres sans bouger le corps. C'est précisément ce que je ne me souciais pas de faire.

Cinq minutes plus tard, je rentrais à l'hôtel par une porte de service pour éviter Dick et Mickey qui se trouvaient dans le hall et je prenais l'ascenseur sur la galerie du premier.

Arrivé dans ma chambre, je m'assis et examinai mon butin. Je commençai

par le carnet. C'était un petit agenda bon marché en imitation cuir comme on en trouve dans n'importe quelle papeterie. Il contenait quelques notes abrégées, qui n'avaient aucun sens pour moi, et une trentaine de noms et d'adresses qui n'en avaient pas davantage à l'exception d'une seule :

Helen ALBURY
1229 A, *Hurricane Street*

Celle-ci était intéressante et pour deux raisons. *Primo* : parce qu'il y avait actuellement en prison un certain Robert Albury qui avait avoué avoir tué Donald Willsson dans une crise de jalousie causée par le succès supposé de Willsson auprès de Dinah Brand ; *secundo* : parce que Dinah Brand logeait et avait été assassinée au 1232 de Hurricane Street, juste en face du 1229 A.

Mon nom ne figurait pas dans le carnet.

Je mis le livre de côté et commençai à déplier et à parcourir les papiers. Là aussi, je dus lire une quantité de choses sans intérêt avant de tomber sur un détail significatif.

Ma trouvaille était un groupe de quatre lettres liées par un élastique. Ces lettres se trouvaient dans des enveloppes. À en juger par les cachets de la poste, elles s'espaçaient de semaine en semaine. La dernière remontait à un peu plus de six mois. Elles étaient adressées à Dinah Brand. Pour une lettre d'amour, la première – c'est-à-dire la plus ancienne – n'était pas si mal. La seconde déraillait déjà. Mais la troisième et la quatrième étaient des exemples parfaits de la connerie dont peut faire preuve un amoureux ardent et tombé sur un bec, surtout lorsqu'il commence à prendre de la bouteille. Toutes les quatre portaient la signature d'Elihu Willsson. Tout cela ne me disait pas au juste pourquoi M. Charles Proctor Dawn avait cru pouvoir me soutirer mille dollars, mais il y avait toujours amplement matière à réflexion. Je brûlai deux Fatima pour me stimuler la jugeote, puis je descendis.

— Va voir ce que tu peux me ramasser comme tuyau sur un avocat du nom de Charles Proctor Dawn, dis-je à Mickey. Il a ses bureaux dans Green Street, mais reste au large et grouille-toi. Tout ce que je désire, c'est me faire une idée du type.

Quant à Dick, je lui dis de me laisser prendre cinq minutes d'avance, puis de me suivre jusqu'aux abords de 1229 A, Hurricane Street.

Le 1229 A occupait l'étage supérieur d'une maison de deux étages située presque exactement en face de la maison de Dinah Brand. Le 1229 était partagé en deux appartements dont chacun avait son entrée particulière. Je pressai la sonnette de celui où j'allais. Une mince fillette de dix-huit ou dix-neuf ans m'ouvrit la porte. Elle avait des yeux sombres et rapprochés dans un visage jaunâtre et luisant et ses cheveux bruns et courts paraissaient humides.

En me voyant, elle poussa un cri étranglé et recula d'un air terrifié, les deux mains devant sa bouche.

— Miss Helen Albury ? demandai-je.

Elle secoua violemment la tête. Mais il était visible qu'elle mentait. Elle avait des yeux de folle.

Tout en entrant et en repoussant la porte derrière moi, je repris :

— J'aimerais bavarder un moment avec vous.

Elle ne répondit rien et se mit à monter l'escalier devant moi, le cou tordu en arrière, ses yeux terrorisés fixés sur moi.

Nous pénétrâmes dans un salon sommairement meublé, par les fenêtres duquel on pouvait apercevoir la maison de Dinah.

La jeune fille était restée plantée au milieu de la pièce, ses mains toujours devant sa bouche.

Je dépensai du temps et de la salive pour lui prouver que j'étais inoffensif. Rien à faire. Tout ce que je disais ne paraissait qu'accroître sa terreur panique. Quel sale coup. J'y renonçai pour en arriver au fait :

— Vous êtes bien la sœur de Robert Albury ? questionnai-je.

Pas de réponse ; rien que ce regard insensé et terrifié.

— Quand il a été arrêté pour le meurtre de Donald Willsson, repris-je, vous vous êtes installée ici pour pouvoir surveiller Dinah Brand. Dans quel but ?

Toujours pas un mot. Je fus obligé de répondre moi-même.

— Pour vous venger. Vous accusiez Dinah Brand du malheur de votre frère. Ça s'est terminé pendant la nuit d'avant-hier. Vous vous êtes glissée dans sa maison, vous l'avez trouvée noire et vous en avez profité pour la poignarder avec le pic à glace que vous avez trouvé sur place.

Elle n'ouvrit pas la bouche et pas un instant l'expression hébétée et égarée de son visage ne l'abandonna.

— C'est Dan qui a tout machiné pour vous, continuai-je. Il voulait les lettres d'Elihu Willsson. Qui a-t-il envoyé pour les rafler ? Le type qui a tué ? Qui était-ce ?

Toujours aucun changement, ni dans son expression – ou son absence d'expression. Pas un mot. Ça me démangeait de lui flanquer une fessée.

— Je vous ai donné une chance de vous expliquer. Je suis prêt à écouter votre version de l'affaire. Mais faites comme vous voudrez.

Elle ne voulait qu'une chose. La boucler. J'y renonçai. J'avais peur, peur de lui voir faire quelque chose de plus cinglé encore que de se taire. Je sortis de l'appartement, me demandant si elle avait compris un seul mot de ce que je lui avais dit.

Au coin de la rue, je retrouvai Dick Foley.

— Il y a une fille dans la bicoque, une certaine Helen Albury : dix-huit ans, un mètre soixante, pas plus de cinquante kilos, yeux bruns rapprochés, peau jaune, cheveux courts, châains et droits. Elle porte en ce moment un tailleur gris. File-la. Si elle fait du grabuge, boucle-la. Mais fais gaffe. Elle est complètement sinoque !

Je me mis ensuite en route pour la boîte de Peak Murry afin de repérer Reno et d'apprendre ce qu'il voulait. À un demi-block, je m'arrêtai sous un

porche d'entrée pour examiner ce qui se passait.

Un fourgon de police était arrêté en face de chez Murry. Des hommes en étaient arrachés, tirés, traînés et portés de l'établissement jusqu'au fourgon. Les types en action n'avaient pas la dégaine des flics réguliers. Je supposai qu'il s'agissait des hommes de Pete le Finn transformés en auxiliaires. Apparemment, Pete, avec l'aide de Mc Graw, commençait à mettre à exécution ses menaces contre Whisper et Reno.

Pendant que je surveillais la scène, une ambulance arriva, fit son plein et repartit. J'étais trop loin pour pouvoir distinguer les blessés des morts. Quand je vis la petite séance toucher à sa fin, je retournai à mon hôtel en faisant un détour. Mickey Linehan m'y attendait avec les tuyaux demandés sur M. Charles Proctor Dawn.

— C'est sûrement pour ce gars-là qu'on a fait l'astuce « Est-ce un spécialiste du crime ? – Tu parles. » C'est l'avocat d'Albury, le type que vous avez pincé. Quelqu'un de sa famille l'a engagé pour le défendre. Mais quand Dawn s'est amené, Albury n'a rien voulu savoir. Cette crapule à rallonge a bien failli sauter l'année dernière dans une histoire de chantage sur un nommé Hill, mais il a réussi à se tirer des pattes. Il a une bicoque dans Liberty Street, mais je ne sais pas où ça perche. Je continue à fouiner ?

— Non. Ça suffit. On va attendre Dick ici.

Mickey bâilla et déclara que ça le bottait, il n'avait jamais eu besoin de se trimbaler pour activer sa circulation. Puis il me demanda si je savais qu'on commençait à parler de nous dans le pays.

Je lui demandai de s'expliquer.

— Je viens de tomber sur Tommy Robin, dit-il. La *Consolidated Press* l'a envoyé ici pour couvrir l'affaire. Il m'a dit que quelques-unes des autres entreprises de presse et un ou deux grands canards avaient commencé à expédier des envoyés spéciaux pour faire mousser nos histoires.

J'étais en train de formuler mon grief favori : que les journaux n'étaient bons qu'à foutre la pagaïe, lorsque j'entendis un groom claironner mon nom. L'octroi d'une pièce de nickel le décida à m'informer qu'on me demandait au téléphone.

— Elle s'est barrée illico, déclara Dick Foley. Elle a filé à Green Street. C'était plein de flics. Un avocat du nom de Dawn vient d'y être démoli. Elle a été emmenée au *city-hall*.

— Elle y est toujours ?

— Oui, dans le bureau du chef.

— Ne décolle pas et rencarde-toi au maximum et en vitesse.

Je retournais vers Mickey et lui remis ma clé et mes instructions.

— Installe-toi dans ma piaule, prends tous les coups de fil. Fais suivre au Shannon, au coin de la rue. J'y serai, sous le nom de J. W. Clark. Préviens Dick, personne d'autre.

Sans répondre, Mickey s'avança vers l'ascenseur de son grand pas dégingandé.

CHAPITRE XXIV

RECHERCHÉ PAR LA POLICE

Je gagnai l'hôtel Shannon, inscrivis mon pseudonyme sur ma fiche, payai ma chambre et me fis conduire au 321. Au bout d'une heure le téléphone sonna.

Dick Foley m'annonça qu'il s'amenait. Cinq minutes plus tard, il était là. Son visage mince, renfrogné, n'avait rien d'amical. Sa voix non plus.

— Mandat d'arrêt contre toi, annonça-t-il. Deux inculpations : Brand et Dawn. J'ai téléphoné. Mickey m'a dit qu'il ne bougeait pas et que tu étais ici. La police l'a ramassé. Ils sont en train de le cuisiner.

— C'était tout vu ! dis-je.

— En effet, dit-il d'un ton sec.

Je répliquai en me forçant à parler d'une voix traînante :

— Alors tu crois que je les ai descendus, Dick ?

— En tout cas, il commence à être temps de prouver le contraire.

— Tu n'as pas l'intention de me donner ?

Ses lèvres découvrirent ses dents et son visage passa du tanné au rouge brique.

— Retourne à San Francisco, Dick, repris-je. J'ai assez à faire ici sans être obligé de t'avoir à l'œil.

Il remit son chapeau et ferma soigneusement la porte derrière lui.

À quatre heures, je me fis monter un casse-croûte, des cigarettes et l'*Evening Herald*.

L'assassinat de Dinah Brand et celui, plus récent, de Charles Proctor Dawn se partageaient les honneurs de la première page avec Helen Albury pour servir de trait d'union.

J'y lus qu'Helen Albury était la sœur de Robert Albury et que, en dépit des aveux circonstanciés de celui-ci, elle s'obstinait à croire que son frère n'était pas coupable du meurtre, mais qu'il était la victime d'un complot. Elle avait retenu Charles Proctor Dawn pour défendre son frère. (Je pensai que feu Charles Proctor Dawn s'était bien davantage imposé qu'il n'avait été retenu.) Le jeune homme s'était obstinément refusé à voir Dawn – ou tout autre avocat – mais la jeune fille, fort probablement encouragée par Dawn, n'avait pas abandonné la lutte. Elle avait déniché un appartement vacant en face de chez Dinah Brand, l'avait loué et s'y était installée avec une paire de jumelles et l'intention de prouver que c'était Dinah Brand et ses complices qui avaient tué Donald Willsson.

D'après ce qu'on disait, j'avais bien l'air d'être l'un des complices en

question. Le *Herald* me désignait comme un homme se prétendant détective de San Francisco arrivé depuis peu dans la ville et apparemment dans les meilleurs termes avec Max (Whisper) Thaler, Daniel Rolff, Oliver (Reno) Starkey et Dinah Brand. Nous étions les conjurés qui avions tendu un traquenard à Robert Albury.

La nuit où Dinah avait été supprimée, Helen Albury, à l'affût derrière ses rideaux, avait vu des choses qui, d'après le *Herald*, étaient extrêmement significatives si on les reliait à la découverte subséquente du cadavre de Dinah. Aussitôt que la jeune fille avait appris le meurtre, elle était allée porter ces précieux renseignements à Charles Proctor Dawn Lui, d'après ce que la police avait appris de ses clercs, m'avait immédiatement fait demander et s'était entretenu en tête à tête avec moi dans l'après-midi. Ultérieurement, il avait informé ses clercs que je reviendrais le lendemain matin à dix heures. Mais je ne m'étais pas présenté au rendez-vous et, à midi vingt-cinq, le concierge du Rutledge Block avait trouvé le cadavre de Charles Proctor Dawn dans un coin de l'immeuble, derrière l'escalier. Il semblait bien que le mort avait été délesté de papiers importants.

Au moment même où le concierge découvrait le macchabée, j'étais, disaient-ils, en train de menacer Helen Albury dans son appartement où je m'étais introduit. Ayant enfin réussi à me jeter dehors, elle s'était précipitée aux bureaux de Pawn et y était arrivée juste à temps pour y trouver les flics et leur servir son histoire. La police avait fait une descente à mon hôtel, ne m'y avait pas trouvé, mais avait pincé dans ma chambre un certain Mickey Linehan qui se prétendait également détective de San Francisco. Son interrogatoire se poursuivait. Whisper, Reno, Rolff et moi étions recherchés par la police sous l'inculpation de meurtre. Des révélations sensationnelles étaient imminentes.

La deuxième page contenait une intéressante demi-colonne. Les détectives Shepp et Vanaman, qui avaient découvert le corps de Dinah Brand, avaient mystérieusement disparu. On redoutait un nouveau coup de l'équipe.

Le journal ne parlait ni de l'affaire des quatre camions d'alcool ni du raid sur la boîte de Peak Murry.

Je ne ressortis qu'à la nuit tombée. Il fallait que je voie Reno.

D'un drugstore, j'appelai l'académie de billard de Peak Murry.

— Murry est là ? demandai-je.

— Soi-même, répondit une voix qui ne ressemblait pas le moins du monde à la sienne. Qui est à l'appareil ?

— Lilian Gish, répondis-je d'un ton sarcastique.

Puis je raccrochai et mis les bouts.

J'abandonnai l'idée d'aller trouver Reno et décidai de faire une visite à mon client, le vieil Elihu, pour essayer de le convaincre de filer doux avec ses lettres d'amour à Dinah Brand que j'avais ramassées sur feu le père Dawn.

J'y allai à pied en prenant les rues les plus sombres. Pour un type dégoûté de l'exercice, la balade était plutôt longue. En arrivant près de chez Willsson, j'étais dans une telle rogne que je me sentais fin prêt pour interviewer le

vieux. Mais je ne devais pas le voir de sitôt.

J'avais encore deux trottoirs à traverser lorsque quelqu'un me siffla.

Je fis un saut formidable.

— Y'a pas d'pet, souffla une voix.

L'endroit était sombre. En risquant un œil sous mon buisson – j'étais à quatre pattes dans un jardin de devant quelconque – je réussis à distinguer la silhouette d'un homme accroupi près de la haie, du même côté que moi.

Mon pétard maintenant bien en main, je n'avais plus de raison particulière de m'en faire.

Je me relevai et m'approchai de mon interlocuteur. Arrivé tout près je reconnus l'un des hommes qui m'avaient introduit la veille dans la maison de Ronney Street.

Je m'accroupis sur les talons à côté de lui.

— Où est Reno ? demandai-je. Hank O'Marra m'a dit qu'il voulait me voir.

— Tout juste. Tu sais où perche la boîte de Kid Mc Graw ?

— Non.

— C'est dans Martin Street, au-dessus de King Street. Tu tournes l'allée, tu demandes le Kid. T'as qu'à retourner trois blocks en arrière et tu peux pas te gourer.

Je répondis que j'essaierais et le laissai accroupi derrière sa haie à surveiller la maison de mon client.

Je supposai qu'il guettait une bonne occasion de canarder Pete le Finn, Whisper ou n'importe quel autre ennemi de Reno qui viendrait voir le vieil Elihu.

En suivant ses instructions, je finis par arriver devant une espèce de crèmerie entièrement barbouillée de rouge et de bleu. J'entrai et demandai Kid Mc Graw. On me fit passer dans une arrière-boutique où un gros type au col sale avec une flopée de dents en or, mais une seule oreille, admit qu'il était Mc Graw.

— Reno m'a fait demander, dis-je. Où puis-je le trouver ?

— Tout ça ne me dit pas d'où qu'tu sors ? répliqua-t-il.

Je lui donnai mon nom. Il sortit de la pièce sans rien dire. Au bout de dix minutes, il revint en compagnie d'un gamin d'une quinzaine d'années au visage boutonéux et idiot.

— Suivez Sonny, me dit Mc Graw.

À la suite du gosse, je franchis une porte latérale, une petite rue et un terrain sablonneux au-delà duquel nous parvînmes à la porte de derrière d'une baraque de bois après avoir franchi une barrière démolie.

Le gamin frappa, quelqu'un demanda qui était là.

— Sonny avec un type envoyé par le Kid, répliqua-t-il.

La porte nous fut ouverte par O'Marra, le type aux grandes guibolles. Sonny se tailla. J'entrai dans une cuisine où Reno Starkey et quatre autres types étaient assis autour d'une table couverte de bouteilles de bière. Je

remarquai que deux automatiques étaient accrochés à des clous au-dessus de la porte par laquelle je venais d'entrer. De cette façon, ils se trouvaient parfaitement à main si un des occupants allait ouvrir la porte et se trouvait nez à nez avec un visiteur revolver au poing qui lui ferait mettre les pattes en l'air.

Reno me versa une bière et me conduisit à travers la salle à manger, dans une pièce du devant. Un homme y était allongé à plat ventre devant la glace, un œil collé à la limite du rideau baissé, surveillant la rue.

— Va boire un coup, lui dit Reno.

L'homme se releva et sortit. Nous nous installâmes à notre aise dans deux fauteuils contigus.

— Quand je t'ai goupillé cet alibi de Tanner, dit Reno, je t'ai averti que je le faisais parce que j'avais besoin de tous les copains que je pourrais trouver.

— Tu en as trouvé un.

— L'alibi tient toujours ? demanda-t-il.

— Toujours.

— Il tiendra un bout de temps, m'assura-t-il, s'ils n'ont pas trop de trucs à t'épingler. Tu crois qu'ils vont te posséder ?

Je le croyais.

— Non, répondis-je. Mc Graw veut se faire la main, mais c'est tout. Ça s'arrangera. Et toi ? Ça colle de ton côté ?

Il vida son verre, s'essuya la bouche du revers de la main et dit :

— Je m'en tirerai. Mais c'est justement pour ça que je voulais te voir. Voilà ce qui se fricote. Pete s'est mis avec Mc Graw. Ça fait les bootleggers et les flics contre moi et Whisper. Mais, nom de Dieu ! moi et Whisper, on est plus occupés à se dérouiller qu'à foutre leur combine en l'air. Ça commence à sentir mauvais. Pendant qu'on cherche à se bigorner, les autres vont nous rentrer dans le chou.

Je lui fis remarquer que j'avais déjà pensé la même chose. Il continua :

— Whisper t'écouterà. Va donc le trouver et affranchis-le. V'là ma combine... il veut m'avoir parce que j'ai descendu Jerry Hooper et je veux l'avoir d'abord. On laisse tomber un ou deux jours. Pas besoin de jouer les réguliers. Whisper n'est jamais dans les coups durs. Il ne fait qu'envoyer ses types. J'en ferai autant cette fois-ci. On s'contente de grouper les deux bandes pour réussir le coup. On se met en cheville pour liquider ce salaud de Finn et ensuite on aura tout le temps de s'envoyer en l'air proprement.

« Dis-lui ça tel quel. Je veux pas qu'il aille se figurer que j'me dégonfle. Dis-lui qu'une fois que Pete sera balancé, on sera plus tranquilles pour se foutre sur la gueule. Pete est planqué dans Whiskeytown. J'ai pas assez de bonshommes pour aller le chercher et le tirer de là. Whisper non plus. Mais, à nous deux, ça fait la botte. Dis-lui ça.

— Whisper est clamecé, dis-je.

— Sans blague ! repartit Reno incrédule.

— Dan Rolff l'a saigné hier matin dans l'ancien entrepôt Redman avec le pic à glace dont Whisper s'était servi pour suriner la frangine.

— T'es bien sûr ? interrogea Reno. Tu chies pas dans la colle ?
— Sûr et certain.
— C'est marrant qu'il n'y ait pas un seul type de sa bande qu'ait l'air de s'en douter, dit-il.

Mais il commençait déjà à me croire.

— Ils n'en savent rien. Il était planqué avec Ted Wright. Ted y était. Il s'est même démerdé pour en tirer du fric. Il m'a dit qu'il t'avait refait de cent ou cent cinquante dollars par l'intermédiaire de Peak Murry.

— J'aurais donné le double à cet enflé pour un tuyau exact, grogna Reno.

Il se caressa le menton et dit :

— Eh ben ! v'là toujours le côté Whisper réglé.

— Non, fis-je.

— Comment non ?

— Si ses types ne savent pas où il est, prévenons-les. Ils ont déjà fait sauter la taule une fois quand Noonan l'avait piqué. Tu ne crois pas qu'ils remettraient ça si le bruit se répandait que Mc Graw lui a mis la main dessus ?

— Continue.

— Si ses copains essaient de forcer la taule une seconde fois, ça donnera du boulot à la police, y compris les auxiliaires de Pete. Et, pendant ce temps-là, tu pourras tenter ta chance sur Whiskeytown.

— Je n'dis pas..., murmura-t-il lentement. Je n'dis pas qu'on va pas essayer.

— Ça devrait gazer, fis-je d'un ton encourageant tout en me levant. Je te reverrai.

— Reste dans le coin. T'es pas plus mal ici qu'ailleurs avec un mandat d'arrêt aux fesses. Et un type dans ton genre ne sera pas de trop dans l'expédition.

L'idée ne me souriait guère. Mais j'étais assez grand pour savoir la boucler. Je me rassis. Reno se dépensa activement pour répandre la rumeur. Le téléphone n'arrêtait pas. La porte de la cuisine battait comme un volet avec tous les types qui entraient et sortaient. Finalement il en entra plus qu'il n'en sortit. La baraque s'emplit d'hommes, de fumée et d'une atmosphère de bataille.

CHAPITRE XXV

WHISKEYTOWN

À une heure et demie, Reno raccrocha le récepteur, après avoir répondu à une communication, et dit :

— Allons faire un tour...

Il monta au premier et en redescendit avec une valise noire. La plupart de ses hommes s'étaient déjà éclipsés par la porte de la cuisine.

Reno me remit la valise noire avec ce conseil.

— La fais pas trop valser.

Elle était lourde.

Les sept d'entre nous restés dans la maison sortirent par la grande porte pour s'installer dans une bagnole grand sport que Hank O'Marra venait de ranger, capote baissée, le long du trottoir. Reno prit place à côté de O'Marra. Quant à moi, je dus m'asseoir entre deux hommes sur la banquette arrière, la valise fourrée entre mes jambes.

Une seconde automobile déboucha de la première rue transversale pour nous précéder. Une troisième nous suivait. Notre vitesse oscillait autour de cinquante à l'heure. Juste l'allure qu'il fallait pour ne pas se faire repérer.

Nous réussîmes presque à atteindre sans encombre notre objectif.

La danse commença à la hauteur d'une rangée de baraquements minables à un étage dans les faubourgs sud de la ville.

Un homme passa la tête par une porte, mit ses doigts dans sa bouche et poussa un coup de sifflet strident.

Un des types de la bagnole de derrière le descendit.

Au coin de la rue suivante une volée de balles nous salua.

Reno se retourna pour me dire :

— S'ils tapent dans la valise, on va tous faire un voyage dans la lune. Ouvrez-la. Il va falloir faire vinaigre.

Au moment où l'auto s'arrêtait devant un sombre bâtiment de brique à trois étages, j'avais déjà ouvert les serrures.

Je fus aussitôt submergé de bonshommes qui se mirent à piocher nerveusement dans la valise, très pressés de se servir. C'étaient des bombes constituées par des bouts de tuyaux de plomb, rangées sur plusieurs couches dans de la sciure de bois. La capote de la bagnole se transformait en écumoire.

Reno tendit le bras en arrière, empoigna une bombe, sauta sur la chaussée, sembla ne pas s'apercevoir qu'un sillon sanglant venait de se creuser sur sa joue gauche et lança le segment de plomb contre la porte de la maison.

Une nappe de flammes jaillit, suivie d'un bruit assourdissant. Des débris de

toutes sortes s'abattirent sur nous tandis que nous tentions de résister à la déflagration. Mais aucune porte ne protégeait plus la sombre bâtisse de brique de ses assaillants.

Un homme prit son élan, balança le bras et projeta une des machines infernales dans l'entrée. Les persiennes sautèrent des fenêtres du rez-de-chaussée au milieu d'une éruption de feu dans un grand fracas de vitres brisées.

La voiture qui nous avait suivis était arrêtée un peu plus haut dans la rue et échangeait activement des balles avec le voisinage. Celle qui nous avait précédés était engagée dans une rue transversale. La fusillade qui nous parvenait de derrière la maison nous apprit que notre avant-garde tenait la porte de derrière sous son feu.

Debout au milieu de la rue, O'Marra se pencha largement en arrière et envoya une bombe sur le toit. Elle n'explosa pas. O'Marra leva convulsivement un pied, saisit sa gorge à deux mains et tomba en arrière d'une seule masse.

Un autre de notre bande s'affala touché par un pruneau provenant d'une baraque en planches accolée à la maison de brique.

— Brûle-moi ces gars-là, Fat ! cria Reno en jurant.

Fat attrapa une bombe, galopa autour de la bagnole et balança le bras.

Nous nous ramassâmes sur le trottoir au milieu d'une volée de débris pour voir la baraque complètement disloquée et déjà dévorée par les flammes.

— Y en a-t-il encore ? demanda Reno pendant que nous jetions un coup d'œil autour de nous en savourant la nouveauté de ne plus servir de cartons.

— Le der des der, dit Fat en tendant une bombe.

Des flammes dansaient derrière les fenêtres supérieures de la maison de brique. Reno l'examina, prit la bombe des mains de Fat et dit :

— Tirez-vous de là, vous. Ils vont s'amener.

Nous nous écartâmes de la façade.

À l'intérieur une voix cria :

— Reno ?

Reno se glissa dans l'ombre de la bagnole et répondit :

— Alors ?

— On est faits, beugla une grosse voix. On démarre. Tirez pas !

— Qui ça, *on* ? cria Reno.

— Pete, dit la voix. On n'est plus que quatre.

— Sors le premier, ordonna Reno, les mains au-dessus de ta tête. Les autres sortiront comme toi et après toi, un par un. Une demi-minute entre chaque. Amène-toi.

Nous attendîmes un instant et Pete le Finn apparut dans l'encadrement de la porte démantelée, les mains croisées sur son crâne chauve. À la lueur de la cabane en planches qui brûlait toujours, nous pûmes voir son visage saignant et ses vêtements déchiquetés.

Enjambant les débris, le bootlegger descendit lentement les marches

jusqu'au trottoir.

Reno le traita de dégueulasse et de fumier et lui colla quatre balles dans le citron et dans le bide.

Pete s'écroula. Derrière moi, un type se mit à rigoler.

Reno lança la dernière bombe dans l'entrée.

Nous nous empilâmes dans la bagnole. Reno prit le volant. Mais le moteur était mort. Des balles avaient dû le toucher.

Pendant que nous redescendions, Reno se mit à klaxonner.

Le tacot arrêté à l'angle de la rue se dirigea vers nous. Pendant que nous l'attendions, je jetai un regard de chaque côté de la rue illuminée par le double incendie. Il y avait quelques visages aux fenêtres, mais, s'il y avait d'autres gens que nous dans les parages, ils s'étaient terrés. Quelque part à proximité, un avertisseur d'incendie se mit à résonner.

L'autre voiture avait ralenti au passage pour nous laisser monter. Elle était déjà bondée. Nous nous y empilâmes, le surplus s'accrochant sur les marchepieds.

La voiture cahota dans le virage sur les guibolles de Hank O'Marra et prit le chemin du retour. La longueur d'un block fut couverte sinon confortablement, du moins sans risque. Mais ensuite, des clous ! Une conduite intérieure déboucha devant nous d'une rue adjacente, vira pour nous présenter le flanc et ouvrit le feu. Une seconde qui suivait par-dérrière nous chargea en crachant une pluie de dragées.

Nous fîmes de notre mieux, mais nous étions foutrement trop amalgamés pour faire du bon boulot. Pas moyen de faire un carton avec un type sur les genoux, un autre accroché à l'épaule, pendant qu'un troisième vous décharge son pétard contre le tympan.

L'autre bagnole, celle qui avait attaqué les derrières du bâtiment, vint à la rescousse. Mais deux autres tacots étaient venus consolider l'ennemi. Apparemment le raid de Thaler sur la taule s'était terminé, de façon ou d'autre, et la troupe de Pete envoyée en renfort s'était ramenée à temps pour nous couper la retraite. On était dans un sacré pétrin.

Je me penchai au-dessus d'un flingue en train de cracher et beuglai dans l'oreille de Reno :

— C'est la fin des haricots ! Que les types en trop descendent et s'expliquent dans la rue.

Il trouva l'idée bonne et donna ses ordres :

— Allez, les gars, giclez et prenez-les dans la rue !

Je fus le premier à sauter. J'avais l'œil fixé sur l'entrée étroite et sombre d'une allée.

Fat m'y suivit. Une fois à l'abri je me retournai vers lui et grommelai :

— Viens pas te coller sur mon dos ! Dégote-toi un trou. Il y a une entrée de cave qui n'a pas l'air mal... là-bas.

Il galopa comme un brave garçon et fut dégringolé au bout de trois pas.

Je fis une reconnaissance. L'allée n'avait guère que six mètres et se

terminait devant un haut porche cadénassé. La palissade était haute.

Une boîte à ordures me servit à passer de l'autre côté de la palissade dans une cour pavée de briques. De l'autre côté du mur latéral, je me retrouvai dans une seconde et, de là, dans une troisième cour où un fox-terrier se mit à m'aboyer furieusement dans les mollets.

Je l'envoyai promener d'un coup de pied, me débarrassai d'un séchoir à linge dans lequel je m'étais empêtré et traversai encore deux cours.

Quelqu'un se mit à brailler à une fenêtre et me lança une bouteille, et je me retrouvai pour finir dans une ruelle aux pavés de bois.

J'avais laissé la fusillade derrière moi, mais elle était encore trop proche. Je me tirai au plus vite avec l'impression de parcourir autant de rues que j'en avais vu en rêve le jour de la mort de Dinah.

Ma montre disait trois heures trente au moment où je posai le pied sur le perron d'Elihu Willsson.

CHAPITRE XXVI

CHANTAGE

Je dus presser la sonnette un bon moment avant d'obtenir un résultat.

Finalement le grand escogriffe de chauffeur vint m'ouvrir. Il n'était vêtu que de son gilet de corps et d'un pantalon, et tenant une queue de billard à la main.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

Puis lorsqu'il m'eut reconnu, il ajouta :

— Ah ! c'est toi ? Et alors qu'est-ce que tu veux ?

— Je désire parler à M. Willsson.

— À quatre heures du matin ? Tu te fous de moi.

Et il commença à refermer la porte. Je la bloquai du pied. Il me toisa de bas en haut, souleva la queue de billard et déclara :

— Tu veux que je te mette la rotule en bouillie ?

— Je ne veux rien du tout, insistai-je. Il faut absolument que je voie le vieux. Va le prévenir.

— Pas la peine. Pas plus tard que cet après-midi, il m'a encore dit que, si tu t'amenais, il ne voulait pas voir ta sale gueule.

— Vraiment ?

Je sortis les quatre lettres d'amour de ma poche, en tirai la première et la moins idiote, et la tendis au chauffeur, disant :

— Donne-lui ça et dis-lui que j'attends en bas avec le reste. Dis-lui aussi que dans cinq minutes j'irai porter le reste à Tommy Robin de la *Consolidated Press*.

Le chauffeur considéra la lettre avec une moue, lança un « Merde ! pour Tommy Robin » bien senti, mais prit le papier et ferma la porte.

Quatre minutes plus tard, il la rouvrait.

— Allez, ouste ! Aboule-toi !

Je le suivis au premier étage jusqu'à la chambre du vieil Elihu.

Mon client était assis dans son lit, un poing dodu et rose fermé sur la lettre d'amour réduite à l'état de boulette, l'autre sur l'enveloppe.

Ses cheveux blancs étaient hérissés. Il roulait des yeux de lapin russe et les lignes parallèles de sa bouche et de son menton se touchaient presque. Il était d'une humeur exquise.

Aussitôt qu'il me vit, il me cria :

— Alors, après tous vos boniments, vous êtes obligé de venir demander au vieux pirate de vous sauver la mise, hein ?

Je répondis que je ne venais pour rien de pareil et que, s'il tenait

absolument à débloquent, il ferait mieux de mettre une sourdine pour éviter d'apprendre à tout le pays à quel point il pouvait être bas de plafond.

Mais le vieux se mit à brailler encore plus fort.

— Ce n'est pas parce que vous avez volé une lettre ou deux qui ne vous appartiennent pas que...

Je me fourrai les doigts dans les oreilles. Ça ne m'empêchait pas de l'entendre mais, vexé, il finit par la boucler.

Je retirai les doigts de mes oreilles et dis :

— Renvoyez votre larbin, qu'on puisse causer. Vous n'aurez pas besoin de lui. Je ne vous ferai pas de bobo.

Il ordonna au chauffeur de sortir.

Celui-ci me jeta un dernier regard dénué de tendresse et partit en fermant la porte derrière lui.

Le vieil Elihu tenta immédiatement de me bluffer, exigeant que je lui remette sur-le-champ ses lettres, tout en demandant, d'une façon aussi bruyante que grossière, où je les avais piquées et ce que je voulais en faire. Tout cela entremêlé de menaces variées dans un flot d'injures.

Je me refusai à lâcher les lettres et dis :

— Je les ai prises au bonhomme que vous aviez payé pour les reprendre. Une vraie poisse pour vous qu'il ait été obligé de buter la fille.

Le sang reflua suffisamment du visage du vieux pour le ramener à une roseur normale. Il remua plusieurs fois les lèvres, me regarda fixement et s'enquit :

— Alors, c'est comme ça que vous attaquez ?

Sa voix était plus basse et posée. Il semblait calmé et prêt à se bagarrer.

Je tirai une chaise près de son lit, m'y assis et, avec un sourire que je tâchai de rendre aussi détaché que possible, je répondis :

— C'est une des tactiques...

Il m'observait, remuant les lèvres sans rien dire. Je repris :

— Vous êtes le dernier des clients que je connaisse. Qu'est-ce que vous foutez ? Vous m'engagez pour nettoyer la ville. Après ça vous changez d'avis, vous me balancez pour me tomber dessus jusqu'à ce que j'aie l'air de tenir le bon bout.

« Alors, vous vous tirez des pieds et, maintenant, parce que vous me croyez cuit, vous me fermez votre porte au nez. Une vraie veine que je sois tombé sur ces lettres !

Il ne prononça qu'un mot :

— Chantage.

Je me mis à rire.

— C'est vous qui le dites. Mais ça ne fait rien. Appelez ça comme vous voudrez. (Je tapotai de l'index le bord du lit.) Je ne suis pas battu, vieux crabe. J'ai gagné. Vous êtes venu pleurer dans mon gilet parce que de vilains méchants vous avaient rousti votre petite ville. C'était Pete le Finn, Lew Yard, Whisper Thaler et Noonan. Où sont-ils maintenant ?

« Yard a clamecé mardi matin ; Noonan, la nuit du même jour ; Whisper, mercredi matin ; et le Finn il y a une heure. Je vous rends votre patelin, que vous en vouliez ou non. Si c'est ça du chantage, très bien ! Et maintenant, voilà ce que vous allez faire : vous allez mettre la main sur le maire – je suppose que cette écurie en a un – et vous allez téléphoner ensemble au gouverneur... Non, taisez-vous jusqu'à ce que j'aie fini...

« Vous allez dire au gouverneur que votre police municipale est foutue, qu'on a engagé des bootleggers comme flics auxiliaires, etc... etc..., vous allez lui demander du renfort. La garde nationale serait ce qu'il y a de mieux. Je ne connais pas toutes les petites crapules de la ville, mais je sais que les gros durs, ceux qui vous flanquaient les foies, sont liquidés. C'étaient ceux-là qui en savaient trop long sur vous pour que vous puissiez leur résister. Il y a actuellement une tapée de jeunes voyous qui se décarcassent pour enfiler les croquenots des macchabées. Plus il y en aura, mieux ça vaudra. Dans le foutoir général, les cols blancs⁷ n'auront que moins de mal pour tout reprendre en main. Et aucun de ces sous-produits n'en saura probablement assez pour vous attirer des avaros.

« Vous allez obtenir du maire ou du gouverneur – celui des deux que ça regarde – qu'on suspende toute la police de Personville et que la troupe se charge de l'ordre en attendant qu'on en ait organisé une autre. On m'a dit que vous aviez aussi le maire et le gouverneur dans votre poche. Ils feront ce que vous leur direz. C'est faisable et ça doit se faire.

« Après ça vous pourrez récupérer votre patelin bien propre et tout prêt à remettre ça. Si vous ne le faites pas, je refile vos billets doux aux chacals de la presse, et je ne parle pas de votre bande du *Herald*, mais des grands canards. J'ai cueilli les lettres sur Dawn. Je vous souhaite du plaisir quand vous essaieriez de prouver que vous ne l'avez pas acheté pour les reprendre et qu'il n'a pas supprimé la fille pour y arriver. Mais, ceux qui se marreront le plus, ce sont les types qui liront vos poulets. Ça, c'est du nanan ! Je n'avais jamais autant rigolé depuis le jour où les cochons ont bouffé mon petit frère.

Je me tus.

Le vieux s'était mis à trembler, mais ça n'avait rien à voir avec la peur. Son visage était redevenu violet. Il ouvrit la bouche et rugit :

— Publiez-les et allez vous faire foutre !

Je les sortis de ma poche, je les jetai sur son lit, me levai, mis mon chapeau et dis :

— Je donnerais mon bras droit pour être sûr que la fille a été descendue par le type que vous avez chargé du boulot ! Bon Dieu ! Pour finir en beauté j'aimerais bien vous voir vous tortiller au bout d'une corde !

Il ne toucha pas aux lettres, mais demanda :

— C'est vrai ce que vous m'avez dit au sujet de Pete et de Thaler ?

— Oui. Et après ? Vous vous ferez simplement manœuvrer par un autre bonhomme.

Il rejeta ses couvertures, balança ses petites jambes et ses pieds roses par-

dessus le bord du lit et jappa :

— Êtes-vous assez gonflé pour prendre la place que je vous ai déjà offerte une fois ? Voulez-vous être chef de la police ?

— Non. J'ai perdu mon cran à combattre pour vous pendant que vous restiez planqué dans votre plumard à chercher des nouveaux trucs pour me doubler. Trouvez une autre vache à lait.

Il me lança un regard furieux, puis des rides rusées se dessinèrent autour de ses yeux.

Il hocha la tête et dit :

— Alors le boulot vous flanque la trouille ? Donc c'est vous qui avez descendu la fille.

Cette fois comme la précédente, je le quittai sur un : « Allez vous faire foutre ! » énergique.

Le chauffeur, sa queue de billard à la main, m'attendait au rez-de-chaussée. L'œil toujours aussi mauvais, il m'escorta jusqu'à la porte. Il avait visiblement envie de me rentrer dans le chou. Mais j'eus soin de me tenir peinard et il dut se contenter de me claquer la porte dans le dos.

Une aube grise avait envahi la rue.

Dans le haut de la rue, un cabriolet noir était garé sous un bouquet d'arbres. Impossible de voir s'il y avait quelqu'un dedans. J'usai de prudence et me mis en marche dans la direction opposée. La bagnole me prit en chasse. Inutile de se mettre à galoper dans les rues devant une bagnole. Je m'arrêtai donc pour faire face. La voiture s'approcha. Reconnaisant, à travers le pare-brise, le visage rubicond de Mickey Linehan, j'écartai la main de ma hanche. Il m'ouvrit la portière.

— Je pensais bien te trouver dans le coin, dit-il tandis que je m'asseyais à côté de lui, mais je suis arrivé une ou deux secondes trop tard. Je t'ai vu entrer, mais j'étais trop loin pour essayer de te rattraper.

— Comment t'en es-tu tiré avec la police ? demandai-je. Continue à rouler pendant qu'on discute.

— Je leur ai dit que je ne savais rien, ne me doutais de rien, que je n'avais aucune idée de ce que tu pouvais faire ici et que je t'avais rencontré en ville par hasard. Des vieux copains quoi ! Ils me cuisinaient toujours quand l'attaque de la taule s'est déclenchée. Ils m'avaient mis dans un petit bureau, en face de la salle de réunion, de l'autre côté du couloir. Quand le numéro de cirque a commencé, je me suis barré par une fenêtre de derrière.

— Comment la séance s'est-elle terminée ?

— Les flics les ont descendus comme des pipes. Ils avaient été rencardés une demi-heure à l'avance et tous les environs étaient pleins de spéciaux. Paraît que c'était une chouette corrida et que les flics en ont bavé. La bande à Whisper, si j'ai bien compris...

— Ouais. Reno et Pete le Finn se sont mis ça cette nuit. T'en as pas entendu parler ?

— Je n'ai pas eu de détails.

— Reno a descendu Pete, mais il s'est fait coincer au retour. Je ne sais pas comment il s'en est tiré. T'as vu Dick ?

— Je suis passé à son hôtel et on m'a dit qu'il avait donné congé pour prendre le train du soir.

— C'est moi qui l'ai balancé, expliquai-je. Il avait l'air de croire que j'avais buté Dinah Brand et il commençait à me cavalier.

— En fait ?

— Tu veux dire : Est-ce que je l'ai tuée ? Je n'en sais rien, Mickey ; j'essaie de m'y reconnaître. Tu repars sur la côte comme Dick ou tu restes dans l'équipe ?

— T'emballe pas comme ça pour un macchabée que tu n'as même pas refroidi ! Et puis quoi ? Tu sais bien que ce n'est pas toi qui lui a fauché son fric et ses diams ?

— Non, mais l'assassin non plus. Elle les avait encore quand je me suis barré à huit heures. Dan Rolff est passé entre huit et neuf. Lui non plus ne les aurait pas piqués. Les... Ça y est ! J'y suis ! Les deux flics qui ont découvert le corps – Shepp et Vanaman – sont arrivés à neuf heures et demie. En plus des bijoux et du fric, il y avait des lettres que le vieux Willsson avait écrites à la poule. Je les ai retrouvées plus tard dans la poche de Dawn. Les deux flics ont mis les bouts juste après. Tu piges ?

« Quand Shepp et Vanaman ont trouvé la fille rétamée ils ont tout raflé dans la turne avant de donner l'alarme. Le vieux Willsson étant millionnaire, ses lettres leur ont paru de bonne prise et ils les ont emportées pour les refiler à Dawn qui devait les revendre à Elihu. Mais Dawn s'est fait descendre avant de pouvoir passer à l'action. J'ai pris les lettres. Que Shepp et Vanaman aient su ou non que les lettres avaient été trouvées sur le macchabée, ils ont eu les grelots. Ils craignaient de se faire posséder à cause des bafouilles. Ils avaient déjà le pèze et les bijoux et ils ont filé.

— Ça se tient, reconnu Mickey, mais ça ne nous dit pas qui a tué.

— En tout cas, le terrain est déblayé. Et ce n'est qu'un début. Allons essayer de continuer. Tâche donc de dénicher Porter Street et l'ancien entrepôt de la maison Redman. D'après ce qu'on m'a dit, c'est là que Rolff a descendu Whisper. Il se serait amené près de lui et l'aurait suriné avec le pic à glace qu'il avait trouvé planté dans la poule. S'il a fait ça, c'est que Whisper ne l'avait pas tuée, sinon il aurait fait gaffe et n'aurait pas laissé le tubard s'approcher de lui. J'aimerais bien voir les cadavres pour vérifier.

— Porter Street est au-delà de King Street, dit Mickey. On va commencer par l'extrémité sud. C'est plus près et on a plus de chances d'y trouver des entrepôts. Et le type, Rolff, qu'est-ce qu'il fait dans le coup ?

— Rien. S'il a descendu Whisper pour avoir supprimé la fille, il est écarté du même coup. De plus, elle avait des bleus à la joue et au poignet, et il n'était pas assez costaud pour l'amocher. À mon idée, il a dû quitter l'hôpital, coucher Dieu sait où et se présenter chez la poule après mon départ en ouvrant la porte avec sa propre clé. L'ayant trouvée, il aura décidé que Whisper avait

fait le coup. Il a sorti le pic à glace de son trou et s'est mis à la recherche de Whisper.

— Bon, dit Mickey. Alors, où as-tu été chercher que c'était toi qui avais fait le coup ?

— Ferme ça ! grognai-je tandis que nous tournions dans Porter Street. Et tâchons de mettre la main sur cet entrepôt.

Nous descendîmes la rue en tâchant de repérer les bâtisses qui pouvaient ressembler à des entrepôts désaffectés.

Je remarquai enfin un grand bâtiment carré, couleur rouille au milieu d'un terrain vague. Un tas de vieilles saloperies traînaient tout autour et ça m'avait tout l'air d'être notre objectif.

— Arrête-toi au prochain coin de rue, dis-je. Je crois qu'on y est. Reste dans le tacot pendant que je fais une reconnaissance.

Je fis le tour des deux pâtés de maisons pour pouvoir aborder le bâtiment par-derrière. Je traversai avec précaution le terrain vague en évitant autant que possible de faire du pétard.

J'essayai prudemment d'ouvrir la porte de derrière. Elle était bouclée, bien entendu. Je m'approchai d'une fenêtre et tentai de voir au travers. Impossible avec la crasse et l'obscurité. J'essayai de la soulever. Elle était bloquée.

La fenêtre suivante résista tout autant. Contournant le bâtiment j'en longeai le côté nord. La première fenêtre de ce côté ne voulut rien savoir, mais la seconde céda lentement sous ma poussée sans faire trop de bruit.

Un châssis de planches clouées condamnait l'ouverture. D'où j'étais, l'obstacle paraissait solide et sérieux.

J'étouffai un juron, mais, me souvenant avec optimisme que la fenêtre s'était soulevée sans trop de bruit, je grimpais sur le rebord et pesai doucement. Les planches commencèrent à céder. Je pressai plus fort. Les planches s'écartèrent du côté gauche du cadre me révélant une rangée luisante de clous. Je les repoussai complètement et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Il faisait noir comme dans un four, on n'entendait pas un bruit.

Mon pétard dans la main droite, j'enjambai l'ouverture et pénétrai dans le bâtiment. Un pas vers la gauche me fit sortir du cône de lumière grise qui venait de la fenêtre.

Je fis glisser mon feu dans la main gauche et, de la droite, repoussai les planches contre le châssis.

Une bonne minute d'écoute ne m'apprit rien de plus.

Le pétard collé à la hanche, je me mis à explorer l'endroit. Je progressais centimètre par centimètre. Mes pieds traînaient sur un plancher nu, ma main gauche ne rencontrait qu'un mur rugueux. La place semblait totalement vide. Je longeai le mur à la recherche d'une porte. Au bout de cinq à six pas raccourcis, j'en rencontrai une, collai l'oreille contre le bois et n'entendis rien.

Je trouvai la poignée, la tournai doucement et poussai.

Quelque chose siffla...

Simultanément, je lâchai la poignée, sautai en arrière, pressai la gâchette,

et reçus sur le bras gauche une vraie pierre tombale.

Le jet de feu de mon pétard ne me montra rien. C'est d'ailleurs toujours le même tabac quoiqu'on s'imagine voir des choses.

Ne sachant pas trop quoi faire, je tirai une seconde fois puis une troisième.

Une voix de vieillard supplia :

— Pas besoin de faire ça, camarade ! Tas pas besoin de faire ça.

— Lumière, répliquai-je.

Une allumette racla le plancher et s'enflamma et sa lueur dansante révéla un visage vieux et fripé. C'était une de ces bouilles sans caractère, comme on en rencontre souvent sur les bancs des squares. Il était assis par terre, ses jambes maigres étalées et écartées. Il ne paraissait pas avoir été blessé. Un pied de table gisait à côté de lui.

— Lève-toi et fais de la lumière, ordonnai-je. Et continue à brûler des allumettes jusqu'à ce que tu y sois.

Il frotta une autre allumette, la tint soigneusement abritée au creux de ses paumes pendant qu'il se levait, traversa la pièce et alluma une bougie sur une table boiteuse.

Je le suivais de près. Si je n'avais pas eu le bras gauche complètement endormi, je l'aurais empoigné pour plus de sûreté.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? lui demandai-je lorsque la bougie fut allumée.

Je n'avais pas besoin de sa réponse. Une des extrémités de la pièce était pleine de caisses empilées sur six rangs de hauteur, et étiquetées ; *Sirop d'Érable supérieur*.

Pendant que le vieux me jurait ses grands dieux qu'il ne savait rien de rien sinon qu'un homme appelé Yates l'avait engagé deux jours auparavant comme veilleur de nuit et que, s'il s'était passé quelque chose de pas catholique, il était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître, je défonçai le couvercle d'une des caisses.

Les bouteilles qu'elle contenait étaient étiquetées : *Canadian Club*. La marque semblait avoir été imprimée avec un timbre en caoutchouc.

J'abandonnai les caisses et, poussant devant moi le vieux et sa bougie, j'entrepris de fouiller le bâtiment. Comme je m'y attendais, je n'y trouvai pas la moindre trace du passage de Whisper.

Lorsque nous nous retrouvâmes enfin dans la pièce où se trouvait l'alcool, mon bras gauche était redevenu assez fort pour soulever une bouteille. J'en fourrai une dans ma poche et donnai quelques conseils au vieux.

— Tu ferais mieux de te barrer. On t'a engagé pour remplacer quelques-uns des types que Pete le Finn avait fait enrôler comme auxiliaires. Mais Pete est clamecé, et sa combine est foutue.

En enjambant la fenêtre pour ressortir, je vis le vieux debout devant les caisses, qui les considérait d'un œil avide en comptant sur ses doigts.

— Alors ? interrogea Mickey, lorsque je le retrouvai dans la bagnole.

Je tirai de ma poche la bouteille qui contenait tout ce qu'on voulait, sauf du

Canadian Club, la débouchai et la lui passai avant de m'en envoyer une bonne lampée.

— Alors ! répéta-t-il.

— Il faudrait dénicher l'entrepôt Redman, répondis-je.

— Tu finiras par te causer du tort à refiler les tuyaux à la pelle comme ça, observa-t-il en mettant le moteur en marche.

Trois blocks plus loin, nous aperçûmes une enseigne délavée qui portait : *Redman et Cie*.

Le bâtiment décoré de cette raison sociale était long, bas et étroit, avec un toit en tôle ondulée et quelques rares fenêtres.

— On va laisser le tacot au coin, dis-je, et cette fois-ci tu te radines avec moi. Je n'ai pas beaucoup rigolé tout seul, tout à l'heure.

En descendant du coupé, nous remarquâmes devant nous une allée qui paraissait promettre un accès facile sur les derrières de l'entrepôt.

Quelques personnes commençaient à faire leur apparition dans la rue, mais il était encore trop tôt pour que cette zone d'usines commençât à s'animer.

Sur les derrières du bâtiment nous trouvâmes un indice intéressant. La porte de derrière était fermée, mais l'encadrement, près de la serrure, portait des éraflures. On avait dû la forcer avec un ciseau à froid. Mickey essaya la porte. Elle n'était pas fermée. Nous l'ouvrîmes par petites saccades jusqu'à ce qu'il fût possible de se faufiler à l'intérieur. Une fois dedans nous entendîmes une voix d'homme. Mais impossible de distinguer un mot. À en juger par ses intonations, le type qui parlait devait être à cran.

Mickey tendit le doigt vers les éraflures de la porte.

— C'est pas les flics qui ont fait ça, murmura-t-il.

Je fis deux pas vers l'intérieur, sur la pointe des pieds. Je sentais sur ma nuque l'haleine chaude de Mickey qui me suivait.

Ted Wright m'avait dit que la planque de Whisper était en haut, derrière. La voix pouvait bien venir de là.

Je me tournai vers Mickey :

— Tu as une torche électrique ? demandai-je.

Il me la glissa dans la main gauche. Je tenais mon flingue de la droite. Nous continuions à progresser.

La porte, toujours entrouverte d'une trentaine de centimètres, laissait entrer assez de lumière pour nous révéler, dans le fond de la pièce, une embrasure de porte vide. Au-delà, obscurité totale. Je fis fonctionner la lampe un instant et entrevis une troisième porte. J'éteignis et nous avançâmes. Un nouvel éclair de la lampe nous révéla un escalier qui s'élevait.

Nous en grimpâmes les marches comme si nous craignions de les voir s'effondrer. La voix s'était tue. Il y avait quelque chose de nouveau dans l'air. Mais quoi ? Peut-être une voix trop basse pour être entendue, en admettant que cette image ne soit pas idiote.

J'avais déjà compté neuf marches lorsqu'une voix prononça distinctement au-dessus de nous :

— Et comment que c'est moi qui ai buté cette salope.

Un pétard aboya, quatre fois de suite, avec un bruit de tonnerre sous la tôle du toit.

— Très bien, reprit la première voix.

À ce moment, Mickey et moi avions déjà brûlé le reste des marches, enfoncé une porte et essayions d'arracher les mains de Reno Starkey de la gorge de Whisper.

Un sacré boulot et bien inutile. Whisper était mort.

Reno me reconnut et desserra ses mains. Son regard était aussi morne et son visage chevalin aussi impassible que d'habitude.

Mickey transporta le cadavre jusqu'au lit de camp qui se trouvait à l'une des extrémités de la pièce et l'y étendit.

Le local, qui avait dû servir de bureau, possédait deux fenêtres. À leur lumière, j'aperçus un cadavre coincé sous le lit, celui de Dan Rolff. Un Colt automatique de modèle réglementaire gisait au milieu de la pièce.

Reno courba les épaules et vacilla.

— Touché ? questionnai-je.

— Il me les a mises toutes les quatre dans le buffet, dit-il en se penchant en avant les mains pressées sur le bas-ventre.

— Demande un toubib, dis-je à Mickey.

— Pas la peine, dit Reno. J'ai le bide comme une écumoire.

Je tirai une chaise et l'y fis asseoir de façon qu'il pût se recroqueviller et tenir le coup.

Mickey dégringola l'escalier.

— Tu savais qu'il n'était pas claqué ? demanda Reno.

— Non. Je t'ai raconté exactement ce que Ted Wright m'avait dit.

— Ted a claboté trop tôt, dit-il. Je flairais un truc dans ce genre et je suis venu vérifier. Il m'a drôlement possédé en faisant le macchabée jusqu'à ce qu'il me fourre son feu dans le nez. (Il posa un regard morne sur le cadavre de Whisper.) Et salement gonflé, la vache ! Il était clamecé ou tout comme, mais il ne voulait pas flancher. Il s'est pansé tout seul et il a attendu tout seul.

Il ébaucha un vague sourire.

— N'empêche qu'il n'est plus qu'un tas de bidoche pourrie.

Sa voix s'épaississait. Une petite flaque rouge s'était formée sous le bord de sa chaise. Je n'osais pas le toucher. Seule la pression de ses bras l'empêchait de s'écrouler.

Il fixa ses yeux sur la flaque et demanda :

— Comment que t'as réalisé que tu ne l'avais pas butée ?

— Je m'étais contenté de l'espérer jusqu'à maintenant, dis-je. Je me doutais que c'était toi, mais je ne pouvais pas en être sûr, j'étais complètement dopé ce soir-là et j'ai fait des tas de rêves avec des cloches qui sonnaient, des voix et tout le bazar. J'avais idée que ce n'était pas tellement des rêves que des cauchemars qui me venaient de ce qui se passait autour de moi.

« Quand je me suis réveillé, les lumières étaient éteintes. Ça m'étonnait

que je l'aie descendue pour aller ensuite éteindre et revenir m'allonger par terre, la main sur le pic à glace. Mais la chose aurait pu se passer de bien des façons. D'autre part, tu m'as donné mon alibi sans faire d'histoires. Ça m'a donné à réfléchir. Après avoir entendu l'histoire d'Helen Albury, Dawn a essayé de me faire chanter. D'autre part, après l'avoir également entendue, la police nous a tous mis dans le bain, toi, Whisper, Rolff et moi. J'ai trouvé Dawn crevé juste après avoir rencontré O'Marra tout près de là. Ça et le fait que la police semblait nous croire en cheville m'a fait penser qu'elle en savait autant sur toi que sur moi. En ce qui me concernait, ce qu'elle savait, c'était qu'Helen Albury m'avait vu entrer ou sortir – ou les deux – la nuit en question. On pouvait facilement imaginer qu'ils en savaient autant sur vous autres. J'avais de bonnes raisons pour ne pas mettre Whisper et Rolff dans le coup. Restait toi et moi, mais pourquoi l'as-tu descendue ? Ça me dépasse.

— Je vois, dit-il, les yeux sur la flaque rouge qui s'élargissait sur le plancher. C'est sa faute, à cette garce. Elle m'appelle, me dit que Whisper va s'amener et que si je radine avant lui, je pourrai le rectifier. Ça me bottait. J'y vais, je m'installe. Pas plus de Whisper que de beurre...

Il s'arrêta, feignant de s'intéresser à la forme que prenait la flaque rouge. Je savais que la douleur lui avait coupé le sifflet, mais qu'une fois le choc passé, il se remettrait à jacter. Il tenait à mourir comme il avait vécu, en dur de dur. Parler pouvait être une torture, mais il ne la bouclerait pour rien au monde tant qu'il y aurait des témoins. Il était Reno Starkey, celui qui pouvait encaisser sans broncher tous les coups durs, et il le resterait jusqu'à la fin.

— Quand j'en ai eu marre d'attendre, continua-t-il au bout d'un moment, j'ai frappé à sa porte pour lui demander ce qui se passait. Elle me fait entrer en me disant qu'il n'y a personne. Je n'en suis pas si sûr, mais elle me jure qu'elle est seule et on passe dans la cuisine. Telle que je la connaissais, je commençais à me dire que c'était peut-être bien moi qui m'étais fait enfoncer, et pas Whisper.

Mickey vint nous prévenir qu'il avait téléphoné pour une ambulance.

Reno profita du répit pour souffler et reprit son histoire :

— Plus tard, j'ai tout pigé. Whisper avait bien téléphoné qu'il s'amenait et il était arrivé avant moi. Tu étais dans le cirage. Elle a eu les foies de le laisser entrer et il s'est taillé. Elle n'a rien dit. Elle avait peur que je les mette aussi. T'étais dopé et elle voulait pas risquer d'être seule si Whisper se ramenait. Sur le moment, je ne savais rien de tout ça. La connaissant, je craignais de m'être fait avoir. Je lui ai foutu des baffes pour lui faire cracher le morceau. Je l'empoigne, mais elle attrape le pic à glace et se met à gueuler. Là-dessus j'entends marcher.

Conserver son débit calme lui coûtait de plus en plus de temps et d'efforts. Sa voix se brouillait, mais il affectait de n'en rien voir :

— J'avais pas l'intention de me laisser posséder comme un gosse. Je lui arrache son pic à glace et je lui plante dedans. À ce moment-là tu t'amènes, blindé à mort, tu fonces dans le brouillard les yeux fermés. Elle te tombe dans

les guibolles. Tu t'étales, tu roules et tu t'arrêtes la main sur le pic à glace.

« Tu bouges plus et tu t'endors comme un bébé. Là-dessus, je commence à réaliser, mais va te faire foutre, elle était bien clabotée. Rien à faire. J'éteins et je me barre. Quand tu...»

Une équipe d'infirmiers entra dans la pièce avec une civière. Ils avaient l'air crevé. Poisonville leur donnait un sacré boulot. Cette entrée mit fin au récit de Reno.

Je n'en fus pas fâché. J'avais obtenu tous les tuyaux qu'il me fallait et rester là à l'écouter parler pendant qu'il agonisait n'avait rien de bien agréable.

J'entraînai Mickey dans un coin de la pièce et lui murmurai à l'oreille :

— Je te laisse la suite. Moi je les mets. Je ne risque peut-être plus rien, mais je connais trop bien mon Poisonville ! Je m'en vais prendre ton tacot jusqu'à une petite station où je prendrai un train pour Ogden. Je descendrai au Roosevelt Hôtel où je me ferai inscrire sous le nom de P.F. King. Continue à suivre l'affaire et fais-moi savoir aussitôt que possible si je peux reprendre mon vrai nom ou si je dois filer au Honduras.

À Ogden, je passai la plus grande partie de la semaine à maquiller mes rapports pour ne pas avoir l'air d'avoir pris trop de libertés avec les règlements de l'agence et les vies humaines.

Mickey arriva à la fin de la sixième journée.

Il m'apprit que Reno était mort, que j'étais officiellement blanchi, que la plus grande partie du butin dérobé à la First National Bank avait été récupérée, que Mac Swain avait avoué le meurtre de Tim Noonan et que Poisonville – sous l'effet de la loi martiale – se transformait graduellement en un paisible lit de roses sans épines.

Mickey et moi repartîmes pour San Francisco.

J'aurais aussi bien pu m'épargner tout le boulot et les suées que j'avais consacrés à rendre mes rapports inoffensifs ; le Vieux ne se laissa pas empiler. Il me passa un savon de première.

1) Dick : diminutif de Richard. [↗](#)

2) Chi : abréviation de Chicago. ↵

- 3) I.W.W. : International Workers of the World ; Internationale ouvrière américaine, sans rapport avec les organisations européennes similaires. [↗](#)

4) Surnom formé par l'abréviation du mot désignant la nationalité finlandaise. [↗](#)

5) Whisper, littéralement : chuchotement. ↵

6) Chow-mein : plat chinois très en vogue aux États-Unis. C'est une sorte de spaghetti. [↗](#)

7) Terme désignant la milice civique recrutée dans la classe bourgeoise. ↵